

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CONTES, COMPTINES ET HISTOIRES POUR ENFANTS MOROSES

SUIVI DE

LA LUMIÈRE DES ABYSSES

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

FANNIE LOISELLE

FÉVRIER 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Jean-François Chassay pour son aide, sa disponibilité, ses encouragements et sa confiance.

Merci au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour son soutien financier.

Merci aux incroyables lectrices que sont Marie Parent et Marie-Andrée Arsenault. Merci d'avoir partagé avec moi repas, joies, angoisses et nouvelles.

Merci à Marie P., ma complice intellectuelle des cinq dernières années, pour les conversations inspirantes.

Merci à Geneviève Châteauneuf pour son optimisme et sa foi indéfectibles. Merci pour « La morale ».

Merci à David Bélanger, qui m'a transmis son obsession des fonds marins.

Merci à Michel Lesieur pour avoir à plus d'une occasion rescapé mon ordinateur de la noyade (et merci au café, que j'aime malgré tout).

Merci à tous ceux et celles qui m'ont aimablement permis de grappiller leurs histoires.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
CONTES, COMPTINES ET HISTOIRES POUR ENFANTS MOROSES	1
L'apocalypse.....	3
Les lumières.....	7
Les chaises.....	10
Recyclage.....	12
La pouponnière.....	14
Les pyramides.....	18
La course.....	20
Excroissance.....	22
Conte de Noël.....	25
La brousse.....	28
La disparition.....	30
L'ascension.....	32
L'accélération.....	34
Les grands.....	36
Jour de vacances.....	38
Le printemps.....	41
La famine.....	45
Le manège.....	47
Le réconfort.....	49
Frayeurs.....	49
Le serpent.....	56
La foire.....	59
La visite.....	60
Le bonheur.....	63
Le chant.....	64
La fête.....	65
Les tremblements.....	67
Le labyrinthe.....	69
Au zoo.....	74
La neige.....	76
Pâques.....	77
Chambre funéraire.....	78
La forêt.....	81
La poésie.....	84
La mer.....	86
La route.....	88
Nature morte.....	91
La morale.....	96

NOTE.....	97
LA LUMIÈRE DES ABYSSES	98
Horreurs infimes	99
Prendre l'avion	102
L'intimité.....	105
Les chaises.....	109
Les coulisses.....	111
Dévastations.....	113
La compensation.....	118
Interstices.....	120
Artefacts.....	122
Apocalypses.....	125
Les chambres funéraires	131
Bestiaire	132
Faits divers.....	134
La nuit.....	138
« Fictions minuscules »	141
Tailler le ventre du loup à coups de ciseaux et le remplir de pierres.....	145
La lumière des abysses	150
BIBLIOGRAPHIE.....	152

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise est composé de deux parties.

La première, *Contes, comptines et histoires pour enfants moroses*, est un recueil de trente-huit brèves nouvelles, ayant en commun une contrainte de concision formelle et sémantique. Cette contrainte, inspirée du mouvement minimalisme américain, cherche à provoquer une sensation d'hypermérealisme; tout comme dans le monde réel, le lecteur est confronté à des faits épars, à une intrigue relâchée, auxquels il doit contribuer à octroyer un sens, une direction.

Les nouvelles mettent en scène des êtres apathiques, à l'identité incertaine, et comportent peu de marqueurs géographiques et temporels. Les événements dont les personnages sont témoins s'insèrent dans l'espace plus ou moins défini entre la banalité du quotidien et l'imprévu, entre l'ordinaire et l'extraordinaire, permettant d'instaurer un rapport dialectique entre les deux. L'étrange ne bouleverse pas radicalement le familier, mais l'*habite*, s'y insinue, s'y inscrit en filigrane. Au-delà de son titre, le recueil contient plusieurs références aux contes de fées traditionnels. Ce choix esthétique témoigne de la façon dont l'imaginaire de l'enfance teinte subrepticement la vision des personnages.

La lumière des abysses, la seconde partie, propose un ensemble de courts essais qui font écho, formellement et sémantiquement, aux nouvelles. Ces essais abordent la plupart des thèmes récurrents (intimité, quotidien, angoisse, solitude, lumière, profondeurs marines, animalité, enfance...) et des caractéristiques (forme brève, dépersonnalisation, blancs du texte...) du recueil. En s'appuyant à la fois sur des réflexions personnelles, des écrits théoriques et des œuvres de fiction, ils cherchent à évoquer les impressions, les mots et les images qui ont accompagné l'écriture de la première partie du mémoire, à en esquisser la matrice.

MOTS-CLÉS : ANGOISSE; APOCALYPSE; CONTE; ENFANCE; INTIMITÉ; MINIMALISME; NOUVELLE; QUOTIDIEN; RECUEIL; SENS; TÉMOIGNAGE.

CONTES, COMPTINES ET HISTOIRES POUR ENFANTS MOROSES

Les conflits intérieurs profonds, qui ont leur origine dans nos pulsions primitives et dans nos émotions violentes, sont ignorés dans la plupart des livres modernes pour enfants qui n'aident donc en rien ceux-ci à les affronter.

Bruno Bettelheim

Mon Dieu, secourez-nous ! s'écriait-elle.
Que n'avons-nous été dévorés dans les bois par les bêtes sauvages ! Nous serions du moins morts ensemble !

Les frères Grimm

L'apocalypse

En ouvrant les yeux, j'ai envisagé le pire.

J'ai imaginé tout ce qui pourrait mal tourner. Je me voyais, seul, avançant entre les voitures renversées, les éclats de verre, les animaux morts sur la chaussée. J'ai fait la liste de tout ce que je pourrais perdre. Une liste très précise.

C'est mon rituel. Je me suis levé pour préparer le café.

Beaucoup plus tard, je me suis aperçu que j'avais oublié de retirer les bouchons insérés dans mes oreilles. J'étais dans l'autobus. Les bruits de la circulation étaient étouffés. Les voix me parvenaient de très loin. Je me sentais calme. Apaisé.

J'avais l'impression d'avoir la tête sous l'eau.

Avant de pousser la porte vitrée, j'ai glissé ma carte d'identité dans le lecteur. J'ai toujours peur qu'il me refuse l'accès à mon lieu de travail. Qu'il détecte une imposture.

L'étage avait été décoré pour l'arrivée du printemps. On avait collé des arbres, des fleurs, des lianes et des oiseaux de carton sur les murs aux couleurs neutres.

Il nous fallait fêter avec régularité, nous gaver de friandises. Je pensais parfois aux maniaques contre lesquels mes parents me mettaient en garde. J'ai des bonbons dans ma voiture. J'ai perdu mon petit chien.

Assis à mon bureau, j'ai consulté mon évaluation mensuelle. À l'aide de calculs et de statistiques, on y estimait ma productivité, mon empathie, ma ponctualité, ma sociabilité, mon taux d'erreurs. J'étais en légère progression. J'ai fermé les yeux. Mes doigts bougeaient sur les touches du clavier, et j'entendais à peine le bruissement des conversations, les sonneries, les alarmes.

Le monde me semblait mieux ainsi.

J'ai pensé qu'on devrait ajouter « porter en tout temps des bouchons pour les oreilles » dans le manuel de formation. Je conservais mon exemplaire dans un tiroir, à portée de main. Sur la dernière page du cahier sont imprimés des conseils pour gérer le stress. Inspirer profondément. Expirer. Faire une promenade. Caresser son animal domestique. Seuls les poissons sont admis dans l'édifice.

Je me suis tournée vers une collègue, qui remplissait un formulaire, déposé entre deux magazines consacrés aux régimes des stars. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait. J'ai dû enlever les bouchons pour bien entendre sa réponse.

- Pourquoi tu parles si fort? Je rédige mon testament.
- Oui?
- On peut le faire soi-même. Le gouvernement fournit gratuitement les documents sur Internet.

Elle était jeune. Très jeune.

- Et pourquoi? Je veux dire, pourquoi maintenant?
- Je veux choisir qui prendra soin de mon chat s'il m'arrive quelque chose. Et qui héritera de mes disques des Beatles.
- D'accord.

Elle m'a regardé rapidement à travers la cloison vitrée.

- Tu devrais le faire aussi. On devrait tous le faire. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas d'enfants ou de maison que ça n'en vaut pas la peine.
- Tu as raison, je suppose.
- Est-ce que tu veux être enterré ?

- Quoi ?
- Tu préfères être enterré ou incinéré ?
- Je n'y ai pas vraiment pensé.
- Je veux être brûlée. Mais avant, je veux qu'on expose mon corps. Avec ma robe mauve. Pas trop de maquillage. On peut spécifier ce qu'on préfère. C'est important.

J'ai hoché la tête avant de me mettre au travail. J'ai répondu à des appels, rempli des rapports. Un homme d'un certain âge m'a demandé quel était mon signe astrologique. Je lui ai répondu qu'hormis mon nom et mon numéro d'agent, je n'étais pas tenu de divulguer mes informations personnelles. Il a répliqué qu'il le connaissait, de toute manière. Il possédait un don.

J'ai appuyé sur le bouton « garde ». Je me suis tourné vers ma voisine pour lui raconter l'anecdote. Elle a émis un petit rire. Elle avait déjà dû transférer l'appel d'une cliente qui ne se souvenait pas du numéro des urgences. Après avoir ingurgité plusieurs comprimés, la femme avait composé le premier numéro de téléphone qui lui était tombé sous la main. Une facture de notre compagnie traînait sur son comptoir. Elle avait dit à ma collègue : « J'ai changé d'idée ».

La plupart des clients sont prévisibles. Ils se contentent d'émettre des insultes, de vagues menaces de poursuite ou des remarques à propos de la température.

J'ai sursauté lorsque ma supérieure immédiate est apparue près de mon bureau. Elle tenait un récipient de plastique entre ses mains. Elle m'a offert un petit gâteau, couvert de glaçage. « Pour célébrer mon retour », a-t-elle dit en appuyant ses paroles d'un clin d'œil. Elle reprenait aujourd'hui ses fonctions, après un congé de maternité. Cette femme m'avait toujours mis mal à l'aise. Quelles que soient les circonstances, qu'elle les réprimande, les console ou les félicite, elle ne pouvait s'empêcher d'adresser des clins d'œil à ses interlocuteurs. J'ai pris une bouchée du gâteau, qu'elle m'a regardé mastiquer d'un air attentif. Je me suis dépêché de l'avalier, et je lui ai dit que c'était délicieux. Elle a baissé un peu la voix : « Je produis trop de lait ! Alors je le pompe et je m'en sers pour faire la

cuisine. » Là-dessus, elle m'a gratifié d'un autre clin d'œil, avant de passer au bureau suivant. Je me suis levé, pris de l'envie d'aller vomir aux toilettes. Mais c'est passé, et je me suis rassis. J'ai jeté le reste du gâteau.

L'avant-midi m'a paru très long. J'ai consulté les nouvelles entrées sur la liste des clients aux noms étranges, régulièrement bonifiée par les employés de différents départements. J'ai observé avec attention la plante verte qui se trouvait sur mon bureau. Elle demeurait chétive, malgré des mois de soins méticuleux. Je lui avais même donné un nom.

À l'heure du lunch, j'ai remis les bouchons dans mes oreilles. Je suis sorti pour m'acheter quelque chose à manger. Les gens me croisaient en silence, comme dans un rêve. Sandwich ou Général Tao ? Peut-être que la ville était devenue le fond de l'océan. Les êtres et les choses s'y déposaient, s'élançaient vers la surface, se pourchassaient. En douceur.

Je marchais dans une cité perdue, engloutie.

Je me suis arrêté devant un gratte-ciel. Ses grandes fenêtres étaient illuminées par le soleil de midi. En plissant les yeux, j'ai cru me voir, silhouette floue réfléchie par la vitre et la lumière. J'aurais pu rester ainsi. Je ne ressentais pas l'urgence de faire autre chose.

Les lumières

Il se fait tard. Le voisin n'est toujours pas rentré.

Je regarde les étoiles fluorescentes, collées au plafond. Elles deviennent vertes lorsque j'éteins ma lampe de chevet. Je fais un vœu, au cas où.

Tous les jours, je l'entends à travers les murs mal isolés. Il vit seul, comme moi. Je sais quand il s'affaire dans sa cuisine, quand il a une mauvaise toux, quand il referme une porte derrière lui. Les tuyaux de son appartement grondent dans les murs. J'entends parfois le son de sa voix, diffusé en son absence par le répondeur.

J'ai commencé à calquer mon horaire sur le sien. Les sonneries de nos réveils résonnent à l'unisson. Nous nous levons pour mettre en marche la cafetière, écouter la météo.

Au départ, c'était comme un jeu, mais depuis quelques semaines, je ne pouvais plus m'endormir sans lui. Je l'attendais. Il déverrouillait la serrure, enlevait ses souliers, allumait la télévision. Je la regardais avec lui. Je tendais l'oreille, j'essayais de capter un indice. De syntoniser la même chaîne.

Lorsque le silence se faisait à nouveau, je savais qu'il était temps. Je me brossais les dents. Il s'étendait dans son lit. Je fermais les yeux, et nous nous endormions.

Mais pas ce soir. Je me lève pour consulter l'heure, sur la cuisinière.

Je m'inquiète. Je me demande où le voisin se trouve et avec qui. S'il lui est arrivé quelque chose. Je l'imagine sur un trottoir glacé, inconscient. J'ai envie de composer tous les numéros de l'annuaire jusqu'à ce que quelqu'un me rassure.

Je décide de partir à sa recherche. J'enfile mes bottes et mon manteau, par-dessus mon pyjama. Je commence à marcher au hasard, m'attendant à demi à entendre un cri, un appel de

détresse. Je m'arrête pour caresser un chat errant. Puis je poursuis mon chemin, traverse une rue, les yeux au ciel. Une voiture freine brusquement pour éviter de me happer. J'entends le coup de klaxon, au loin, et je voudrais voir les étoiles.

J'arrive au planétarium quelques minutes avant le début de la dernière représentation. En attendant l'ouverture de la salle, je fais le tour de la galerie. Je décode le message radio d'Arecibo, émis en direction de l'espace. Il renferme des nombres, des numéros atomiques, des formules chimiques, des planètes, des hélices doubles. C'est un message qui parle de l'homme.

Je m'approche d'un tableau affiché au mur. Un calcul effectué à partir de mon poids indique que je serais un petit singe sur Pluton, et un cerf sur Jupiter.

Mes doigts font trembler les petites planètes suspendues au bout de fils de nylon. Je tire un peu trop fort sur la Terre. Elle se détache. Gênée, je regarde autour. Personne ne semble l'avoir remarqué. Je la glisse dans mon sac.

On ouvre les portes. Les sièges sont disposés en une série de cercles concentriques. Un immense dôme surmonte la salle.

Les lumières se tamisent, puis s'éteignent complètement.

On projette d'abord un spectacle multimédia. On y parle d'une expansion de l'infini. Une voix préenregistrée explique qu'en raison de la vitesse à laquelle voyage la lumière, le ciel étoilé est une image du passé. Il peut dater de quelques secondes, de quelques milliers d'années.

Puis la voûte étoilée apparaît. C'est une reconstitution numérique du ciel. La représentation exacte de ce que l'on pourrait voir dans le ciel nocturne du moment, si les conditions étaient optimales. Si une catastrophe naturelle emportait la ville et ses lumières.

Un astronome indique l'emplacement des principales constellations aux spectateurs. Il explique comment repérer l'étoile Polaire et ne pas perdre le nord. Il affirme que notre ADN s'est formé à partir de nébuleuses et de creusets stellaires. Il raconte comment les motifs formés par les étoiles varient d'une culture à l'autre. Un ours, sept bœufs, une grande cuillère, une charrue, le cercueil d'un père tiré par ses trois filles.

Je m'enfonce dans mon siège, les yeux grands ouverts, en serrant la planète dans le creux de ma main.

Je prends une grande inspiration.

Les chaises

Tu n'avais pas encore de chaises. Une table seulement. Alors nous nous sommes assises par terre, sous la table. La chaleur était presque intolérable, même si le soleil commençait à baisser. Tu as commencé à parler. Ta voix était basse et sans modulations, ailleurs. Pour ne pas réveiller la peur, il faut parler d'ailleurs, de très loin si possible.

Les jambes relevées contre la poitrine. Les mains posées sous les genoux. Le soleil s'éloignait. Tu parlais de choses et d'autres. De toasts au *cheez whiz*. De ta peur de la mort quand tu étais enfant. Dans ton lit, tu pleurais presque tous les soirs, en te pinçant pour ne pas t'endormir. Tu croyais que c'était comme se préparer à mourir. Disparaître sans même le savoir. En mangeant des toasts au *cheez whiz*, tu oubliais un peu la mort et le sommeil. Un jour, tu en as trop mangé. Tu as été malade.

Ma jambe droite était engourdie. Je ne l'ai pas bougée.

Je t'ai avoué que je lisais toujours la fin des histoires avant même de les commencer. Et que je préférais les romans à la vie, parce qu'on ne peut pas connaître la fin de sa propre histoire à l'avance.

Tu as allongé tes jambes. Tes orteils se sont pliés. Dépliés. Repliés. Dépliés. Dans le silence.

Puis tu as parlé d'une douleur qui porterait une date de péremption. Comme un pot de yogourt dans le réfrigérateur. Une douleur sans nom et la certitude que rien n'est éternel, pas même la douleur.

D'une main, j'ai relevé mes cheveux au-dessus de ma nuque. Je n'avais pas d'élastique. Alors je les ai laissés retomber sur mes épaules. La table était belle. Solide.

Je t'ai dit que chaque fois qu'une histoire se termine, une autre s'amorce. Tu m'as répondu que c'était comme ce verre d'eau à moitié vide ou à moitié plein. Tu ne comprenais pas pourquoi on devait choisir. Pour toi, c'était la même chose.

Mes doigts se sont posés sur le bois de la table. J'ai fermé les yeux. Quand je les ai ouverts, il faisait noir. Tu dormais, en boule sur le plancher.

En me relevant, je me suis cogné la tête.

Recyclage

J'ai soulevé le bac de recyclage. Sur le trottoir, parmi les autres bacs vides.

Mon adresse est inscrite dessus au feutre noir. On me l'a déjà volé, malgré tout. Il est réapparu deux semaines plus tard.

J'ai monté les escaliers, et posé le bac vert sur le palier. J'ai cherché mes clés pendant un moment, les ai trouvées. J'ai déverrouillé la serrure, puis je me suis penchée pour reprendre le bac. Quelques papiers s'y trouvaient, vraisemblablement jetés là par des passants, après la collecte. Des dépliant, une facture d'électricité. Une feuille a retenu mon attention. Elle avait été chiffonnée, mais je pouvais distinguer des mots écrits à la main.

J'ai déplié le papier froissé. C'était une lettre.

« Enculé. Tu as détruit ma vie. J'ignore comment tu fais pour vivre, après ce que tu m'as fait. Je voudrais te tuer. Mais avant, je te ferais souffrir, longtemps. Vraiment longtemps. Tu n'es qu'un trou de cul. »

Il y avait un passage où l'écriture s'embrouillait et que je n'arrivais pas à lire.

« Je m'en vais bientôt. »

J'ai retourné la feuille. Au verso, il y avait une recette de pain aux bananes.

Je suis entrée chez moi et j'ai refermé la porte. J'ai laissé le bac à l'extérieur. J'ai rassemblé tous les ingrédients sur ma table de cuisine et j'ai suivi la recette. Minutieusement. Il ne me fallait oublier aucune étape. Plus tard dans la soirée, j'en ai mangé un morceau, assise par terre devant la télévision. Je n'ai pas pris la peine de l'allumer. Le pain était encore chaud.

Le lendemain, j'ai mis la lettre sur mon réfrigérateur.

Elle reste en place grâce à un aimant en forme de carotte. Je m'arrête parfois pour en lire quelques mots, avant d'ouvrir la porte du réfrigérateur et d'empoigner la pinte de lait.

La pouponnière

Dans les toilettes réservées aux employés, j'ai enfilé l'uniforme blanc. La jupe, la blouse, les bas de nylon, les souliers confortables. J'ai remonté mes cheveux en queue de cheval. Un néon éclairait les tuiles du plancher et les cernes sous mes yeux. Je me suis regardée dans le miroir, pendant un long moment. J'ai appliqué un peu de brillant sur mes lèvres, une seconde couche de mascara sur mes cils.

J'ai inspiré profondément. Puis j'ai expiré.

J'ai traversé la jungle. Des éléphants, des lions, des tigres, des panthères, des singes, des zèbres, des cobras. En peluche. Une foule d'animaux sauvages, inoffensifs. Et quelques clients.

Les petites voitures, les trains, les robes de princesse. L'allée des poupées.

Je me suis dirigée vers la pouponnière. Une grande blonde tenait Lily dans ses bras. Une nouvelle. On nous avait présentées, mais je ne me rappelais plus son nom.

Je me suis penchée contre la vitre pour regarder de l'autre côté. Dans la pièce aux murs de carton roses. Sept poupons reposaient dans leurs berceaux respectifs. Lequel choisir aujourd'hui. Anna. David. Laurie. Thomas. Jenny. William. Les noms étaient indiqués sur des bracelets d'identification, semblables à ceux que portent les nouveau-nés.

Thomas. C'est mon préféré parce qu'il a des yeux gris. Une couleur indéfinie.

La nouvelle a émis un long bâillement.

Il me fallait choisir de nouveaux vêtements pour Thomas. Devant la petite penderie, j'ai hésité entre un maillot jaune et un maillot vert. J'ai finalement opté pour un pyjama bleu. J'ai

changé le nourrisson, puis je l'ai enroulé dans une couverture, et j'ai mis un bonnet de coton blanc sur sa tête. La journée était plutôt fraîche.

Debout devant la pouponnière, je berçais Tommy. Tommy dans son pyjama bleu. Doucement.

Une fillette s'approchait. Elle m'a adressé la parole.

- Je peux prendre le bébé ?

Sa mère se tenait derrière. Elle l'a corrigée.

- Tu as oublié les mots magiques. S'il vous...
- ... plaît.

Elle l'a reprise une seconde fois.

- S'il vous plaît... qui ?
- Madame.

Je me suis penchée vers elle.

- Bien sûr. Il s'appelle Thomas.

Elle a répété le nom, en deux temps. To. Ma. J'ai déposé la poupée dans ses bras. La mère me regardait, un sourire aux lèvres. Je lui ai rendu son sourire.

- Vous ne tenez pas le bébé correctement.
- ... Pardon?
- À cet âge, les muscles du cou ne sont pas assez développés pour soutenir la tête.
- ...

- Vous devriez toujours vous assurer que sa tête est bien soutenue... Je vous ai vue. Sa tête n'avait aucun soutien.
- Mais ce n'est pas un vrai bébé.
- Vous ne donnez pas le bon exemple aux enfants.

À ce moment, la fillette a élevé la poupée au-dessus de sa tête et l'a projetée de toutes ses forces contre le plancher.

Gênée, la mère a récupéré le nouveau-né de plastique.

L'enfant s'est mise à pleurer.

- Il est mort.

La mère lui a tendu la poupée.

- Mais non, chérie, regarde.
- Noooooonn. Il est mort.

La nouvelle observait la scène d'un œil vide.

Le visage de la mère se tordait peu à peu.

- Mort mort mort mort mort.
- Arrête! Ce n'est pas un beau mot.

La fillette a poussé un cri, long et aigu.

La mère a agrippé l'enfant d'une main et m'a rendu la poupée de l'autre. Le cri long et aigu s'est éloigné, puis s'est éteint au bout de l'allée.

- Fuck.

C'est ce qu'a dit la nouvelle. Les jurons sont interdits dans le magasin.

J'ai serré Tommy contre moi. Ma main droite soutenait son cou.

Les pyramides

J'ai répondu. Je ne dormais pas. C'était toi. Tu appelais pour me raconter une histoire triste. Une autre.

- Je sens que je n'aurai jamais ce que je veux.
- Mais qu'est-ce que tu veux, exactement?
- Rien. Tout. Plus que ça.

J'ai commencé à marcher à travers l'appartement. À petits pas rapides.

- C'est la pyramide de Maslow.
- ... Quoi?

J'ai regardé par la fenêtre. Sans vraiment regarder.

- Tu manges à ta faim. Tu as un toit sous lequel dormir. Ta vie n'est pas directement menacée. Tes besoins primaires sont comblés.
- ... Rien à foutre des pyramides. Je ne vais pas bien.

Le plancher était usé. Dans des milliers d'années, on y retrouverait peut-être l'empreinte de mes pieds.

- Alors tu tentes d'obtenir ce qui se trouve sur les étages supérieurs de la pyramide. L'amour. La reconnaissance. L'estime de soi.
- Est-ce que tu m'écoutes? J'ai envie de mourir.

J'ai ouvert la porte du réfrigérateur. Sa lumière a éclairé mon corps dans la pénombre.

J'ai rebroussé chemin.

- Ce sont des besoins situés aux niveaux supérieurs.

Mes doigts effleuraient le plâtre des murs.

- ...
- ...

Saisissaient des objets. Pour les poser ailleurs.

- Je devrais aller vivre en Afrique, peut-être? Aller mourir de faim loin d'ici? Est-ce que j'aurais droit à ta pitié si je mourais de faim en Afrique?

Tournaient des poignées. Droite. Gauche.

Tu ne comprenais pas. Moi non plus d'ailleurs. Je ne comprenais rien de rien à tout ça.

Ma main a pressé le combiné du téléphone un peu plus fort contre mon oreille.

- Mais non. Mais non. Tu n'as pas besoin d'aller en Afrique.

Tu as commencé à pleurer.

Après un temps, tu as arrêté. Ou tu t'es endormi. Je ne savais pas. J'ai raccroché.

J'ai baissé le thermostat. Et je me suis assis. Bien droit. Immobile. J'attendais le froid.

La course

Vers onze heures, tous les soirs, j'écoute une tribune téléphonique. Des voix exaltées balbutient des histoires de colère et de conspiration. De honte, aussi.

Ensuite, je m'installe devant la télé. Je regarde cette chaîne spécialisée où des gens rénovent des maisons, dressent des chiens, élèvent une famille nombreuse et se métamorphosent. Des experts enseignent aux téléspectateurs l'art de bien se vêtir et de cuisiner des gâteaux. Des femmes poussent des cris terribles. Des nouveau-nés jaillissent, couverts de sang.

Si le sommeil ne vient pas, j'enfile un pantalon d'exercice et un chandail de coton. Je chausse des espadrilles. J'avale un grand verre d'eau. Et je sors courir.

Bercée par le bruit des systèmes d'arrosage, je pose un pied devant l'autre. Je parcours méthodiquement le développement résidentiel. Son tracé régulier.

Éclairée par la lumière des lampadaires, je n'ai plus le même visage. J'en suis certaine. Je ferme parfois les yeux pour courir dans le noir, un noir complet. Mes semelles de caoutchouc fondent un peu plus chaque nuit. Elles s'impriment contre la ville, les rues aux noms inoffensifs. Violettes, Roses, Mésanges. Pendant un instant, une joie informe me submerge. Une sorte de consolation.

Je tourne à droite, à gauche. Je ne sais plus où j'en suis, ni qui je suis. Mes poumons ont pris feu.

Pour le moment, je suis seule. Mais les autres finiront par me rejoindre. Toute la population insomniaque courra bientôt la nuit. En bandes organisées. L'an dernier, j'ai participé à un marathon, avec des centaines d'étrangers. Leurs souffles rauques et le claquement de leurs pieds battant à l'unisson m'enveloppaient, comme dans un grand chœur. Nous nous sommes dispersés à la ligne d'arrivée. On a glissé une médaille autour de mon cou. J'ai demandé ce que j'avais fait pour la mériter. On m'a répondu que tous les participants en recevaient une.

Je repère les beaux parterres, les mieux entretenus. Un lièvre de plâtre attire mon attention. Je ralentis. Les lumières sont éteintes. Je m'aventure sur l'herbe fraîchement coupée. Je prends le lièvre dans mes bras. Il est lourd. Je le ramènerai dans mon salon. Avec les autres. Les flamants roses, les nains, la grenouille, le labrador et l'autel dédié à la Sainte Vierge. C'est mon sanctuaire. Lorsqu'il sera complet, je pourrai peut-être dormir la nuit.

Vers quatre heures, je rentre chez moi. Pour m'étendre dans ma voiture ou sur le divan, la gorge sèche et la peau humide. Pour m'éveiller au son d'une alarme, d'une portière que l'on claque, du cri d'un enfant.

Excroissance

J'ai rêvé que des colonnes de fumée noire s'élevaient au-dessus de la mer. Des centaines d'hommes s'acharnaient à tuer des baleines. Chaque homme empoignait une baleine et, de ses mains nues, tentait de la maintenir hors de l'eau.

J'étais un fantôme. Je glissais à travers les colonnes de fumée, sur le dos des baleines agonisantes.

Au réveil, j'avais mal à la tête. Tu m'as conseillé d'avalier deux comprimés d'ibuprofène et un grand verre d'eau.

Une colère sans nom ni motif m'avalait de plus en plus profondément. Je voulais sauter à pieds joints, briser des objets jusqu'à ce que quelque chose se rompe en moi.

Lorsque j'étais rentrée la veille, je portais toujours le diadème. Un diadème en plastique, avec des imitations de diamants. Exactement comme ceux que portent les petites filles lorsqu'elles se costumant à l'Halloween. Quelqu'un l'avait posé sur ma tête. On m'avait ensuite entraînée dans une salle de karaoké. L'écran diffusait les mots à prononcer avec, en arrière-plan, des images de villes célèbres, de vallées, de fonds marins. Dans un micro, j'avais hurlé des chansons sentimentales, accompagnée par un chœur de jeunes femmes. Jusqu'à en perdre la voix. J'étais en proie à une révélation. Les paroles me semblaient pourvues d'une sagesse obscure. Nous éclatons de rire, parfois, sans aucune raison. Au milieu des refrains que l'on connaissait par cœur. *And all the lights that lead us there are blinding.*

En marchant dans la rue, je chantais encore, très bas. Le son d'un souffle sur le goulot d'une bouteille vide.

Tu avais découvert comment me faire rire. Chaque soir, tu m'entraînais vers le lit. Tu me parlais, doucement. Puis ta main droite relevait mon chandail. Je savais ce que cela signifiait. Je commençais à me débattre. Tes deux mains me maintenaient clouée au lit. Ta tête

cherchait à s'approcher de mon ventre. Mes mains tentaient désespérément de s'interposer. Malgré tous mes efforts, tu y arrivais, chaque fois. Puis tu gonflais tes joues, comme un rongeur, et tu apposais sur mon ventre un baiser bruyant, en laissant sortir l'air, peu à peu. Je riais, un rire profond et clair qui se déversait comme une chute d'eau. Il se prolongeait par la suite, bien après la fin des baisers, un écho. Tu pouvais enfin te détendre.

J'attendais quelque chose qui ne viendrait pas, ne viendrait plus jamais.

Je m'étais assise dans la baignoire pour m'entraîner à pleurer. Je versais des larmes comme si c'était la fin. Le diadème scintillait dans la pénombre.

Ma mère disait que j'étais une enfant préoccupée.

J'avais pris l'habitude d'aller patiner. Au mois de juillet, tous les après-midi, j'empoignais mes patins et je prenais la direction d'une tour à bureaux située au centre-ville. Au rez-de-chaussée se trouvait une patinoire. Je payais cinq dollars et je m'élançais sur la glace. Il y avait de nombreuses années, je m'étais entraînée au patinage artistique. Les mouvements me revenaient peu à peu, tel un savoir ancestral. Arabesques et sauts de lapin. De vieux succès étaient diffusés dans les haut-parleurs. *Life is a mystery. Everyone must stand alone. I hear you call my name and it feels like home.* J'ai effectué un double piqué. J'ai mal atterri. Je me suis étalée contre la glace.

J'aurais pu rester par terre, les muscles détendus. Un étranger m'aurait agrippée par les pieds. Il m'aurait emmenée ailleurs.

When you call my name, it's like a little prayer.

Je me suis relevée. J'ai fait encore quelques tours, puis j'ai marché jusqu'au banc. Mes pas étaient raides. J'ai enlevé les patins. J'ai mis les protège-lames.

Une chose nouvelle se formait en moi. En silence. Comme ces masses qui poussent sous la peau des gens. Alors que nous faisons des courses, tu as pris ma main. Tu m'as demandé si j'étais heureuse.

Dans un magazine, j'avais lu un article sur l'ambiguïté du sourire. Le rictus suscité par une joie ou par une douleur sollicite les mêmes mouvements faciaux. On se réjouit ou on souffre, alors qu'on devrait faire autre chose. Une chose qui reste à être inventée.

Les gestes les plus banals avaient commencé à me résister. Je laissais tomber la vaisselle par terre. Je n'arrivais plus à ouvrir les bouchons à l'épreuve des enfants.

J'avais raté une recette que je connaissais par cœur. J'y avais pourtant mis tous les bons ingrédients, en respectant les étapes. Le plat avait un goût aigre. Du lait qui aurait caillé dans le réfrigérateur.

J'évitais de te regarder trop longtemps dans les yeux. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Comme cette fois où je m'étais cachée sous un lit au chalet. Ma mère criait mon nom au bout du quai. J'étais demeurée immobile, longtemps, en écoutant ses cris. Je savais que c'était très mal.

Désormais, je m'étendais moi-même sur le lit. Je t'attendais. J'attendais d'être transformée.

Conte de Noël

Je tentais d'emballer le cadeau. De bien l'emballer. Mais je n'y arrivais pas. Les coins étaient fripés, les bords, trop épais. Le papier adhésif se décollait. J'ai pensé aux emballages lisses et parfaits de mon enfance, que j'arrachais rapidement, presque violemment. Ma mère savait emballer les cadeaux. Elle savait aussi parler aux gens et faire des tartes aux pommes. En fin de compte, peut-être que la vie se résume à ça.

J'irais au centre commercial. Là-bas, des gens coiffés d'un bonnet rouge emballent les présents en échange de quelques dollars.

Le carillon a résonné.

C'était la voisine et, juste derrière elle, ses deux jeunes fils. Elle a parlé d'une urgence, d'une tante malade, de gens absents et de réveillons. L'hôpital, ce n'est pas un endroit pour les enfants. Elle viendrait les chercher le soir même, demain matin au plus tard. Elle nous a laissés, moi et les garçons, raides et silencieux dans l'entrée. J'avais déjà gardé le plus jeune alors qu'il commençait à peine à marcher. J'ai tenté de le soulever, mais il était trop lourd, déjà. J'ai abandonné à mi-chemin. L'aîné a dit qu'il y avait une drôle d'odeur chez moi.

Je ne savais pas quoi dire. Par où commencer. Je leur ai offert des céréales. Ils ont préféré tirer les moustaches du chat.

Je n'aime pas les enfants. J'ai pris le chat dans mes bras et je suis sortie sur le balcon. J'ai tenté de rassembler mes idées, de respirer, de concevoir un plan. Mon souffle produisait un nuage de vapeur. On a récemment retrouvé du perchlorate, une composante de carburant à fusée, dans plusieurs sortes de préparations pour nourrisson.

J'ai décidé de faire la maison en pain d'épices. La veille, dans un magasin à grande surface, j'avais acheté une boîte dans laquelle se trouvaient des pièces précutées. Il ne restait qu'à les assembler. Même les décorations étaient incluses. C'était une bonne idée. Les enfants aiment

cuisiner. Et la cuisine, c'est quelque chose de productif. On n'a pas à s'efforcer de prendre une voix aiguë, imiter des bruits de moteur. Les garçons ont accepté de m'aider. Nous avons monté les murs, le toit. Nous les avons soudés ensemble avec des joints de glaçage blanc.

Il ne nous restait plus qu'à orner notre maison de bonbons aux couleurs vives. Dans le salon, le téléphone a sonné. C'était ma mère. Elle voulait savoir à quelle heure je serais chez elle le lendemain. Si j'arrivais assez tôt, elle pourrait emballer mes cadeaux.

Lorsque je suis revenue dans la cuisine, les garçons avaient vidé le contenu d'un cendrier sur la maison en pain d'épices. Ils m'ont regardée d'un air grave. Ils ont dit que la cigarette, ce n'était pas bon. J'ai tenté de leur expliquer que je ne fumais pas, que le cendrier et les mégots appartenaient à un ancien amoureux. L'aîné a répété que ce n'était pas bon.

J'ai eu un haut-le-cœur. Je pouvais sentir la cendre, au fond de ma gorge.

J'ai décidé qu'ils iraient se reposer dans la chambre d'ami. Une sieste, c'est ce que font les enfants méchants. Ils n'avaient pas sommeil. Je leur ai dit que ça viendrait. J'ai inséré un disque de chants de baleines dans la chaîne stéréo et j'ai refermé la porte.

Le plus jeune est apparu alors que je me préparais à jeter la maison dans la poubelle. J'ai sursauté. Il était très pâle. Il semblait avoir rapetissé. Un petit fantôme. Il n'arrivait pas à dormir. C'était à cause des baleines.

Il était terrifié.

Je l'ai serré dans mes bras. Ensuite, j'ai fouillé dans une garde-robe, à la recherche de mes vieux jeux de société. J'ai jeté mon dévolu sur *Destin*. « Le jeu de la vie. »

Nous nous sommes assis autour de la table. Son frère est venu nous rejoindre. De la boîte usée, j'ai sorti le plateau, les billets d'argent, les cartes et les petites voitures colorées dans

lesquelles étaient percés des trous. On pouvait y insérer des pions roses et bleus. Ils symbolisaient les membres de sa famille.

J'ai expliqué aux enfants le fonctionnement du jeu. Ils m'ont écoutée, attentifs.

Pendant des heures, nous avons pigé des professions, des salaires. Nous avons fait des économies, emprunté, investi et perdu de l'argent. « Va à l'université ou entreprends une carrière. » Acheté des propriétés, accumulé des filles et des garçons. Nous leur avons donné des noms, payé des études. « Accident de voiture. Débourse 10 000\$ si tu n'es pas assuré. » Nous avons réussi et raté nos vies, encore et encore. La plupart du temps, nous ne finissions pas la partie entamée. Nous nous arrêtons avant d'atteindre les maisons de retraite. L'un d'entre nous faisait faillite, et nous recommencions.

Nous avons passé le reste du réveillon à regarder la télé. Un film de Noël était diffusé, mais les garçons lui ont préféré des émissions de chasse et pêche. La maison trônait sur la table de la cuisine, intacte.

La brousse

Désormais, tu t'éveillais avant l'aube. Tu t'assoiais sur une chaise ou dans un fauteuil. Tu attendais la sonnerie du réveil.

Tu tâchais de ne pas faire de bruit, mais parfois, je me levais pour boire un verre d'eau et je te surprénais, une poêle à la main. Tu faisais cuire une crêpe en fredonnant. Je te regardais un moment, puis j'oubliais le verre d'eau et je retournais au lit.

Une nuit, j'ai rêvé que nous étions dans la jungle. J'étais un animal sauvage, et tu me poursuivais à travers le feuillage, un fusil à la main.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait encore sombre. Tu n'étais pas à mes côtés. Je suis sortie de la chambre. Une lumière brillait, tout au bout du couloir, dans la cuisine.

J'ai avancé lentement, sur la pointe des pieds.

Tu étais assis sur une chaise. Une serviette blanche posée sur tes épaules. Les lames des ciseaux ont capté la lumière du plafonnier lorsque tu les as élevées. J'aurais voulu protéger mes yeux des reflets. Tu as pris une mèche de cheveux dans ta main gauche, et, de la main droite, tu l'as coupée.

Tu as senti ma présence. Tu t'es immobilisé. J'ai pris la paire de ciseaux.

J'ai coupé tes cheveux. Lentement. Avec précaution. Les lames se refermaient avec un claquement sec, au-dessus de ta tête. Ta crinière s'effilochait, peu à peu, se dispersait sur la serviette et le plancher.

La nuit tirait à sa fin lorsque j'ai déposé les ciseaux sur la table.

J'ai approché mon visage de ta nuque. J'y ai enfoui mon nez. Après un moment, je t'ai demandé si tu voulais voir. Tu n'as pas répondu. Nous sommes restés ainsi, jusqu'à ce que dehors les oiseaux commencent à crier.

La disparition

Ton chat était disparu depuis une semaine. Tu étais inquiet. Tu croyais que quelque chose n'allait pas, quelque part. Tu croyais que nous serions bientôt submergés. Les chats disparaissent, puis les poumons s'emplissent d'eau. Des courants sous-marins nous emportent. Une nuit, ton chat avait mangé le bouquet de fleurs qui se trouvait dans un vase sur la table de cuisine. Il s'était enfui à toutes allures lorsque tu avais ouvert la porte au petit matin. Il n'était pas revenu depuis.

Au nord de la ville, le ciel était blanc. Nous marchions le long du boulevard, sous l'autoroute suspendue. Nous cherchions ton chat, sans trop y croire.

Tu m'as raconté qu'il s'était déjà enfui auparavant. Ses miaulements t'avaient réveillé, une nuit. Tu étais sorti à l'extérieur sans prendre la peine de mettre tes lunettes et de verrouiller ta porte. Tu avais cru l'apercevoir, malgré ta vision brouillée. Tu t'étais approché et l'avais attrapé. Pendant quelques secondes, il était resté dans tes bras. Puis, il avait craché très fort. Ton chat ne crache jamais. Il avait tenté de te mordre. Le cœur battant, tu l'avais déposé par terre. Tu étais remonté chez toi. Tu avais verrouillé la porte.

Tu as crié son nom. Un appel bref et soudain. Le bruit des véhicules couvrait l'urgence de ta voix. J'avais peine à t'entendre.

Nous avons atteint le château. Ce n'était pas un vrai château, seulement la façade d'un commerce qui présentait l'aspect d'un palais. Comme dans les contes de fées. Avec des tourelles en stuc et des couleurs pastel. Une couche de poussière grise s'y était déposée. À travers une fenêtre, on servait de la crème glacée. Nous nous sommes arrêtés. Tu n'avais pas faim, mais tu as mangé une glace au chocolat avec empressement, dans le stationnement du château. Ton regard était posé sur les voitures et les camions qui filaient et défilaient, tout près de nous.

J'avais entendu quelque part que la principale cause de mortalité chez les chats domestiques est le saut du haut d'un balcon. Même s'ils retombent sur leurs pattes, la chute peut être fatale.

Avant de disparaître, le chat avait vomi sur le plancher de ton salon. Tu l'avais vu plus tard, lorsque tu avais posé un pied dans la matière visqueuse. En te dirigeant vers la salle de bain, tu avais laissé des traces derrière toi. Assis sur le rebord du bain, tu avais fait couler l'eau. Il aurait fallu du savon. Mais tu pensais à l'avenir et tu ne pouvais plus bouger.

Nous avons rebroussé chemin, à l'ombre des structures de béton.

Tu as pensé offrir une récompense. Agrafer des avis de disparition sur les poteaux de téléphone du quartier. Seulement, tu n'arrivais pas à fixer un prix.

Entre le château et ton appartement, une cathédrale faisait face à l'autoroute. Elle était très grande, très belle. Tu as tenu à y entrer. Nous nous sommes assis sur un banc. Nous étions seuls. Je n'aime pas les églises. Dans le silence des lieux, nous entendions avec plus d'insistance le murmure de la circulation. Tu as joint tes mains. Je savais que tu priais pour le chat. J'ai pensé qu'il était probablement mort près de chez toi, sous les roues d'une voiture.

La lumière du jour semblait plus réelle à travers les vitraux. Je me suis rendu compte que je ne saurais pas pour qui ou pour quoi prier. Je ne l'avais pas fait depuis des années. Il y avait tant de choses pour lesquelles demander de l'aide, tant de choses qui se méritaient ou ne se méritaient pas. J'ai eu envie de fermer les yeux. Ma tête s'est abaissée. Et j'ai prié pour le chat, pour son retour.

L'ascension

Je me tenais sur l'escalier roulant, hissée mécaniquement jusqu'au prochain étage. Les marches étaient englouties une à une, devant moi. C'était le début de la semaine, en avant-midi, et il n'y avait pas beaucoup de gens dans les magasins. Je devais acheter de nouvelles serviettes de bain, épaisses, aux couleurs assorties. Il ne restait que deux serviettes de plage dans la penderie. Elles étaient trop minces. Il y avait des palmiers dessus. Ça ne faisait pas sérieux. Tu avais pris les serviettes, la ventouse et les pots d'épices.

Les lumières m'aveuglaient. Il ne fallait pas les regarder directement. Au rez-de-chaussée, des femmes d'un certain âge accueillaient les clients, une bouteille de parfum à la main.

La marche a disparu sous moi. J'ai fait un grand pas. J'ai regardé à droite, puis à gauche. J'ai figé. Comme un petit animal surpris dans les bois.

Un homme était assis dans un fauteuil de cuir, devant un écran de télévision. Une partie de golf y était diffusée, sans son. Dans un faux salon, avec des meubles de démonstration et des plantes de plastique.

J'ai eu la certitude que c'était toi. Tu ne magasinais pas. Tu regardais la télévision, tout simplement. Tu venais peut-être ici tous les après-midi. Dans le salon reconstitué, perdu dans un dédale de pièces sans murs ni fenêtres.

Je me suis retournée. J'ai descendu les escaliers roulants ascendants. C'était difficile. J'ai presque couru. J'aurais pu rire. Mon regard était fixe.

Je suis arrivée à l'étage inférieur. Je me suis dirigée vers le fond du magasin. Puis j'ai emprunté une allée. Et encore une autre. Je suis revenue sur mes pas, dans la section des batteries de cuisine. J'ai tourné sur moi-même, je n'arrivais pas à m'orienter. J'avais très peur. J'ai cherché un vendeur, une personne à qui demander de l'aide. Mais il n'y avait

personne. Il n'y avait que moi et des milliers d'objets, sans personne pour les vendre et les acheter. Je me suis assise dans une chaise berçante en osier. J'ai fait un effort pour respirer normalement. Je me suis bercée, un peu. J'ai compté jusqu'à cent et j'ai agrippé mon sac à main.

L'accélération

Depuis trois semaines et demie, mon cœur bat plus vite. Mes mains sont moites. Je suis essoufflé. Même lorsque je ne bouge pas. Étendu sur le plancher du salon. Immobile. Mon cœur bat plus vite et je ne sais pas pourquoi.

Je vais à la pharmacie tous les jours. Le pharmacien derrière le comptoir a un appareil qui permet de mesurer la tension artérielle. C'est gratuit. Tous les jours. Depuis trois semaines, on mesure ma tension artérielle. Elle est trop élevée. C'est ce qu'indique l'appareil.

La nuit, j'essaie de respirer lentement. De visualiser des images apaisantes. Je pense à la pression dans les oreilles des plongeurs. Aux poissons qui n'ont pas de mémoire.

Les choses se sont accélérées en moi. Le sang est pompé plus rapidement. Je ne sais pas d'où vient tout ce sang. D'une source enfouie, des centaines de mètres sous terre.

J'ai peut-être trois cœurs, comme les pieuvres. Les anémones, elles, ont un cœur liquide.

La nuit, j'entends parfois ma voisine pleurer. À travers les murs de carton. J'aimerais pleurer moi aussi.

Je regarde des schémas. Le système cardiovasculaire. J'observe les représentations colorées. Des cœurs de chien, des coupes frontales. Artères, ventricules, aortes, veines. J'observe. Je me demande si mon cœur est rose et bleu.

Je récite des comptines dans ma tête. Les trois ou quatre dont je me rappelle. Je les répète, encore et encore. Les gens me parlent, je leur réponds. Dix moutons, neuf moineaux, huit marmottes, sept lapins, six canards, cinq fourmis, quatre chats et trois poussins, deux belettes, et une souris, une souris verte.

J'ai emprunté un dictionnaire médical à la bibliothèque. « Hypertrophie ». Les poumons manquent d'oxygène, alors le muscle bat de plus en plus vite pour compenser. Mais c'est inutile, les poumons n'en auront jamais assez. Le cœur prend de l'expansion, devient plus gros, toujours plus gros, déborde.

Je dors, la tête renversée, le dictionnaire sur les genoux. La télévision n'est pas éteinte. Je rêve ou je meurs, mon cœur en expansion, en route vers les confins de l'univers. Je rêve ou je meurs, et mon cœur est immense, infini.

Pourquoi la souris est-elle verte?

Les grands

Tu mangeais tes céréales en pyjama. Assis par terre, devant la télé. Tu étais captivé par un dessin animé. Tu avais trop bu la veille. J'étais sur le divan. Je pliais tes vêtements, les déposais dans le panier à linge. Tu t'es retourné vers moi. Tu m'as souri. Tu as reporté ton attention sur la télévision.

Tu avais été malade. J'avais nettoyé, puis j'avais frotté ton dos jusqu'à ce que tu t'endormes.

Tu sentais l'alcool et le vomi. L'odeur avait imprégné les draps. En les suspendant sur la corde à linge, j'ai pensé à ce jeu de mon enfance. J'étais accroupie sous un parachute tenu par une ronde de petites mains. La toile ondulait, reproduisait le bruit du vent. J'étais censée courir, atteindre l'autre extrémité, mais je ne bougeais pas, alors que l'immense toile colorée s'abaissait lentement sur moi.

Plus tard, tu as pris ta douche, t'es rasé. Tu as enfilé les vêtements que j'avais soigneusement pliés. Tu t'es installé devant l'ordinateur. Tu tapais des mots sur le clavier. Avec le sérieux d'un enfant qui appuie sur les touches d'une calculatrice, assis au bureau de papa. Tu t'es arrêté pour me chercher du regard.

- Je voudrais une maison.

Je me suis demandé si elle serait en paille, en bois ou en briques.

- Tu as déjà pas mal de choses.
- Oui, mais une maison, c'est quelque chose de solide.
- Il faut acheter du lait. Tu as fini la pinte avec tes céréales.
- Mmm.

Tu as fait comme si je ne demandais rien. J'ai répété.

- Pourrais-tu y aller? C'est ton tour.
- ... J'irai après avoir fini mon paragraphe.

Quand tu es parti au dépanneur, j'ai fermé les yeux. J'aurais pu m'asseoir dans le garde-robe et refermer la porte. Dans l'obscurité, j'aurais relevé mes genoux. J'aurais enfoui ma tête entre mes bras.

J'ai entendu les clés dans la serrure. J'ai ouvert les yeux. Précipitamment. Mes joues étaient chaudes.

- J'ai acheté des bonbons. C'est déjà presque l'heure de souper. Je ne crois pas que j'arriverai à finir mon paragraphe.

On a mangé les bonbons au lit. Puis on s'est chatouillés jusqu'à l'épuisement. Dans les relents aigres de la nuit. Sous une tente de couvertures.

Jour de vacances

Je suis sortie de la cabine, incertaine. Je t'ai aperçu, au milieu du vestiaire. Tu m'as fait signe. Nous avons entassé nos vêtements dans un casier. J'ai attaché la clé à mon maillot à l'aide d'une épingle de sûreté.

Il faisait froid, malgré le soleil.

Nous sommes sortis, déchaussés. Tout le monde allait pieds nus, même au restaurant.

Nous avons grimpé les marches d'une structure métallique. Au sommet, j'essayais de ne pas regarder en bas. Le stationnement, les voitures, le ciment. Tu m'as proposé de redescendre. Je t'ai répondu que ça irait, même si je n'en étais pas certaine.

Je me suis assise à l'entrée de la glissoire. Je me suis donné un élan. Et l'eau m'a emportée. J'étais trop terrifiée pour crier. Je ne voyais plus rien. Qu'un immense tube bleu, infini. Et l'eau qui m'aspirait, m'entraînait beaucoup trop vite. J'ai atterri dans une sorte de récipient géant. Une cuvette. J'ai tourné contre ses parois, très rapidement. Là-haut, des gens me regardaient, groupés sur une passerelle.

Arrivée au fond, je suis tombée tête première dans un trou d'eau. Mon corps a frappé quelque chose. Un autre corps, peut-être. Je suis remontée à la surface. J'étais désorientée. J'ai suivi les petites flèches noires qui indiquaient la sortie. Tu m'as rejointe quelques instants plus tard. Tu as décrété que c'était génial.

Il y avait de plus en plus de gens. Ils affluaient de partout. Il faisait de plus en plus froid.

Nous nous sommes dirigés vers le château médiéval. Je boitais.

J'étais parcourue de frissons. Tu as dit que mes lèvres étaient bleues.

Nous avons attendu, longtemps, au milieu des gens qui s'observaient, classaient mentalement les corps en deux catégories. Les plus beaux et les plus moches que soi. Tout était évalué. La graisse, les muscles, les poils, les seins, les vergetures.

Nous avons dévalé un tunnel dans lequel brillaient des chauves-souris phosphorescentes. Un panneau annonçait « La rivière des enfers ». Nous avons rejoint les autres tubes. Nous avançons sur l'eau turquoise, au milieu d'un donjon. Avec des murs de pierre, des instruments de torture et des armures de chevaliers en toc. Des bruits d'épée et des cris d'agonie se mêlaient au chahut des jeunes vacanciers. Les yeux d'animaux empaillés bougeaient à droite, puis à gauche. Nous étions arrosés de part et d'autre. De la fumée s'élevait par intermittence. J'avais l'impression d'étouffer. Tout le monde s'amusait.

Je claquais des dents lorsque nous sommes sortis. Le vent s'était levé.

Tu m'as entraînée vers un immense bassin d'eau fabriquant des vagues artificielles. Les gens s'y entassaient, projetés les uns contre les autres par la force du courant. J'avais de la difficulté à avancer. Tu as nagé tout au bout de la piscine, là où les ondes se formaient. Je suis restée coincée au milieu. J'ai perdu l'équilibre. La force d'une nouvelle vague m'a projetée sous l'eau. Lorsque j'ai émergé, j'ai dû reprendre mon souffle, expulser le chlore de ma gorge. La femme à mes côtés avait perdu le haut de son maillot. Je n'arrivais pas à le lui dire. Elle continuait à sautiller en poussant des cris aigus.

Je suis sortie de la piscine. Je me suis assise sur le gazon. Après un temps, tu es sorti à ton tour. Tu voulais aller faire l'aventure des pirates et la glissade de la mort. Je t'ai dit que je t'attendrais. Tu as semblé un peu déçu, mais tu as déposé un baiser sur mon front.

À quelques mètres, des gens avaient laissé leurs effets par terre. Une glacière, des serviettes, des paires de sandales.

J'ai jeté un coup d'œil aux alentours, puis je me suis enroulée dans leur couverture et j'ai mangé leurs sandwiches, en t'attendant.

Le printemps

Les autres employées, des adolescentes et des femmes dans la jeune vingtaine, avaient commencé à s'absenter du travail. Une à une. Puis elles avaient cessé d'appeler. Elles avaient épuisé leurs justifications. Elles restaient chez elles, à écrire des poèmes, ou alors elles vomissaient dans les lieux publics.

J'avais dit : « C'est le printemps. »

Je résistais. Je continuais à me présenter, les soirs et les fins de semaine. Je me postais derrière le comptoir, pour prendre les commandes, énumérer les boissons gazeuses offertes, encaisser l'argent, déposer les hamburgers sur les plateaux. Le restaurant appartenait à une chaîne. Il y a en avait des milliers à travers le pays. Notre succursale était située dans un magasin à grande surface. Lui-même situé en bordure d'une autoroute, à la lisière d'une grande banlieue. Des personnes âgées y traînaient en permanence, sirotant un café, râlant contre des choses et d'autres.

Les autres clients ne prenaient pas la peine de discuter avec les employés. Encore moins de les saluer. Ils voulaient manger, obtenir une direction ou la clé des toilettes. Les touristes étaient les pires. Ils portaient des bermudas et affichaient en permanence un air mi-amusé, mi-paniqué.

Aujourd'hui, il y avait beaucoup de gens. Ils faisaient la queue. La journée était magnifique, même s'il n'y avait aucune fenêtre dans le restaurant, que des néons. Mais je sentais le soleil, à travers les murs.

Après l'heure du lunch, il y a eu une accalmie. J'en ai profité pour aller débarrasser les tables. Alors que je passais un chiffon sur les plateaux, j'ai entendu un bruit. Un son inhabituel, une sorte de miaulement. Je l'ai ignoré.

Je suis retournée au comptoir. Quelques minutes plus tard, un homme assez âgé s'est approché. Il a pointé une jeune femme, assise à l'une des tables rouges de la salle à manger.

- Je crois qu'elle garde un animal dans son sac.
- Un animal?
- Un animal. Je l'entends gémir depuis tantôt.

Il attendait que je réagisse. Que je dise quelque chose.

- Un animal, ça n'a pas sa place dans un restaurant. Vous devriez aller lui parler.
- Je vais voir ce que je peux faire.

L'homme est retourné à sa table. J'ai cherché le gérant des yeux. J'ai regardé l'heure sur l'horloge murale, derrière moi. Je me sentais nerveuse, soudainement. Et fatiguée. J'aurais voulu que la journée s'achève.

Il y a eu un autre miaulement, très long. La jeune fille fixait obstinément ses frites. Sa main a touché un grand sac de sport, posé à ses pieds. Les yeux du vieux monsieur s'étaient agrandis. Ils se tournaient alternativement vers la jeune fille et vers moi.

J'ai poussé un soupir. J'ai quitté le comptoir. Je me suis approchée de sa table, réticente. Une fois près d'elle, j'ai hésité avant de parler. Je sentais le regard du vieux dans mon dos.

- Madame...
- Salut.

Elle avait une voix claire, à la fois timide et arrogante.

- Euh... Salut. Un client dit qu'il entend des bruits par ici. Est-ce que... Est-ce que vous auriez un animal avec vous, par hasard?
- Oui. Vous voulez les voir?

Je n'ai pas eu le temps de répondre. Elle a posé son sac sur ses genoux et l'a ouvert avec précaution, juste sous mes yeux. Comme si elle partageait un secret.

Le sac contenait quatre chatons. Encore très petits. Une portée. Deux noirs, un gris, et un noir et blanc.

- Tu en veux un?
- Quoi?
- Tu peux en prendre un si tu veux.

À ce moment, le gérant a surgi, à mes côtés. Je ne l'avais pas entendu arriver. Le vieil homme se tenait derrière, un peu à l'écart.

- Les animaux sont interdits ici, Mademoiselle. C'est une question de salubrité. Je vais devoir vous demander de quitter les lieux.

Tout d'abord, la jeune fille n'a pas semblé réagir. Ensuite, elle a cligné des yeux, une fois. Elle a refermé son sac de sport, avant de se lever, lentement.

Le gérant l'a regardée partir, puis il m'a adressé un petit signe de la tête.

- Tu devrais retourner au comptoir. Il y a un client.

Je n'ai pas bougé, pas tout de suite. Je ne savais pas quoi faire. Finalement, je suis sortie du restaurant et je me suis mise à courir, dans les allées du magasin. Je l'ai rattrapée juste avant la sortie.

- Excuse-moi.

Elle s'est arrêtée.

- Je vais en prendre un, finalement.

Elle a rouvert le sac.

- Tu veux lequel?
- Ça n'a pas d'importance, n'importe lequel.
- Prends le gris.
- D'accord. Merci.

J'ai pris le chaton dans mes bras, et je suis sortie par la grande porte automatisée.

La famine

J'étais affamée. Le réfrigérateur ne contenait que des aliments périmés. Pour une raison obscure, je m'entêtais à ne pas les jeter. J'ai décidé de me rendre au grand supermarché, celui qui est ouvert toute la nuit. En chemin, j'ai pensé à toutes les recettes que j'aimerais essayer.

L'épicerie était déserte. Il y avait beaucoup trop de lumière, trop d'espace. J'ai pris un chariot à l'entrée. Chaque caddie parcourt en moyenne près de quatre mille kilomètres par an. Je l'ai lu quelque part.

J'ai erré pendant un temps parmi les fromages, les légumes, les produits céréaliers. J'ai passé rapidement la section des viandes et des surgelés. Je cherchais quelque chose dont j'aurais eu besoin. J'étais avide de cette chose qui me manquait.

L'endroit était immense. En plus des aliments, on y vendait des accessoires de cuisine et de décoration, des produits cosmétiques, des bijoux, des vêtements. Dans une cabine d'essayage, j'ai enfilé un chandail mauve. Il ne m'allait pas. Je suis sortie et j'ai récupéré le chariot.

Au bout d'une allée, je me suis mise à courir, en poussant le panier devant moi. Puis j'ai sauté à pieds joints sur le bas du chariot. J'ai glissé entre les hautes étagères, les rangées de produits comestibles. Mes mains tenaient fermement la barre.

Une chanson dont je connaissais les paroles était diffusée dans les haut-parleurs invisibles.

J'ai commencé à chanter, faiblement.

Puis ma voix s'est affermie, peu à peu.

Au tournant d'un présentoir, j'ai eu une illumination.

Je confectionnerais un gâteau. La chanson était terminée, mais je chantais toujours.

Je suis revenue sur mes pas et j'ai repéré la bonne allée. J'ai choisi une préparation de gâteau. Avec beaucoup de crème.

La caissière a émis un bâillement en me remettant la monnaie.

Dans ma main gauche, le sac de plastique était un poids agréable. Il me maintenait au sol.

De retour chez moi, j'ai versé la préparation dans un bol. J'ai ajouté deux œufs. Du lait. De l'huile végétale. J'ai brassé. Un peu trop fort, un peu trop longtemps. Puis j'ai versé la préparation dans un moule à gâteau.

À la dernière minute, j'ai pensé à y ajouter une fève. Celui qui la trouvera règnera sur la cuisine. Son front sera ceint d'une couronne de carton.

J'ai attendu, assise devant le four, les mains posées sur mes genoux. En énumérant à voix haute toutes les raisons pour lesquelles il est possible de célébrer.

Le manège

Il y avait à nouveau des manèges dans le stationnement du centre commercial. Une grande roue. Un carrousel, avec des chevaux inanimés. Des stands de tir et de barbe à papa. Des autos tamponneuses dans lesquelles il est possible de se heurter en toute sécurité. Un vaisseau spatial à la peinture écaillée, conçu pour la terre ferme. Les gens en sortent étourdis. Ils vomissent parfois. Cette foire s'arrête dans le stationnement tous les ans.

Il n'y avait presque plus de savon à lessive. Nous avons convenu d'aller en acheter après le souper.

La foire semblait être tombée du ciel. Atterrie là par hasard. Dressée entre des rangées de voitures.

C'était beau, et j'ai voulu y aller. J'ai jeté mon dévolu sur les chevaux.

J'ai traversé la parcelle de stationnement qui m'en séparait, comme hypnotisée, en courant à moitié. À l'ombre des magasins et de leurs grandes surfaces.

Tu m'as suivie. Tu as dit que c'était pour les enfants.

Je n'ai pas répondu.

Tu as murmuré quelque chose à propos du savon.

Tu n'as pas bougé.

J'ai dû payer quatre dollars pour obtenir un billet. Je me suis installée sur un cheval gris. J'ai attendu. Un long moment. Personne d'autre n'est monté. Le manège a démarré. Le cheval galopait, transpercé par une barre de métal. Il hennissait en silence, dans un mouvement

circulaire. Tout autour, il y avait une musique d'orgue et des lumières qui brillaient, faiblement.

Tu es resté près du manège. Le carrousel tournait. Je tournais avec lui. Lorsque mon cheval est passé près de toi, j'ai souri. Un sourire plein de promesses. Mais ton regard était posé ailleurs.

Le cheval a poursuivi sa course, pétrifié. Il m'entraînait au-delà du monde ou du stationnement.

Le réconfort

Tu es arrivée en pleurant. Quelque chose s'est serré en moi, comme toujours. Lorsque nous étions petites, tes larmes me rendaient folle de rage. Je voulais tuer. Arracher les pattes d'une araignée ou les ailes d'un papillon. Sacrifier une chose vivante pour que tes larmes se tarissent.

Un jour, la colère m'a aveuglée. Elle a braqué sa lumière blanche tout contre mes yeux. Je titubais. J'ai collé ma gomme à mâcher dans tes cheveux. Maman a dû les couper très court. Elle m'a envoyée en punition. Tu es venue me rejoindre dans notre chambre. Tu as sorti les bonbons de l'Halloween dernier de ta cachette. Il y en avait beaucoup. Nous les avons mangés, un à un.

J'ai passé ma main dans tes cheveux, jusqu'à ce que tu t'apaises.

Toutes les histoires partageaient une même fin, tes larmes, ma colère. Tu aurais voulu être un autre personnage. Celui qui s'enfuit à vive allure sur un cheval noir. Celui qui brise les cœurs et bat les pauvres gens.

Nous possédions des dizaines de poupées miniatures, de la taille d'un ongle. Elles habitaient des maisons compactes et rétractables, si petites que l'on pouvait les glisser dans une poche. Ces univers réduits étaient nos terrains de jeux. Nous passions des jours entiers dans des lieux minuscules, presque inexistantes.

Le reste du temps, nous nous cachions dans la forêt. Nos repaires étaient nombreux. Le marécage, qui devenait notre patinoire l'hiver venu. La décharge, un coin de forêt dans lequel des gens abandonnaient des objets brisés, des produits toxiques. Il y avait aussi le cimetière des mouettes, une clairière dans laquelle reposaient des dizaines, des centaines d'ossements d'oiseaux.

Après un temps, tu t'es calmée. Tu as souri en remarquant que je portais ton cadeau d'anniversaire. Un chandail aux couleurs vives, qui ne me ressemble pas. Tu m'as confié l'avoir volé.

Tu ne savais pas pourquoi. Tu n'avais jamais volé quoi que ce soit auparavant, pas même des friandises au dépanneur. En le voyant, tu avais pourtant été prise d'une envie irrésistible. Il te fallait absolument t'en emparer, commettre un délit pour lequel tu ne serais pas punie. Et tu avais réussi.

J'ai pensé à Coco, notre chien. Il lui arrivait parfois de briser la chaîne qui l'attachait à sa niche. Il disparaissait alors pendant plusieurs jours. À son retour, il était sale et maigre. Il déposait fièrement à nos pieds un petit animal mort.

Instinctivement, j'ai touché le tissu du bout des doigts.

Tu as commencé à rire. Je t'ai imitée. Un rire stupide, galopant. Nous avons ri jusqu'à en avoir mal. C'était un code, une chose qui nous unissait.

Depuis, je porte souvent le chandail. Je regarde les gens avec insistance, je les défie du regard. Je souhaite qu'ils devinent, qu'ils sachent. Tes crimes sans importance, notre impunité.

Frayeurs

Tous les soirs depuis quelques jours, nous regardions des films sur les requins. Un monstrueux prédateur s'attaque aux hommes qui nagent dans la mer. Il détecte de très loin le mouvement des bras et des jambes, leur va-et-vient. Les membres déchiquetés jaillissent de l'eau, entre les énormes mâchoires remplies de dents et ces petits yeux noirs, sans âme. La lutte semble toujours très longue. Les cris désespérés s'étirent. Des filets de sang se mêlent à l'eau turquoise.

- Je ne mettrai plus jamais les pieds dans l'eau.
- Même dans une piscine?
- Ce sont des créatures rusées. Elles peuvent emprunter des voies souterraines. Se faufiler à l'intérieur des terres.
- Mmm.
- Quand j'étais petite, je croyais que les crustacés vivaient dans la tuyauterie. Et qu'un jour ils surgiraient de l'évier ou de la baignoire. C'était mon pire cauchemar.
- Je vais faire du popcorn.

Nous étions rendus au troisième volet de la série. Il y en avait quatre au total.

Tu es revenu quelques minutes plus tard, un grand bol entre les mains. Je ne comprenais pas pourquoi nous avions loué ces vieux films.

La semaine précédente, c'était les zombies. Une mariée, une armée, des enfants, des Anglais, des danseurs. Tous des zombies.

C'était peut-être le mois de mars. La dépression, la neige qui ne fond qu'à moitié, un restant de grippe. J'ai appuyé sur « pause ».

Je suis allée dans la salle de bain et j'ai refermé la porte derrière moi. J'ai ouvert l'armoire à pharmacie. J'ai empoigné la bouteille de crème solaire et j'ai dévissé le bouchon. Je l'ai

placée juste sous mon nez et j'ai pris une grande inspiration. L'effet est presque instantané. Un vague parfum de noix de coco. Et quelque chose d'autre. Une combinaison d'ingrédients chimiques. Je me sentais emplie de chlore et d'eau salée. Un grand soleil, très fort.

Tu es venu frapper à la porte.

- Ça va?
- Oui, j'arrive.

Tu n'as pas bougé. Tu ne disais rien, mais je sentais le poids de ton corps contre la porte.

J'ai pris une seconde inspiration. Puis j'ai ouvert les yeux. J'ai remis la bouteille à sa place, dans l'armoire. J'en ai profité pour y remettre de l'ordre. J'ai déplacé deux ou trois choses, jeté un flacon de médicaments périmés.

Je me sentais un peu mieux.

Je suis revenue dans le salon. Tu étais assis sur le divan.

- Je n'ai plus envie de regarder le film.
- Moi non plus.

Tu as mis une poignée de maïs soufflé dans ta bouche. Tu ne voulais pas rentrer chez toi. Pas tout de suite.

- J'aimerais connaître l'avenir. Je vais peut-être aller consulter une voyante.
- C'est inutile.
- Mon cousin en connaît une bonne. Toutes les prédictions qu'elle lui a faites se sont réalisées.
- Comme quoi?

- Elle lui a prédit qu'il changerait d'emploi. C'est arrivé. Et elle lui a parlé d'un grand deuil. Son grand-père et son chien sont morts... La même année.
- Bon.
- La voyante lui a aussi dit que sa copine n'était pas la femme de sa vie. Il est encore avec Sara, mais il m'a raconté que ça va de moins en moins bien entre eux.

J'ai repensé à ce Noël à la campagne. Il y avait eu une panne d'électricité. Toute la famille s'était réunie autour de la grande table. Ma tante avait mis sur sa tête une lampe frontale. Je ne sais pas où elle l'avait dénichée. Des cartes de tarot étaient étalées devant elle. Ma tante ne connaît rien aux prédictions. Elle avait acheté le jeu dans une vente de garage parce que les images lui plaisaient. Un à un, nous tirions des cartes. Ma tante les alignait au centre de la table. Puis à la lumière du casque, elle lisait notre avenir dans le guide d'interprétation vendu avec le jeu.

- Même si c'était vrai, je ne voudrais pas savoir.
- Pourquoi?
- Je n'en vois pas l'utilité. Si ça va arriver de toute manière, à quoi bon le savoir?
- Pour se préparer.
- Se préparer comment?
- Je ne sais pas...
- C'est comme les gens qui lisent la fin des romans avant de les avoir commencés. Un des trucs bien à propos de la vie, c'est la surprise. Pas la surprise en elle-même, mais l'idée de la surprise.
- Je crois que je vais lui téléphoner pour prendre rendez-vous.

J'avais envie de me lever et de retourner dans la salle de bain. Mais je ne l'ai pas fait. Il y a eu un silence. Puis tu as recommencé à parler.

- Tu sais ce qui arrive aux colombes que les mariés lancent dans les airs?
- Quoi?

- Les colombes qu'on libère aux mariages. Sur les marches des églises. Qu'est-ce qu'elles deviennent?
- J'en sais rien.
- Est-ce qu'elles sont condamnées à mener une vie misérable au milieu des pigeons et des goélands? Est-ce qu'elles doivent se contenter des restes abandonnés par les touristes? J'aimerais le savoir.
- ...
- Peut-être qu'en fait, les pigeons *sont* les colombes libérées aux mariages. Elles deviennent sales et vulgaires avec le temps.
- Pourquoi tu me parles de ça?
- De quoi d'autre je pourrais te parler? Tu connais tout de ma vie. Et c'est toujours moi qui parle.

Ta voix s'est un peu radoucie.

- Raconte-moi quelque chose sur toi. Une chose qui t'est arrivée cette semaine.
- Je ne sais pas...
- Allez.

J'ai pensé te raconter l'histoire des vers dans ma poubelle. Des petits vers blancs qui se tortillaient. J'avais crié. Et j'avais été prise d'un haut-le-cœur. Je ne savais pas quoi faire, comment réagir. J'avais versé une bouteille d'eau de Javel dans la poubelle. J'avais refermé le couvercle. Je n'ai pas regardé depuis. En fait, j'évite d'aller dans la cuisine. C'est l'eau de Javel. L'odeur m'étourdit.

- Bon... Cette semaine, j'ai acheté de la vaisselle incassable.
- Incassable, vraiment?
- Oui. On peut l'échapper par terre. Elle demeure intacte. Les bords ne s'effritent pas. On peut la mettre au four et au lave-vaisselle. C'est fait d'un verre spécial. Une technologie brevetée, ou quelque chose du genre. Garantie trois ans.
- Ce n'est pas vraiment incassable si ça peut casser au bout de trois ans.

- Je suppose. Mais trois ans... C'est déjà pas mal, non?
- C'est vrai.

Lorsque j'étais enfant, ma mère m'avait offert un grand livre pour développer le vocabulaire. Il n'y avait pas de texte; à côté de chaque image était simplement inscrit le mot correspondant. Des scènes de la vie courante y étaient illustrées. Le jardin, la campagne, la ville, l'autoroute, le pique-nique, la maison en feu. Les personnages étaient tous des animaux. Des chats, des cochons, des castors. Il y avait aussi la famille d'asticots. De petits asticots qui portaient des vêtements. Veston, cravate, robe, pantalons. Ils prenaient un déjeuner dans la cuisine. Table, chaise, cuillère, tasse, journal, assiette, rôties, œufs, café.

- Ce n'est pas normal.
- Quoi?
- Nous sommes les personnes les moins normales que je connaisse.

Tu as haussé les épaules, juste un peu. L'expression de ton visage était difficile à définir. Elle se situait quelque part entre la tristesse et l'amertume. Une sorte d'incompréhension. Comme si tu avais échoué à un examen pour lequel tu avais étudié longtemps, jour et nuit.

Je me suis levée. C'était le signal. La soirée prenait fin. Tu t'es levé à ton tour.

- Qu'est-ce qu'on regarde la semaine prochaine?

Tu as esquissé un sourire. À mi-chemin entre le soulagement et la reconnaissance.

- J'ai pensé aux robots tueurs.
- D'accord, on en reparlera.

Après ton départ, j'ai eu envie de regarder sous mon lit. D'ouvrir les portes des garde-robes. Mais je ne l'ai pas fait.

Le serpent

J'ai acheté le serpent dans une animalerie. Je suis entrée un peu par hasard, en marchant dans mon quartier. Je ne l'ai pas vu tout de suite. Il était dissimulé au milieu des plantes artificielles, dans sa cage de verre. J'ai dû m'approcher. Faire un effort pour l'apercevoir. C'était un python. Il était encore jeune. Je me suis dit que je pourrais le ramener chez moi.

J'aurais préféré un chat ou un chien, mais le propriétaire de mon appartement interdisait les animaux à poils. Il ne voulait pas de dégâts.

Après quelques jours de cohabitation, j'ai décidé que le reptile me convenait. Il était différent des autres animaux domestiques. Il imposait une sorte de respect. Posséder une telle bête est comme couvrir sa peau de tatouages. Les gens vous perçoivent différemment. Vous endossez une nouvelle personnalité, un peu mieux définie que la précédente.

Je parlais souvent au serpent. Je ne lui avais pas donné de nom. Je lui disais « Bon matin, Serpent » et « Bonsoir, Serpent ». Des phrases plus longues aussi. Des réflexions sur les gens qui m'entouraient ou sur les nouvelles que je lisais dans le journal. Parfois, je glissais ma main à l'intérieur de sa maison. Je touchais la peau du reptile, du bout des doigts. C'était frais. Et lisse. Comme un sac à main.

Je le regardais, les yeux dans les yeux. Je n'arrivais pas à déchiffrer son expression. J'ai emprunté un livre à la bibliothèque. *Les serpents : ce qu'il faut savoir*.

« Leurs yeux ont des paupières soudées et transparentes qui leur confèrent un regard fixe. »

À cette époque, je souffrais d'insomnie. J'avais tout essayé. Le lait chaud, les exercices de respiration, les somnifères, le décompte des moutons, des tortues, des belettes.

« La plupart des serpents ont une coloration qui se confond avec la roche, la végétation ou tout autre substrat sur lequel ils vivent. »

Une nuit, alors que j'avais abandonné l'idée de m'endormir, j'ai commencé à arpenter l'appartement. J'ai fait le tour des trois pièces. Sans trop y penser, je me suis approchée du vivarium. J'ai soulevé le couvercle.

J'ai sorti le serpent et je l'ai déposé au pied de mon lit. Après quelques minutes, il s'est enroulé sur lui-même. J'ai un peu hésité. Je me suis finalement étendue sous les draps. J'ai glissé mes pieds sous le corps du serpent. Il était agréablement lourd. Un poids réconfortant.

Je me suis endormie. Un sommeil de plomb, jusqu'au matin.

Tous les soirs, avant d'aller au lit, je sortais le serpent de sa cage et je le déposais sur mon édreton. Je le remettais dans sa cage le lendemain, avant de déjeuner.

Au fil des semaines, j'ai remarqué que le serpent déroulait son corps pendant la nuit. Sa tête se rapprochait tranquillement de la mienne. Puis un matin, à mon réveil, le serpent était allongé à mes côtés. J'ai trouvé ça amusant. C'était comme un amoureux. Je me suis promis de raconter l'anecdote à mes collègues de travail.

Le python a continué à passer ses nuits ainsi, jusqu'à ce que j'entame le chapitre « Prédation et nutrition ».

Quelque chose s'est coincé au fond de ma gorge. L'impression d'avoir été leurrée, mais sans la colère, sans aucune compensation. Mon sommeil est redevenu léger.

« Grâce à ses mâchoires qui peuvent se désarticuler, l'animal est capable d'engloutir des proies plus volumineuses que lui. »

J'ai arrêté de sortir le serpent de son vivarium. Je continuais d'y déposer de la nourriture, mais je ne m'attardais pas. J'évitais son regard, surtout. Un jour, il a disparu. J'ai fouillé tous les recoins de l'appartement, j'ai ouvert tous les tiroirs et soulevé tous les meubles, mais je ne l'ai pas retrouvé. J'ai pensé qu'il s'était probablement glissé dans la tuyauterie.

Mes heures de sommeil allaient en se raréfiant. La nuit était devenue une torture. Je fréquentais les bars. Je rentrais de plus en plus tard.

Après quelque temps, mon bail est arrivé à son terme, et je ne l'ai pas renouvelé. J'ai déménagé tous mes effets. Je ne suis jamais revenue.

La foire

Nous étions dans la foire alimentaire, assis sur des chaises. Des chaises vissées au sol. Nous mangions des tacos. Dans une assiette de carton.

Tu m'as parlé des marques sur ta peau. Rouges. Roses. Blanches. Je ne les voyais pas. Mais tu m'en parlais.

Des morceaux de laitue, de fromage, de viande hachée se dispersaient. Entre ma bouche et l'assiette.

Tu appuyais légèrement avec la pointe d'un canif. Tendrement. Tu ne voulais pas que le sang se répande. L'important, c'était les marques. La peau qui ne guérit jamais tout à fait.

Les tacos se brisent facilement entre les dents et les doigts.

Les marques deviendront plus blanches que ta peau. Translucides. Lumineuses. Tu espères te regarder au travers. Observer ton fonctionnement interne. La nuit, elles éclaireront l'obscurité.

À travers la paille, j'ai bu une longue gorgée de boisson gazeuse.

Nous nous sommes levés. Nous nous sommes dirigés vers la poubelle. Nous avons jeté nos assiettes, déposé nos plateaux.

La visite

Nous sommes arrivés chez tes parents en début de soirée. Nous avons roulé toute la journée. Tu as garé la voiture dans l'entrée. Des oiseaux exotiques en plastique étaient plantés sur le parterre, devant la maison. Il y avait aussi une petite fontaine sur pied, en forme de cœur.

Tu les as embrassés, tu m'as présentée. On m'a fait faire le tour de la maison. Des oiseaux aux diverses formes ornaient toutes les pièces. Des oiseaux de porcelaine, des oiseaux de bois, des oiseaux brodés, des oiseaux peints, des oiseaux photographiés. Il n'y avait aucun oiseau véritable. Plumes, chair et ailes. J'ai dit que j'aimerais assister à un envol. Tu m'as jeté un coup d'œil. Tes parents ont fait comme s'ils n'avaient pas entendu.

Au passage, tu notais à voix haute toutes les petites choses qui avaient changé depuis ta dernière visite. Ensuite, nous sommes passés au salon. Assis sur les canapés, nous avons parlé, longtemps. De la température, des gens qui conduisent trop vite et d'ornithologie. Puis il y a eu un silence.

J'ai demandé si je pouvais regarder tes albums de photos.

Ta mère et moi nous sommes installées à la table de la cuisine. Je tournais les pages, une à une. Je regardais les photos protégées par une pellicule. Plusieurs d'entre elles auraient pu être les miennes. À différents âges, nous faisons les mêmes choses, nous prenons les mêmes poses devant les mêmes décors. Même nos vêtements se ressemblaient. Mais tu souriais plus que moi. J'étais certaine que ta mère s'était fait piquer par une abeille au zoo, en essayant de te protéger. Ou que la grosse boîte qu'on t'avait offerte pour Noël contenait une cuisinette et des aliments de plastique.

La pellicule faisait du bruit lorsqu'on la décollait. Une sorte de déchirement. Je me suis imaginée tendue sous une nappe translucide. Comme une deuxième peau.

Toutes les vies étaient peut-être identiques, d'un album à l'autre. La différence était ailleurs, dans tout ce qu'on ne prend pas en photo. J'ai dit que tu avais été un très bel enfant.

Nous avons mangé un morceau de tarte que ta mère a fait réchauffer dans le four à micro-ondes.

Nous avons regardé la moitié d'un film qu'on présentait à la télévision. À propos d'un chien qui devenait champion de soccer. Au journal télévisé de fin de soirée, on a rapporté que des employés de l'aéroport JFK auraient permis à un enfant de jouer au contrôleur aérien. On a ensuite diffusé un enregistrement, où une voix claire donnait des directives aux pilotes d'avion. « Jet blue 171, ready to takeoff. » « Air Mex 403, contact departure. Adios. »

Tes parents nous ont souhaité une bonne nuit.

Les murs du sous-sol étaient plâtrés et peints. Le plafond était suspendu et le plancher, flottant.

Il y avait une petite bibliothèque, deux fauteuils, une table basse. Il y avait aussi des appareils d'exercice.

Dans la salle de bain, il n'y avait pas de savon ordinaire. Je me suis lavée avec un gel de douche pour hommes. En me séchant avec la serviette destinée aux invités, j'ai retenu mon souffle. Je ne voulais pas sentir l'odeur de musc sur ma peau.

Nous avons descendu le lit encastré dans le mur. Tu t'y es aussitôt étendu. Je t'ai demandé si on pouvait ouvrir une fenêtre, pour aérer la pièce, mais tu dormais déjà. J'ai éteint la lumière.

Dans le noir, je regardais les chiffres lumineux du réveil.

J'ai pensé sortir, aller marcher. Mais il faisait froid. Et je ne connaissais pas ta ville natale. Ses maisons identiques, le tracé régulier de ses rues.

Je me suis levée et je me suis installée sur le vélo stationnaire. J'ai commencé à pédaler. Sans allumer. Lentement, au début. Puis j'ai augmenté le rythme. Je pédalais vite. Je pédalais. De plus en plus vite. Dans le noir, je ne pouvais pas distinguer mon corps en mouvement. Je n'entendais que mon souffle, profond et rauque. Exalté.

Le bonheur

La lampe trônait sur la table de la cuisine. Je la regardais de loin, assise sur une chaise, à l'autre bout de la pièce. Je n'osais pas m'en approcher. Pas encore.

Ma mère avait commandé la lampe pour moi. Elle était arrivée par la poste, deux jours plus tôt. Je croyais à une erreur, alors j'avais appelé la compagnie. Ma mère me sentait triste au téléphone. Elle croyait que c'était saisonnier. Je lui avais dit que je n'étais pas une plante. Ma mère avait répondu que la prochaine étape consistait à me magasiner un bon engrais.

Un soir, alors qu'il n'y avait rien d'intéressant à la télévision, j'ai allumé la lampe. Je me suis assise en dessous, en dirigeant son faisceau vers mon visage. J'ai attendu. Les rayons étaient chauds, aveuglants. J'ai pensé à mettre mes lunettes fumées et à faire jouer une chanson des Smiths en boucle. J'ai commencé à pleurer, bruyamment, abondamment. La lampe asséchait presque aussitôt les larmes qui se déversaient sur mon visage.

Depuis, je m'installe sous la lampe plusieurs fois par jour. Le matin, en consultant la chaîne météo, le soir, avant d'aller me brosser les dents. Sa lumière produit un trou blanc dans la pénombre du salon, dans lequel je pleure comme s'il n'y avait que ça à faire.

De temps à autre, j'essaie de résister. Comme ce soir où je suis allée directement chez toi, en rentrant de travailler. Tu n'as pas semblé surpris. Tu m'as demandé où j'étais passée ces dernières semaines. Je me suis assise sur ton divan et j'ai commencé à parler. Au bout d'un moment, tu t'es levé et tu es allé dans ta salle de bain pour te couper les ongles. Je le savais parce que j'entendais le claquement sec, net du coupe-ongles. J'ai continué à parler, malgré tout, un peu plus fort pour que tu puisses m'entendre. Tu me répondais de temps à autre, à travers le mur de la salle de bain.

Je continuais à parler, mais j'avais très envie de rentrer, de projeter tout contre mon corps une grande lumière.

Le chant

Tu m'as proposé d'aller marcher.

Je traînais un sac de papier brun dans ma poche. Je le gonflais et le dégonflais. Et je recommençais. Sous mon souffle, il devenait vivant. Comme un poumon. Je t'avais parlé du sac. Tu avais dit comprendre. Tu m'avais prêté un disque de chants de baleine. Je l'ai mis dans le lecteur avant d'aller au lit. Des sons lancinants ont envahi la pièce, accompagnés par une musique de synthétiseur, les bruits du vent et du ressac. J'ai tenté de visualiser une créature sombre et immense, se déplaçant dans l'obscurité, avalant des tonnes d'eau. Mais je me sentais comme un poisson rouge dans un bocal. Les chants me semblaient être des appels de détresse. Ils exprimaient une chose aiguë, sans nom. Mes mains sont devenues moites. Mes pupilles, dilatées. J'avais chaud. L'air que j'aspirais était insuffisant. J'ai sorti le poumon de papier, mais il ne m'a été d'aucun secours. Je ne savais plus comment respirer. Alors je t'ai appelé.

Nous avons marché dans les rues du centre-ville, circulant entre les gratte-ciels et les enseignes lumineuses. Nous ne parlions pas. Nous étions à la recherche d'un horizon, n'importe lequel. J'aurais voulu me jeter dans la mer, du haut d'une montagne.

Il n'y avait pas d'étoiles. La lumière de la ville les absorbe. Tu m'as entraîné dans un stationnement, coincé entre deux édifices. Il était désert à cette heure. Je me suis promené sur le bitume usé, entre les lignes jaunes. Tu t'es assis par terre pendant un moment. Puis tu as sorti un ballon de soccer de ton sac à dos. Tu t'es levé. Tu as crié mon nom. Je me suis retourné. Tu as lancé le ballon dans ma direction. Je l'ai attrapé. Je l'ai relancé. Tu l'as attrapé.

Nous avons continué ainsi, courant, lançant, relançant, attrapant. Au milieu des lignes jaunes et de la nuit, dans le stationnement.

La fête

J'ai sonné. Puis j'ai sonné une deuxième fois. Personne n'est venu répondre. J'ai ouvert la porte.

J'ai été assailli par la musique.

J'ai déposé mon manteau sur une pile qui s'était formée, sur un lit. J'ai pensé au Nouvel An chez mes grands-parents. Je n'arrivais jamais à rester éveillé pour le décompte. Je finissais toujours par m'endormir, le corps enfoui dans la pile de manteaux.

Je suis entré dans la cuisine. Des bouteilles de bière entamées traînaient sur le comptoir.

Une ampoule jaune pendait du plafond.

Je me rappelais l'année où mes cousins avaient décidé que je n'étais pas assez vieux pour jouer avec eux. Ils voulaient m'exclure de la traditionnelle pièce de théâtre des fêtes. J'ai pleuré. Je suis allé me plaindre auprès des adultes. Les cousins avaient été obligés de me donner un rôle. Ma grand-mère, intriguée par mon immobilité et mon silence, avait interrompu la représentation. Elle voulait connaître l'identité de mon personnage. Je n'avais pas répondu. Cette intervention avait exaspéré l'aîné des petits-enfants. « Il peut pas parler, c'est une statue ! »

Sous la table, il y avait un chat, apeuré. Je me suis penché pour le caresser. Il a craché et s'est enfui.

Dans le salon, je me suis assis près d'un étudiant en droit. Il semblait s'ennuyer. Il a entamé la conversation. Il s'est présenté. Je me suis présenté à mon tour, en spécifiant qu'il ne s'agissait pas de mon tout premier prénom. Ma mère avait changé d'idée, un mois après ma naissance. L'étudiant a acquiescé, comme si c'était entendu. Puis il a parlé de dépression et

de rêves accessibles. Il m'a avoué consommer de la cocaïne sur une base régulière. J'ai dit « oui, d'accord ».

Je me suis levé. Je me suis approché de la porte-fenêtre. J'y ai posé mon front. Mon père disait que l'important, c'était d'essayer.

À six ans, j'avais reçu un panier d'épicerie, une caisse enregistreuse et des aliments en plastique de la part du père Noël. Ma sœur avait eu le château en blocs Lego que j'avais demandé dans ma lettre. Mes parents nous ont dit qu'il s'agissait probablement d'une erreur des lutins. Ils s'étaient trompés en étiquetant les cadeaux. Nous pouvions les échanger. Mais ma sœur ne voulait pas. Elle préférait garder les blocs. J'avais passé la soirée dans un coin de la pièce, seul, à préparer des mets imaginaires.

J'ai regagné la place que j'avais laissée, sur le divan. L'étudiant avait disparu. Une encyclopédie traînait par terre. Je l'ai ouverte, au hasard. Un nouveau-né possède environ 300 os. À l'âge adulte, son squelette n'en comptera que plus 206. J'ai bu une autre bière en me demandant où étaient passés les os manquants.

Lorsque je me suis réveillé, j'étais toujours sur le divan. À mes côtés, deux personnes s'embrassaient. On avait augmenté le volume de la musique.

J'étais un peu étourdi. Je suis entré dans la chambre pour récupérer mon manteau. J'ai fouillé dans la pile qui était sur le lit. Je ne le trouvais pas. J'ai saisi tous les manteaux, un à un, pour les élever vers la lumière du plafonnier, et ensuite les reposer à côté de la pile. Jusqu'à en former une nouvelle.

Je suis resté dans la pièce un moment. Puis j'ai abaissé l'interrupteur pour éteindre la lumière du plafonnier. Je suis sorti.

Dans la nuit, j'ai marché. Il faisait froid. J'étais peut-être le dernier être humain et je ne portais pas de manteau.

Les tremblements

Tu m'as dit que j'étais sur le point de m'endormir. Tu le savais parce que mon corps était secoué par de légers spasmes. Alors tu me l'as dit. « Tu vas dormir. » Pour ne pas que je m'endorme. Pour que je reste près de toi, les yeux grand ouverts.

Je t'ai raconté que j'avais trouvé un coquillage en marchant sur le trottoir. Entre deux feux rouges, au milieu des édifices vitrés et des piétons qui se déplaçaient rapidement, il y avait un coquillage. Rose et blanc. Lisse. Je me suis penchée pour le ramasser. Je l'ai tenu dans ma main.

Il arrive que les choses et les êtres ne soient pas au bon endroit. On n'y peut rien.

Tu m'as demandé de te raconter une autre histoire.

Quelques pingouins sont en route vers l'océan. Pour se nourrir. L'un d'entre eux s'arrête, subitement. Il hésite. Il semble égaré. Il prend la direction des montagnes, situées à des centaines de kilomètres du littoral. Même si on le ramenait à sa colonie, le pingouin reprendrait aussitôt la direction des montagnes.

Tu m'as dit que ces choses n'arrivent pas seulement aux animaux. Tu m'as parlé de cette fois où tu étais monté dans une grande roue. Tu as peur des hauteurs. Tomber, de très haut.

Dans les instants qui précèdent le sommeil, je me sens parfois chuter. À travers le matelas, le sommier, les lattes de bois du plancher. À travers moi. Le corps se contracte dans la chute. Il tente de se rattraper, de se maintenir intact. Secoué par de tout petits tremblements involontaires.

Tu en voulais une autre.

Sur une plage, un kangourou s'approche de l'eau. Il entre dans la mer. Il nage, il s'éloigne. On aperçoit une tête, des oreilles, au loin. On l'imagine plonger, aller vivre avec les créatures marines.

La grande roue s'était arrêtée. Ta nacelle est demeurée au sommet pendant de longues minutes. Tu avais souhaité mourir. Tu avais souhaité très fort que ton cœur défaille avant de tomber. Tu voulais à tout prix éviter les grands cercles que font les bras et les pupilles qui se dilatent. Tu regardais les silhouettes minuscules qui se déplaçaient sous toi, et le vide qui t'en séparait.

Dans une fourgonnette circulant sur une autoroute de la baie de San Francisco, un enfant s'amuse à compter les voitures rouges. Peu après le compte de 39, il pousse un cri. Un lion de mer rampe sur le terre-plein central.

« Encore une. » J'ai dit que ce serait la dernière.

Cinquante-cinq baleines s'échouent sur une plage en Afrique. On ignore pourquoi. Les secouristes s'activent sur le sable, entre les mammifères marins et les parasols colorés. La plupart des baleines ne peuvent pas être sauvées. Une fois remises à l'eau, elles font demi-tour et reviennent sur la plage.

« Tu vas dormir. » Je t'ai répondu que je le savais. J'aimais cet avertissement. Savoir que j'allais m'endormir, que le monde allait disparaître pour quelques heures. Le lendemain, je pourrais me rappeler le moment exact. Le moment où je me serais enfoncée, où j'aurais perdu pied.

Tu ne connaissais pas d'histoires d'animaux. Sauf celle des trois petits cochons. Et de ce loup qui souffle très fort.

Tu l'as dit à nouveau : « Tu vas dormir. » Mais je ne t'ai pas entendu. Je dormais déjà. Ou je tombais. Je ne sais plus.

Le labyrinthe

J'avais commencé à oublier des choses importantes. La combinaison du seul cadenas que je possède. Des dates d'anniversaire. Mon numéro d'assurance sociale. J'ai décidé de tout noter dans un vieil agenda. Au début, je prenais l'exercice très au sérieux. Je soignais ma calligraphie, comme à la petite école. Je formais des phrases complètes, réfléchies.

Ça n'a pas duré. Je me contente désormais d'une série de mots-clés, gribouillés à la hâte.

On avait érigé un labyrinthe de glace dans le parc qui se trouve près de chez moi. Pour la Fête des Flocons, un carnaval d'hiver organisé par la municipalité. Rassemblées autour d'un feu de joie, des familles faisaient griller des guimauves et des saucisses vendues dans des emballages de plastique. Les enfants glissaient ou patinaient en poussant des cris aigus, inquiétants. Je les observais depuis la porte-fenêtre de mon salon. Vers la fin de l'après-midi, tu m'as téléphoné. Tu n'avais rien de précis à raconter. Alors tu as détaillé tout ce que tu avais mangé la veille. Ensuite, tu as énuméré tes peurs du moment.

J'ai inscrit « Carnaval. Guimauves. Peur. Famille. Labyrinthe » sous la colonne du 15 juin 2004.

Après avoir raccroché, j'ai décidé d'ouvrir le courrier des dernières semaines. Des enveloppes qui ne m'étaient pas adressées, mais qui s'étaient retrouvées par erreur dans ma boîte postale. Destinées à des voisins ou aux anciens occupants de mon appartement. Je ne les renvoyais jamais. Je les accumulai dans un tiroir. Quand je m'ennuyais ou que je me sentais seule, j'en ouvrais quelques-unes. La plupart ne contenaient que des dépliants promotionnels, un rappel du vétérinaire pour le vaccin du chien. Quelques relevés bancaires, des factures. Des documents inoffensifs, qui ne compromettaient pas, ou si peu, leur destinataire. Il y avait parfois une carte ou une lettre. Je les repérais tout de suite, à cause de l'écriture manuscrite. Je les gardais pour la fin. Je les lisais et les relisais des dizaines de fois, avide de ces nouvelles d'un parent lointain, des vœux sincères d'une grand-mère. J'avais apposé sur mon

réfrigérateur la photo d'une jeune femme blonde, très jolie, et de son fiancé, plutôt quelconque. Le mariage aura lieu dans un club de golf, au mois d'août prochain.

Le surlendemain, des employés de la ville ont retiré la banderole sur laquelle était imprimé le nom de la fête hivernale. Le labyrinthe est resté là.

Dès que le soir commençait à tomber, vers 16 h 30, j'enfilais mes bonnes bottes, celles qui sont un peu laides, et mon manteau le plus chaud. Je gagnais le parc au pas de course, comme si quelqu'un allait crier mon nom, m'intimer l'ordre de rentrer souper.

Je m'éveillais la nuit, tirée du sommeil par le bruit infernal des chasse-neige. Ces immenses machines qui ramassent tout sur leur passage. La neige, la glace, les cailloux. Elles happent parfois des piétons aux intersections. Pendant une seconde ou deux, mon pouls s'accélérait, et je croyais être en train de mourir. Pour me calmer, je m'imaginais étendue sur une tonne de neige, dans la benne d'un camion fonçant à toute allure dans les rues de la ville, en route vers un site de dépôt. Ensuite, j'ouvrais l'agenda et j'en étudiais frénétiquement les entrées. Sœur. Promotion. 19 h. Rendez-vous. Ne pas. Apesanteur. 438-565-9043.

Quand ce n'était pas les chasse-neige, c'était le bruit des bottes montant lourdement l'escalier de secours qui me réveillait. Je pensais alors au Bonhomme Sept Heures. Le *bone setter*, celui qui vient pour replacer les os de votre corps. Vous arracher des cris de douleur.

Avant de franchir l'entrée, je m'arrêtais. Il semblait émaner une sorte de lumière des murs de glace. Une lumière bleue. Je m'engageais dans les couloirs. Je gagnais rapidement le centre du labyrinthe, où se trouvait la sculpture ratée d'un ours polaire. C'était peut-être un tigre. Ou un très gros chien. Je me répétais certains mots écrits le matin même. Temps froid. Tuyauterie. Gelée. Rien.

438-565-9043 ?

Rendue à ce point, je fermais les yeux. Et je déambulais, en me guidant avec mes mains. J'espérais secrètement me perdre, foncer droit dans un cul-de-sac, ne jamais retrouver la sortie.

Désœuvrement. Tristesse. 1-32-6. Lait dépanneur.

Un soir, quand je suis rentrée, tu étais assis dans mon salon. Tu ne bougeais pas, tu étais presque immobile. Il faisait sombre, l'obscurité avait gagné presque toute la pièce.

Pays exotique. Aboiements. Chasse-neige. 2 c. à thé.

Je t'ai demandé pourquoi tu n'allumais pas. Tu as haussé les épaules. J'ai soulevé l'interrupteur, et tu as cligné des yeux. Tu ne m'as pas regardée. Je me suis demandé si j'étais devenue un fantôme. Si je ne vivais pas la vie d'une autre. Une personne d'un autre siècle, morte depuis longtemps, désormais ignorée de tous.

Tu t'es levé pour t'approcher du calendrier de l'avent que j'avais accroché au mur du salon. Un calendrier de carton, qui permet de faire le décompte des jours qui précèdent Noël. Tu as ouvert la petite fenêtre qui correspondait à la date du jour.

- Il n'y a pas de chocolat.

Je ne savais pas si tu t'adressais à moi. Si tu pouvais m'entendre.

- J'ai dit : il n'y a pas de chocolat.
- C'est possible.
- Tu l'as déjà mangé?

Chocolat. Nausée. Obscurité.

- Quand j'ai une fringale, j'ouvre une fenêtre au hasard. Je mange parfois plusieurs dates dans la même journée.
- Ce n'est pas logique.
- Peut-être bien.
- Ça ne sert à rien d'avoir un calendrier de l'avent si on ne respecte pas l'ordre chronologique. Pourquoi tu n'achètes pas seulement une boîte de chocolats? C'est...

Ton visage est devenu encore plus livide, comme si tu avais très mal. Peut-être que *tu* me hantais.

- Noël est passé.
- J'ai acheté le calendrier en solde après les fêtes. À la pharmacie.

Il y a eu un moment de silence. Tu t'es rassis. J'ai ouvert l'agenda, qui traînait sur la table basse du salon. Je voulais me rappeler une chose que j'y aurais consignée. Un fait qui raconterait quelque chose d'important sur moi, sur mon existence. Les mots me semblaient incompréhensibles, tels des hiéroglyphes retrouvés sur une tombe vieille de plusieurs milliers d'années. Je n'arrivais pas à déchiffrer ma propre écriture. Tu m'as demandé d'éteindre la lumière.

C'est ce que j'ai fait. J'ai remis mes bottes et mon manteau, et je t'ai laissé, seul, assis dans l'obscurité. Je suis retournée au labyrinthe. Cette fois, j'ai fermé les yeux dès l'entrée. J'ai tourné plusieurs fois sur moi-même avant de m'enfoncer dans le couloir de droite. J'avais perdu mes repères. Tout tournait. Absolument tout. J'avais un peu mal au cœur. J'ai souri avant de trébucher, de me frapper la tête contre un pan de glace et de m'affaler par terre.

J'ai attendu un temps avant d'essayer de me relever. Je n'ai pas réussi. Un poids me retenait au sol, une douleur nouvelle, inconnue. Je sentais un peu de sang ou de morve couler sur mon visage, mais ce n'était pas ça. Je suis restée étendue par terre, les yeux fermés.

Je n'avais qu'à attendre la fin de l'hiver. Les murs du labyrinthe finiraient par fondre, comme les glaciers, et alors il y aurait autre chose. L'horizon, l'herbe détrempée.

Au zoo

Nous roulions en silence, à faible allure. Il faisait beau ce jour-là, malgré la température un peu fraîche. Tu regardais fixement devant toi. De temps à autre, je passais une main dans mes cheveux. Tu as ralenti, puis tu as complètement immobilisé la voiture. Une énorme bête sauvage est apparue devant le pare-brise. Après un moment d'hésitation, elle s'est dirigée de mon côté et a glissé sa tête poilue par la fenêtre ouverte, à quelques centimètres de mon visage. Machinalement, j'ai pris la petite boîte de carton déposée entre nos deux sièges. J'ai versé un peu de moulée dans ma main et je l'ai présentée à la bête, qui s'est empressée de l'ingurgiter d'un coup de langue rugueuse et très humide. Ma main était couverte de salive. Je l'ai essuyée sur mon jean. L'animal, avant de s'éloigner du véhicule, a attendu un instant, espérant en recevoir davantage.

C'était un mercredi. Il n'y avait pas beaucoup de véhicules au Parc Safari. Tu étais venu me chercher au travail, en prétextant une urgence. Tu as dit vouloir parler, mais nous ne disions rien du tout. La voiture avançait à nouveau, lentement.

Tu as dit « Regarde, une autruche. » Je déteste les autruches. Je t'ai dit de ne pas arrêter. Longtemps auparavant, j'avais lu une histoire horrible à leur sujet dans un *Reader's Digest*. Une femme qui était allée courir dans le désert en Californie s'était fait attaquer par une de ces bêtes. Elle en était presque morte. Je ne leur faisais pas confiance.

À quelques mètres devant nous, le passage était bloqué par un très grand chameau. Il était couché au milieu de la route bétonnée, et ne semblait pas vouloir bouger. Tu as éteint le moteur.

Tu t'es tourné vers moi.

- Qu'est-ce qu'on fait?
- Ici?

Tu t'es retourné vers le chameau immobilisé. Tu as klaxonné. Il n'a pas bougé. Tu as klaxonné à nouveau. Soudainement, j'ai eu envie de te blesser. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

- Je déteste les zoos.

Tu as pris la boîte de moulée et tu as ouvert la portière, violemment. Tu es sorti de la voiture. C'était défendu. Tout au long du trajet, des panneaux le rappelaient aux visiteurs.

Tu t'es approché du chameau à pas rapides, l'air déterminé. Mais une fois près de lui, tu as semblé ne plus savoir quoi faire. Tu as hésité un instant avant de lancer la boîte de moulée contre la tête de l'animal. Il est resté parfaitement immobile. Tu es aussitôt parti en courant, vers la plaine jaune qui se déployait de chaque côté de l'allée. Tu es parti en courant vers les zèbres, au loin.

La neige

J'ai traversé l'appartement, jusqu'à la cuisine. Je me suis immobilisée. J'ai regardé autour. Je suis retournée à la porte d'entrée. J'ai retiré les clés de la serrure.

Je me suis assise sur le divan. Avec mon manteau et mes bottes d'hiver. La télécommande était chaude dans ma main droite. J'ai allumé la télévision. J'ai changé de poste. Encore et encore. La neige fondait lentement sur le plancher.

Jusqu'à ce que les images ne soient plus qu'une lumière diffuse. Jusqu'à ce que les tremblements s'apaisent.

Il y a eu un claquement. Une sorte de déchirement. J'ai appuyé sur le bouton sourdine.

C'était le tonnerre. Au mois de décembre.

Je me suis demandé si c'était normal. La neige est un isolant, pas un conducteur. La neige, ce n'est pas la pluie. J'ai composé le numéro de la chaîne météo. Je le connais par cœur. Un message préenregistré m'a annoncé qu'il neigeait. Je le savais déjà. C'était peut-être la fin du monde. Du blanc, un mélange de glace, d'eau et d'électricité. Je me suis demandé si c'était bien cela. J'aurais voulu prier, mais aucune parole ne m'est venue. Il n'y avait que des sons décousus, des gazouillements.

Au tonnerre s'est mêlé un autre bruit, plus familier. J'ai apposé mon oreille contre le mur mitoyen. Mes voisins faisaient l'amour. Ils gémissaient de plaisir. Je les entendais souvent. Mais aujourd'hui, c'était différent. C'était peut-être la fin du monde.

Pâques

Nous marchions dans la rue à 3 h 15 du matin quand tu m'as offert un chocolat en forme d'écureuil. Tu l'as sorti de ton sac. « C'est vrai, j'allais oublier... C'est pour Pâques. » Je n'arrivais pas à marcher correctement, mais je t'ai remerciée. J'ai pris l'écureuil en chocolat, protégé par un emballage de plastique. Il était beau et étrange. Il semblait vieux. Éternel. Ses yeux étaient plissés et ses dents, proéminentes. Il semblait connaître des choses que j'ignorais. Il m'effrayait doucement.

Il aurait pu surgir d'un cauchemar pour me parler de l'avenir.

Je l'ai tenu au creux de mes deux mains, avec précaution, comme on porte une idole. Nous avons marché encore longtemps. Nous avons faim. Des hommes, jeunes et saouls, s'arrêtaient pour nous parler. Mais nous poursuivions notre chemin.

Nous avons choisi une banquette. Tu t'es dirigée vers le comptoir pour commander. Je regardais l'écureuil en silence. Son nom était indiqué sur une étiquette. Monsieur Pinchaud. Il devait s'agir du chocolatier. Je te l'ai montré quand tu es revenue avec les pointes de pizza. Tu as dit que ce n'était pas un bon nom. Que je devrais le renommer. Tu as regardé autour de toi un moment. Tu as pointé ton doigt vers l'enseigne du restaurant. Madonna. J'étais songeuse. Je préférais Monsieur Pinchaud. Mais je ne l'ai pas dit. Nous avons mangé les pointes de pizza. Puis tu as commencé à rire. Un rire infini. Je t'entendais, quelque part.

J'ai payé le montant indiqué sur le compteur. « Au revoir. » Mes paroles produisaient un son clair. Un carillon ou une sonate. J'ai monté l'escalier jusqu'au troisième étage. J'étais légère. Mes pas s'écrasaient bruyamment contre les marches. Je ne voyais rien dans l'obscurité. Je me suis déplacée en tâtant les murs, en évaluant les proportions.

Je me suis réveillée sans me reconnaître. Dans la lumière du jour, l'écureuil me regardait. Son œil droit avait un peu fondu.

Chambre funéraire

La journée était presque finie lorsque nous nous sommes réveillés. Je voulais faire une liste, rassembler des choses, mais je ne m'en sentais pas la force. Nous avons lavé la vaisselle qui traînait sur le comptoir, puis nous nous sommes assis dans le salon.

Quelques rais de lumière s'accrochaient encore aux lattes du plancher. Mes yeux se sont posés sur tes pieds. Tu portais des bas dépareillés. Un noir et un bleu.

- Je perds toujours mes bas.
- Moi aussi.
- Je ne sais pas où ils disparaissent.
- Dans un monde parallèle. Une autre dimension.
- Peut-être.
- Je vais en acheter de nouveaux.
- D'accord.
- Maintenant.
- Maintenant?
- Tu veux venir avec moi?

Je ne savais pas quoi répondre. Alors j'ai accepté.

Nous avons pris un panier à roulettes à l'entrée du grand magasin. Nous nous sommes frayé un chemin dans les allées. C'était difficile. Elles étaient encombrées par d'autres paniers à roulettes. Des familles les emplissaient d'articles. Le nôtre était vide.

Dans le département des vêtements pour hommes, je t'ai aidé à choisir des bas. Tu voulais des couleurs neutres. Gris. Blancs. Noirs.

Notre panier ne cessait de se heurter aux autres. Il nous encombraït. Alors nous l'avons abandonné. Tu as pris le paquet dans tes mains. Et nous nous sommes placés en file à la caisse.

J'étais affamée.

Au restaurant, j'ai dessiné un chien sur la nappe de papier. Tu as dit qu'il ressemblait à un lapin. Tu as pris mon crayon et tu lui as rajouté de longues oreilles. Ensuite, j'ai dessiné une pieuvre qui souriait à pleines dents, sous mon assiette de Général Tao.

- Dans l'Égypte ancienne, les animaux domestiques étaient souvent momifiés.
- ...
- Pour accompagner leurs maîtres.
- Tu veux dire, les momies?
- Oui. Les défunts emportaient tous leurs biens dans leur tombe. Des meubles, des vêtements, de la vaisselle, de la nourriture.
- Tu prends un dessert?
- Non.

De retour à la maison, nous nous sommes étendus sur le lit. En silence, les yeux au plafond, les bras croisés sur la poitrine. Puis tu t'es tourné vers moi. Tu as sorti une *Ring Pop* de ta poche. Tu me l'as offerte.

J'ai glissé la bague de plastique à mon annulaire. Une sucette en forme de diamant y trônait. J'ai tendu mon bras pour admirer l'effet. Le bonbon était rouge, à saveur de cerise.

Nos visages étaient plongés dans la pénombre.

- Tu crois que je pourrais emporter des bonbons dans l'au-delà?
- Sûrement. Mais avant d'y accéder, tu devras subir la pesée du cœur.
- Ah.

- Ton cœur sera déposé sur un plateau. Sur l'autre plateau, il y aura une plume. Si ton cœur et la plume s'équilibrent, tu auras accès à la vie éternelle.
- Et s'il est trop lourd?
- Il sera dévoré par un monstre affreux.
- Tu crois que ton cœur est aussi léger qu'une plume?
- Sûrement pas.

J'ai pensé à une valise ouverte. À ce qu'on doit déposer à l'intérieur. Tu as poursuivi :

- J'aimerais que cette journée continue à exister, quelque part, à m'attendre. Comme une chambre funéraire.
- ...
- Je voudrais l'emporter, avec tout ce qu'elle renferme. Toi, les nouvelles paires de bas, les mets chinois. On resterait comme ça.

J'ai pensé à nos corps enserrés dans de petites bandelettes blanches. Dans une grande étreinte. Conservés ainsi pendant des milliers d'années. Ils seraient découverts un jour. Ils seraient radiographiés.

J'ai inséré le diamant dans ma bouche et j'ai fermé les yeux.

La forêt

Nous mangions depuis des heures, mais la faim demeurait, nous ignorions pour combien de temps encore.

Nous célébrions la fin de l'année, chez mon amie Léanne, dans l'est de la ville. Son appartement était immense, mais vieux et mal entretenu. Il y faisait froid. Tous les convives avaient gardé leurs manteaux. La jeune femme assise à ma droite, dont je ne me rappelais plus le nom, portait une tuque et un foulard. La peinture s'écaillait, la plomberie faisait régulièrement défaut. À plusieurs reprises au cours de la dernière année, notre hôte avait dû faire appel à un exterminateur pour se débarrasser des rats. En sachant qu'ils finiraient par revenir.

Léanne possède un lézard qui se nourrit d'insectes vivants. Quelques criquets s'étaient enfuis, elle ne savait trop comment, de la boîte de carton dans laquelle elle les achetait. Ils s'étaient dispersés dans l'appartement. Elle les entendait chanter, lancer leurs cris vibrants en plein cœur de l'hiver. Ce bruit se mêlait parfois à celui des battements d'ailes des pigeons, qui voletaient tout contre les fenêtres. Ils voulaient entrer, eux aussi.

De temps à autre, quelqu'un interrompait sa mastication pour raconter une histoire. Une femme d'un certain âge, trop maquillée, nous a rapporté que son grand-père était mort dans le stationnement d'un supermarché il y a quelques années, écrasé par une voiture qui reculait à faible allure. Un collègue de travail de Léanne, un homme grand et mince, entrecoupait ces révélations de faits divers qu'il avait lus dans le journal. Nous avons appris qu'un fermier américain avait abattu ses cinquante et une vaches laitières avec un fusil avant de se donner la mort.

Léanne a raconté que quelqu'un s'était introduit chez elle pour fumer des cigarettes. Des bruits l'avaient réveillée. Ils provenaient de la cuisine. Elle était restée dans son lit en tentant de ne pas respirer. Lorsque son réveil avait sonné, le matin venu, elle s'était levée. L'intrus

était parti. Elle avait retrouvé des mégots dans l'évier de la cuisine. Le four était allumé. Elle soupçonnait un voisin.

J'ai dit qu'il voulait peut-être cuisiner. Faire cuire un rôti. Nous avons reporté les yeux sur nos assiettes.

L'homme grand et mince a affirmé qu'un enfant de sept ans avait été attaqué par un cerf alors qu'il jouait au football avec des amis.

Quelqu'un a fait une blague, et nous avons tous ri.

J'avais accepté l'invitation à la dernière minute. La veille, j'avais été pris d'une envie urgente de fêter le Nouvel An. Normalement, je ne fais rien du tout. Je reste chez moi, je mange du popcorn en regardant de vieux films. Je rédige des listes, même si c'est inutile. L'année précédente, j'avais loué un documentaire sur les chiens de traîneau. Des chiens qui ressemblaient à des loups. Juste avant le départ, la meute s'était mise à hurler. J'étais resté immobile, dans mon salon, au milieu de leurs cris déchirants, insupportables. La lumière du jour était teintée de bleu. Je ne m'étais jamais senti aussi faible, aussi démuni.

Je ne crois pas aux recommencements. Tout comme la vermine, les gâchis sont destinés à infiltrer nos logis.

J'ai quitté la table pour aller fumer une cigarette. À minuit, j'arrêterais.

J'ai eu de la difficulté à ouvrir la porte qui menait à l'extérieur. J'ai dû pousser de tout mon poids.

Il y avait des sapins sur le petit balcon. Des sapins défraîchis, aux épines orange et brunes. Je les ai comptés. Six. Ils prenaient toute la place, sauf celle occupée par une chaise pliante. Je me suis assis sur la chaise et j'ai allumé ma cigarette.

Les arbres des six derniers Noël m'entouraient, me protégeaient. Je ne voyais pas la rue, en bas. J'étais perdu, au cœur d'une forêt de conifères. Je suis resté là longtemps. À un moment donné, j'ai entendu les autres crier le décompte. Je n'ai pas bougé. Dix. Neuf. Huit. Sept. Six. Cinq. Quatre. Trois. Deux. Un.

Bonne année.

La poésie

J'avais reçu un ensemble de poésie magnétique dans un échange de cadeaux. Je ne me rappelle plus qui me l'avait offert. Des centaines de petits mots aimantés – pronoms, noms, déterminants, verbes, adjectifs – à placer sur le réfrigérateur. Nous avions pris l'habitude d'y inscrire des messages inoffensifs. « J'aime tes fesses. » « Il fait froid mais tu es torride. » « Je pense à toi. »

Jusqu'à ce jour où, en rentrant du travail, j'ai ouvert puis refermé la porte du réfrigérateur. En dessous de mon dernier message, « Sexy wapiti », tu avais inscrit « Je m'en vais ». Je me suis demandé où tu étais allé. Au dépanneur, à l'épicerie, à un rendez-vous chez le dentiste dont tu avais oublié de me parler. J'ai composé le numéro de ton cellulaire, mais il n'y avait pas de réponse. C'est alors que j'ai remarqué le silence inhabituel des lieux. Le chat ne miaulait pas. Il ne me tournait pas autour, réclamant impatiemment sa moulée quotidienne. J'ai fait le tour de toutes les pièces. J'ai regardé dans la penderie. Sa cage de transport n'y était plus. À partir de ce moment, j'ai compris que ta valise ne se trouverait pas sous le lit. Que toutes tes choses m'avaient quittée.

Je me suis assise par terre, contre le réfrigérateur. Une étude a démontré que le sentiment de solitude fait grimper le risque de maladies cardiovasculaires chez les femmes. Je crois que c'est ce que j'attendais. Une défaillance, un arrêt cardiaque.

Je passais beaucoup de temps à regarder les mots aimantés. Il y en avait tellement qu'ils formaient une sorte de nuage, de masse informe. J'essayais d'y déchiffrer un code, un sens nouveau. Surtout la nuit, quand je n'arrivais pas à dormir. J'avais commencé à composer des phrases. Des trucs surréalistes, un genre d'écriture automatique. « J'adore les moustaches en ivoire. » « Les oreilles du quotidien sont très fragiles. »

Une nuit, j'ai inscrit « Je suis un petit animal immobile ». Un peu plus loin, j'ai ajouté « J'attends que l'on me chasse ».

Je suis restée ainsi jusqu'au matin. Jusqu'à ce que je doive me lever pour faire du café. Avant d'agripper mon sac à main, avant de sortir et de refermer la porte derrière moi, j'ai composé un dernier message. « J'ai peur. » En le relisant, j'ai pensé que je ne pourrais jamais abandonner quoi que ce soit. Et plus que tout le reste, c'est cette pensée qui m'a semblé la plus triste.

La mer

Pendant que tu embrassais un inconnu, je pensais à la mer. L'alcool, la mer. Ce qui nous submerge. Prend, berce, fracasse. Je la regardais. Je l'entendais.

J'étais la mer.

Dans la voiture, tu as chuchoté d'une voix d'outre-tombe. Une voix d'outre-bar. Rauque, tellement rauque. Mais douce. Quelque chose à propos des tortues géantes qui doivent nager dans le sable avant de pondre leurs œufs. À propos de ta tristesse.

Je tanguais, tranquillement. Nous aurions pu emboutir le mur d'un tunnel. Au sortir d'une courbe. Nous encastrer dans le béton, mourir sous le fleuve, là où se perdent les signaux radio.

Je t'ai déposée chez toi. Tu dormais. J'ai dû te réveiller. Tu as ouvert la portière. Tu l'as refermée. Tu as marché vers ta maison. Au milieu de la cour asphaltée, tu t'es arrêtée. Tu t'es assise par terre. J'ai redémarré.

L'eau a coulé dans le bain.

À la télévision, j'avais regardé un reportage sur un observatoire astronomique. On parlait d'un appareil permettant d'entendre le son de l'espace. Le son du ressac.

La lumière du soleil s'éteint à quatre mille mètres de profondeur.

Je me suis étendue sur le dos. J'écoutais le bruit de l'eau dans mes oreilles. Certaines espèces abyssales produisent leur propre lumière. J'étais tout comme elles. Je m'éclairais de l'intérieur.

J'aurais voulu rester là, pour toujours. Mais je ne pouvais pas. Pas vraiment. Alors je suis sortie du bain. Et j'ai pensé à la vie que j'aurais dans l'espace. Ou dans la mer. Je dériverais et j'écouterais, la tête immergée.

Je m'illuminerais.

La route

C'était le milieu de la nuit, et tu m'as réveillée. Tu voulais faire quelque chose, n'importe quoi. Alors tu es venue chez moi. Tu as frappé à ma porte, très longtemps. Tu voulais m'emmener. Comme une glacière en pique-nique. Faire quelque chose et ne pas être seule. J'ai glissé mon appareil-photo et une bouteille d'eau dans mon sac, et je t'ai suivie. Tu as dit que tu n'avais plus de shampoing. Je ne savais pas quoi répondre. Tu connaissais une pharmacie ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de l'autre côté de la ville. Nous sommes montées dans ta voiture.

La pharmacie était trop grande, trop éclairée. Nous avons déambulé dans les allées blanches. Comparé les fragrances des crèmes antirides. Déchiffré les messages inscrits dans les cartes de souhaits. Essayé différentes teintes d'ombres à paupières. Nous nous sommes interrogées sur les effets d'un cache-cerne et d'un dentifrice pour dents sensibles. Tes yeux bougeaient frénétiquement dans les allées blanches de la pharmacie, entre le matin et la nuit.

Tu conduisais une fourgonnette rouge. J'ai pensé que ce n'était pas un véhicule approprié. Tu n'avais pas d'enfants à transporter. Nous avons roulé vers les sommets de la ville. Sur la montagne, où sont érigées des maisons aux dimensions démesurées.

J'ai ouvert le sac de plastique pour en extraire la bouteille de shampoing. Je l'ai examinée. Ce n'était pas du shampoing. Tu avais acheté du revitalisant. Je te l'ai dit.

Tu as émis un son, inarticulé.

Nous avons roulé un temps en silence, sur le flanc de la montagne, dans des rues qui semblaient appartenir à un autre monde. Tu as dit que tu voulais quitter la ville.

Il n'y avait rien à voir le long de l'autoroute. Que des pans d'obscurité, et au travers, des champs, des maisons préfabriquées, des industries, un centre de crémation.

Mon corps s'est relâché. Comme après un grand effort physique.

Lorsque nous sommes passées devant les dinosaures, je me suis redressée. Je t'ai demandé d'arrêter. Je voulais les voir. Les toucher.

Ils étaient dispersés dans le stationnement d'un restaurant surmonté d'une immense enseigne lumineuse. On y annonçait un buffet chinois. Nous avons marché d'un dinosaure à l'autre. L'un d'entre eux avait le cou cassé. Je l'ai pris en photo.

De retour sur l'autoroute, je me suis endormie. À mon réveil, j'ignorais où nous nous trouvions. J'ai commencé à chanter un air connu, faiblement. Tu m'as interrompue. Tu avais repéré un nom familier sur un panneau. Une petite ville où tes parents et toi aviez passé vos vacances un été, il y a longtemps. Tu voulais revoir le chalet et le lac.

Tu as conduit au hasard, en espérant retrouver la route qui menait au lac. Le seul dépanneur du village était fermé. Nous nous apprêtions à rebrousser chemin lorsque ton visage s'est éclairé, subitement. Tu reconnaissais les lieux. Nous étions dans la bonne direction, tu en étais certaine. J'allais ouvrir la radio, mais quelque chose a été balayé par les phares, devant nous. Un petit animal. J'ai crié. Tu as donné un grand coup de volant pour l'éviter. Et un autre.

Juste avant l'accident, tu as prononcé mon nom. Tu as pensé à moi. Tu voulais me dire que tout irait bien. Tu voulais que je le sache. Que tout irait bien.

La voiture était renversée sur le côté droit, dans le fossé. Tu pleurais, les mains crispées sur le volant. J'étais immobile. Des éclats de verre étincelaient dans l'obscurité. J'ai bougé mon corps, en commençant par les extrémités. Je t'ai demandé si tu pouvais ouvrir la porte.

J'ai dû grimper par-dessus toi pour m'extraire de la fourgonnette. Je me suis avancée au milieu de la route, et j'ai commencé à marcher. Je pouvais marcher. Mais j'avais perdu mes lunettes. Les yeux levés au ciel, j'essayais de voir les étoiles.

J'attendais de me faire frapper par une voiture.

Après un moment, je suis revenue en courant. Tu étais encore assise sur ton siège, maintenue à l'horizontale par la ceinture de sécurité. Je t'ai crié de sortir du véhicule. J'ai crié longtemps, jusqu'à ce que tu sortes.

Ensuite, j'ai récupéré mon sac à main. Tu t'es étendue sur le bas-côté.

L'ambulance nous a emportées, sans sirène. Tu as raconté une blague pendant qu'on tâtait ton estomac, à la recherche d'une douleur, d'une hémorragie.

La salle d'attente était presque déserte. Un homme dormait, étendu sur quatre chaises. Quelques instants plus tard, tu es venue me rejoindre. Le médecin a dit que nous avions été chanceuses. Une côte fêlée et quelques fragments de verre fichés dans la peau. J'ai sorti l'appareil de mon sac et j'ai demandé à la réceptionniste de prendre une photo. De moi et de toi, bras dessus bras dessous. Elle a semblé un peu surprise, mais elle a accepté. Elle m'a remis l'appareil, et j'ai regardé le résultat sur l'écran LCD. J'ai trouvé que ça n'avait pas l'air vrai. Je t'ai dit de faire un effort, montrer à quel point tu étais triste. Et j'ai demandé à la femme de prendre une autre photo.

Nature morte

Il y avait du pollen dans le métro. Des centaines de grappes de pollen. Je les ai aperçues en descendant l'escalier roulant. Elles flottaient sous terre. Des arbres pousseraient, bientôt. Ils émergeraient de la tuile, des rails d'acier.

Le plan des stations est affiché dans chaque wagon. Avec son doigt, un enfant suivait les trajets colorés.

J'ai voulu quitter la ville pour un temps.

Un ami m'a remis les clés du chalet de son oncle. Je voulais réfléchir. Je ne savais pas encore à quoi.

En conduisant vers l'est, j'ai compté silencieusement les stations-services et les animaux morts sur la route. Puis j'ai atteint le point d'arrivée. Une petite municipalité dont le nom exotique évoque les tropiques et ses maladies mortelles.

J'ai aperçu le lac au-delà des arbres, en m'engageant dans l'allée. Je me suis rappelé que j'aimais vivre près de l'eau. Il n'y avait pas de voisins immédiats. Plus tard, j'ai repéré trois maisons sur la rive opposée.

Les armoires de mélamine imitaient l'aspect du bois. Un tapis rouge couvrait le plancher, même dans la salle de bain. Les garde-robes dégageaient une odeur d'humidité et de boules à mites.

Il y avait une grande galerie. Tous les soirs, je m'y allongeais. Puis j'enlevais mes vêtements et je marchais jusqu'au bout du quai. Je sautais dans l'eau. Je n'ai jamais su plonger. Avant d'aller au lit, j'appliquais de la calamine sur ma peau avec une boule de coton et j'attendais qu'elle sèche.

Une lampe à ultraviolets trônait sur la table de pique-nique. Elle demeurait éteinte.

Personne n'achète ce genre de lampe dans les grandes villes. Un homme en installe une sur mon balcon. Il invoque mon allergie aux piqûres d'insectes. La nuit, je m'assois sur le balcon pour attendre quelque chose qui ne vient pas. Je regarde mes mains, dans l'obscurité partielle. Je pense parfois à l'homme. Pendant quelques secondes, je n'arrive pas à me rappeler son nom. Le matin venu, il rassemblera les ailes calcinées dans sa paume. Il les lancera par-dessus la balustrade.

J'avais fait des provisions à l'épicerie du coin. Je mangeais très peu. Je ne me servais pas du four, sauf pour faire griller du fromage jaune, entre deux tranches de pain blanc.

Le jour, je restais à l'intérieur. Je prenais connaissance des rumeurs et des scandales du passé dans de vieux magazines. J'observais le lac par la fenêtre du salon. J'écrasais des fourmis avec mes gros orteils.

Un paysage en macramé ornait l'un des murs.

Je capture un papillon aux ailes turquoise. L'exakte couleur des murs de ma chambre. Je veux que ma grand-mère le naturalise. Je veux le suspendre dans un cadre. Le papillon crie toute la nuit. Épinglé sur une feuille, dans la cuisine. Je ne savais pas que les papillons criaient. Ma grand-mère dit qu'elle n'épinglera jamais plus de papillons pour moi.

Mes bouchons pour les oreilles m'étaient inutiles. J'avais besoin d'entendre le silence des lieux. C'était un silence différent. Inquiétant. Il me fallait l'écouter, avec attention. Être prête à tout. Sursauter à la moindre variation de l'air, au plus infime changement. Je conservais les bouchons dans ma main droite. Je les serrais de toutes mes forces, puis les relâchais. Ils reprenaient tranquillement leur forme initiale.

Un matin, très tôt, je suis allée dans les bois. J'ai trébuché contre une racine. Je me suis sûrement cassé un orteil. Toujours le même. Celui qui est plus grand que les autres. Je suis revenue en boitant vers le chalet. Je n'y suis pas retournée.

Je participe à un camp de scouts. Le dernier soir, les moniteurs nous rassemblent autour d'un feu de camp. Pour nous révéler notre animal fétiche, notre totem. On m'annonce que je suis un chevreuil. Parce que je suis douce et craintive. Je proteste vivement. Ce n'est pas un bon animal. Les chevreuils ne sont pas respectés. Ils ne font pas peur. L'automne venu, ils sont chassés par des hommes en habits de camouflage.

Alors que j'allais m'enfoncer dans l'eau sombre, j'ai entendu des voix. J'ai couru jusqu'à la galerie. J'ai scruté le lac pendant quelques secondes avant d'apercevoir le ponton. Les lumières vertes et rouges de l'embarcation se déplaçaient lentement à travers l'obscurité. Dans le ciel, la lune était orange. Les paroles des hommes parvenaient jusqu'à moi, nettes et distinctes. Des rires puissants et durs. Sur le lac immobile, le son ne rencontre aucune résistance. Puis il y a eu la musique. De leurs voix graves et éraillées par l'alcool, les hommes ont entonné à tue-tête les refrains d'un chanteur populaire. *Je t'appelais dans la nuit pour te dire n'importe quoi.* Je suis rentrée à l'intérieur. J'ai verrouillé les portes et j'ai tiré tous les rideaux. J'ai dormi avec les bouchons.

Le lendemain, ils avaient disparu.

En cinquième année du primaire, notre professeur nous demande d'écrire une dissertation sur ce que nous avons de plus précieux. Je disserte pendant quatre pages sur mon deuxième hamster. Le premier est mort, quelques mois plus tôt. Mon hamster s'appelle Bobby. Il est gras et roux.

J'ai pris une feuille et un stylo. J'ai dessiné des motifs abstraits dans la marge. J'ai retranscrit une recette de pain aux bananes. J'ai commencé à écrire l'histoire d'une femme qui insistait pour changer de place au restaurant. Mais j'ai abandonné après quelques lignes parce que j'ignorais comment cela se terminerait.

Un brouillard avait envahi le lac et ses alentours. Je suis sortie à l'extérieur. Très vite, j'ai perdu mes repères. Je n'arrivais pas à discerner ce qui m'entourait. Tout n'était plus qu'apparition et disparition. Je criais « Marco » et j'attendais une réponse.

Mon père décide de se débarrasser des chauves-souris qui ont élu domicile dans notre hangar. Il les capture en plein jour, dans leur sommeil, à l'aide d'un aspirateur très puissant, conçu pour les travaux de jardinage. Il retire ensuite leurs corps brisés du filtre et les enterre dans ses plates-bandes.

Au cours de la nuit, j'ai rêvé qu'un chevreuil s'enfonçait à toute vitesse dans le pare-brise de ma voiture, alors qu'elle était stationnée sur l'accotement. Je me suis réveillée. Il faisait encore trop sombre pour voir quoi que ce soit. Je me suis levée. J'ai avancé à tâtons. J'ai soulevé l'interrupteur et plissé les yeux. Tout semblait désormais voilé par la lumière. J'ai attendu quelques secondes. Puis je me suis assise à la table de la cuisine. J'ai étalé devant moi le contenu d'un sac de circulaires oublié dans un tiroir.

J'ai jeté mon dévolu sur le brocoli et sur un détergent à lessive. Deux dollars et cinquante sous d'économie, il y avait quatre ans de cela. En tenant compte de l'inflation, ça en ferait encore plus aujourd'hui. J'ai découpé les coupons et je les ai rangés dans mon sac.

Je parle toute seule, à voix haute. La première fois, j'ai honte. Je me promets de ne plus recommencer. Je prononce des mots que je croyais avoir oubliés. Des généralités. Des phrases tronquées. « Il faut partir »; « Je t'aime »; « Non »; « Pourquoi »; « On n'y pense pas »; « Tu... ». Ce genre de choses. J'aimerais avoir un animal de compagnie, un prétexte. J'aimerais avoir des tonnes d'excuses. À l'aide d'une pince à épiler, j'arrache mes cheveux blancs, de plus en plus nombreux. C'est la vieillesse. Elle a déjà eu lieu. Puis les plantes de l'appartement meurent, une à une.

Je me suis approchée de la bibliothèque pour l'inspecter. Mes doigts glissaient sur les reliures. J'ai retiré un ouvrage des rayons. C'était un livre illustré pour enfants. Je l'ai ouvert.

« Je m'ennuie au chalet, à lire et à relire les histoires de fantômes, celles aussi où les enfants naissent dans les œufs... »

J'ai tourné quelques pages.

« Je ne sais pas pourquoi le loup ne m'a pas dévoré. Il y avait dans ses yeux comme de la tristesse. Maintenant, troublé, j'avance un peu au hasard. »

Ma gorge s'est comprimée. J'ai eu la certitude que quelqu'un m'observait. Que quelqu'un d'autre assistait à ce moment. Je me suis approchée de la baie vitrée du salon. Mais tout ce que j'ai pu y voir, c'est un noir d'encre dans lequel étaient reflétés mon visage et la lumière électrique du séjour.

La morale

Nous étions dans l'autobus. C'était la nuit. Je pleurais. Ça m'arrive parfois. Surtout la nuit dans l'autobus. Alors tu m'as raconté l'histoire du lapin. Tu m'as même laissée choisir le nom du lapin. Je l'ai nommé Clark. Comme Superman. Comme la plante qui vit sur mon bureau. Je n'ai jamais eu beaucoup d'imagination. Une fois le nom choisi, tu as pu commencer.

Il était une fois un lapin nommé Clark. Clark n'était pas un lapin normal. Il n'avait pas d'oreilles. Il n'y avait rien sur les côtés de sa tête. Rien. Du vide. Clark était horriblement déprimé par cette absence d'oreilles. Alors il parcourait le monde à la recherche d'un conseil, d'une solution qui lui permettrait de vivre comme les autres lapins à oreilles, mais sans oreilles. Un jour, il a rencontré un grand sage, Edgard – cette fois, c'est toi qui a choisi le nom. Le grand sage lui a dit que la solution à son problème était bien simple : il suffisait à Clark d'arracher les oreilles d'un autre lapin et de se les coller sur la tête. Clark a bien réfléchi au conseil d'Edgard, mais en fin de compte, il n'a pu se résoudre à arracher les oreilles d'un autre animal. Tu as fait une pause, puis tu as repris. La morale de cette histoire, c'est ravale. Ravale, ma vieille. Dans la vie, on n'a pas tout ce qu'on veut, mais ce n'est pas une raison pour arracher des oreilles.

Nous sommes restées un moment en silence, en pensant à Clark, le lapin ou la plante, ça n'avait pas beaucoup d'importance.

Puis tu as caressé mes cheveux du bout de tes doigts. C'était ton arrêt. Tu es descendue. Je pleurais toujours.

NOTE

Le texte lu par le personnage à la page 95 est écrit par Carl Norac et extrait d'*Un loup dans la nuit bleue* (la référence complète est donnée dans la bibliographie).

LA LUMIÈRE DES ABYSSES

Horreurs infimes

Dans un segment du documentaire *Encounters at the End of the World*, le réalisateur Werner Herzog s'entretient avec le biologiste cellulaire Samuel S. Bowser sur la vie qui s'est développée dans les profondeurs de l'océan Austral. Bowser compare les créatures miniatures qui y évoluent à celles imaginées par les auteurs de science-fiction :

These would have long tendrils that would ensnare you, and as you tried to get away from them you'd just become more and more ensnared by your own actions. And then after you would be frustrated and exhausted, then this creature would start to move in and take you apart. Then there are other types of worm-type things with horrible mandibles and jaws and just bits to rend your flesh¹.

Ces abysses sont pour lui synonymes d'une horreur et d'une violence sans nom :

It really is a violent, horribly violent world that is obscure to us because we're encased in neoprene, and we're much larger than that world. So it doesn't really affect us, but if you were to shrink down, miniaturize into that world, it'd be a horrible place to be. Just horrible².

Le biologiste corrobore ensuite une hypothèse avancée par Herzog, selon laquelle l'homme et les autres mammifères auraient évolué pour échapper à cette horreur : « [...] I think undoubtedly that's exactly the driving force that caused us to leave the horrors behind. To grow and evolve into larger creatures to escape what's horribly violent at the miniature scale, miniaturized scale³. » Comment une chose microscopique pourrait-elle constituer une menace périlleuse, une puissance si terrible qu'elle aurait forcé des espèces à se métamorphoser, à émerger des profondeurs, à ramper jusqu'à la terre ferme?

La littérature donne à voir l'invisible du visible, les forces qui dans un même temps nous enserrant et nous échappent. À l'instar du biologiste cellulaire, de nombreux écrivains se sont penchés sur des êtres, des événements et des lieux a priori dérisoires, négligeables, mais qui

¹ Werner Herzog (réa.), *Encounters at the End of the World*, États-Unis, 2007, 1 DVD vidéo, 99 min.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

constituent pourtant la trame narrative principale de la vie sur Terre. Dans la préface de son roman *La lettre écarlate*, Nathaniel Hawthorne affirme que la nuit est un moment propice au romancier en raison de l'apparence étrange que peuvent revêtir, à la lueur de la lune, les objets les plus familiers :

[...] Rien n'est trop petit ni trop insignifiant pour subir cette transformation et revêtir la dignité qui s'ensuit. Un soulier d'enfant, la poupée assise dans sa petite voiture d'osier, le cheval à bascule – n'importe quelle chose enfin, dont on a pu se servir ou s'amuser pendant le jour, est alors investie d'une qualité d'étrangeté, et semble se faire lointaine tout en étant aussi nettement présente qu'à la lumière du soleil. [...] Ce serait trop en harmonie avec le décor pour nous surprendre si, en regardant autour de nous, nous voyions une forme bien-aimée, mais nous ayant depuis longtemps quittés, tranquillement assise dans une coulée du magnifique clair de lune avec un air qui nous ferait nous demander si elle revient de loin ou n'a jamais bougé du coin de notre feu⁴.

Sous un éclairage différent, les choses connues sombrent dans l'inconnu, nous dévoilent leur face cachée. Elles deviennent une source d'inquiétude. La vie quotidienne semble se parer de proportions terrifiantes pour s'immiscer dans les interstices du rêve et de l'éveil, tel un enfant couvert d'un drap blanc. Mais c'est en fait la perception du sujet qui, à l'instar d'un œil astigmatique, trouble les distances, les proportions, projette et capte dans un même temps sa propre déformation. Un changement imperceptible suffit, et l'immense et le minuscule, le proche et le lointain basculent l'un vers l'autre, font perdre au monde ses proportions rassurantes. Déséquilibre, chancellement. Ne plus savoir ce que l'on regarde, ni même qui est le sujet du regard. Se perdre de vue, quelque part entre l'absence et la présence, le sommeil et l'éveil.

La nouvelle *People Like That Are the Only People Here* de Lorrie Moore met en scène une écrivaine dont le jeune enfant est gravement malade. Confrontée à l'insoutenable, l'écrivaine se sent incapable d'écrire, ni même de penser à écrire. À son mari qui s'en inquiète, elle réplique que ce genre d'expérience ne convient pas à la fiction. Celui-ci lui rappelle alors ses propres paroles : « But this is the kind of thing that fiction is: it's the unlivable life, the strange room tacked onto the house, the extra moon that is circling the earth unbeknownst to

⁴ Nathaniel Hawthorne, *La lettre écarlate*. trad. de l'anglais par Marie Canavaggia, Paris. Gallimard, coll. « Folio classique », 1995, p. 66-67.

science⁵. » La fiction n'a que faire des proportions réelles des événements. Ce qu'elle tente de cerner n'est pas de l'ordre du réel, mais de l'intuition, c'est-à-dire l'action de percevoir, d'entrevoir ce qui est actuellement inconnu, indémontrable. La littérature : « vie invivable », « pièce étrange ajoutée à la maison », « seconde lune qui tourne autour de la Terre à l'insu des scientifiques ». Ce que l'on pressent à la lisière d'un bouleversement, tremblement inquiet, luminosité obscure. Les horreurs infimes, démesurées auxquelles on tente en vain d'échapper, jour après jour.

Je regarde un livre de photographies de créatures des abysses, qui évoluent dans les bas-fonds des océans, là où le soleil ne pénètre plus. Les ténèbres absolues, et ces formes de vie gélatineuses, translucides, bioluminescentes, aux yeux aveugles, aux mâchoires disproportionnées. Une horrible, une affolante beauté. Des cauchemars vivants, d'un autre monde. Je suis terrifiée par la mer, par ses étendues inconcevables, ses créatures au sang froid. Toujours eu peur d'y sombrer, mon corps asphyxié à la dérive, gonflé par l'eau, dévoré par le sel et la faune marine, soulevé, avalé par une grande vague.

L'écriture telle que je la conçois doit chercher à capturer l'image de ces profondeurs; une sous-vie improbable nous hantant à notre insu, arpentant sans relâche un endroit inhabitable, des milliers de mètres sous le niveau de la mer, attendant peut-être notre retour. Visions terrifiantes, qui dégagent néanmoins leur propre lumière, qui s'illuminent de l'intérieur.

« Je voudrais ma parole ancrée au profond de l'existence⁶. »

⁵ Lorrie Moore, *Birds of America*, New York, Picador, 1998, p. 235.

⁶ Marie Uguay, *Journal*, Montréal, Boréal, 2005, p. 37.

Prendre l'avion

But when no one is watching, then where are you? Where the fuck are you then?

George Sibley dans *Six Feet Under*

Dans son essai *En vivant, en écrivant*, Annie Dillard raconte que pour ne pas oublier l'eau mise à bouillir alors qu'elle écrivait, elle devait mettre une pince à ressort sur son doigt et la déplacer à toutes les vingt secondes : « Cet acte, ainsi que la douleur, me maintenaient dans le monde réel jusqu'à ce que l'eau bouille pour de bon⁷. »

Cette incapacité à s'ancrer dans le monde, à y être pleinement ne m'est que trop familière. Comme si mon cerveau était en constant décalage ou en proie à une absence.

- [Insérer la question de votre choix]?
- Quoi? Euh... [Insérer la réponse de votre choix].

Mes sens veillent, enregistrent, alors que ma conscience est ailleurs. Il lui faut revenir, déverrouiller la serrure, allumer les lumières, nourrir le chien et écouter le message laissé en son absence sur la bande du répondeur.

Un avion commercial perd trois de ses moteurs en plein vol. Il commence à chuter. Au dernier moment, la situation est miraculeusement rétablie : les moteurs recommencent à tourner. L'écrasement est évité de justesse, et l'avion atterrit sans encombre à Iron City. Dans le terminal de l'aéroport, Jack Gladney, qui est venu y chercher sa fille, assiste au témoignage de l'un des passagers de l'avion. Au départ, ce dernier s'adresse aux badauds qui, à l'instar de Gladney, n'ont pas été témoins du drame qui a presque eu lieu. Mais peu à peu, la quasi-totalité des passagers qui se trouvaient à bord du même vol s'attroupent autour de lui :

⁷ Annie Dillard, *En vivant, en écrivant*. trad. de l'américain par Brice Matthieussent. Paris, Christian Bourgois éditeur, 1995 [1989], p. 54.

No one disputed his account or tried to add individual testimony. It was as though they were being told of an event they hadn't personally been involved in. They were interested in what he said, even curious, but also clearly detached. They trusted him to tell them what they'd said and felt⁸.

Dévidés, les personnages se raccrochent à ce témoignage; ils ont besoin de se faire remplir de paroles, de sentiments. Ce n'est que par le biais de la narration qu'ils arrivent à adhérer à l'événement, à s'y *insérer*. Seraient donc dissociés l'expérience vécue de la narration, le voyage réel du récit de ce voyage :

The trip and the story of the trip are always two different things. The narrator is the one who has stayed home, but then, afterward, presses her mouth upon the traveler's mouth, in order to make the mouth work, to make the mouth say, say, say. One cannot go to a place and speak of it; one cannot both see and say, not really. One can go, and upon returning make a lot of hand motions and indications with the arms. The mouth itself, working at the speed of light, at the eye's instructions, is necessarily struck still; so fast, so much to report, it hangs open and dumb as a gutted bell. All that unsayable life! That's where the narrator comes in. The narrator comes with her kisses and mimicry and tidying up. The narrator comes and makes a slow, fake song of the mouth's eager devastation⁹.

Cette « vie indicible » ne peut être racontée que par un tiers, qui ne prend part à aucun voyage. Un être reclus, détaché des autres et des événements, un mort-vivant. Dans *Ce qui reste d'Auschwitz*, Giorgio Agamben avance que les véritables témoins des camps de concentration ne seraient pas les rescapés, mais les « musulmans¹⁰ », les « engloutis », ceux qui n'en sont pas revenus et ne peuvent, par conséquent, témoigner. Le substitut du témoin ne pourrait en fait témoigner que de l'impossibilité de son propre témoignage :

Les « vrais » témoins, les « témoins intégraux », sont ceux qui n'ont pas témoigné, et n'auraient pu le faire. Ce sont ceux qui « ont touché le fond », les « musulmans », les engloutis. Les rescapés, pseudo-témoins, parlent à leur place, par délégation – [?] témoignent d'un témoignage manquant. Mais parler de délégation n'a ici guère de sens : les engloutis n'ont rien à dire, aucune

⁸ Don DeLillo, *White Noise*, New York, Penguin Books, 1986 [1985], p. 91.

⁹ Lorrie Moore, *op. cit.*, p. 237.

¹⁰ Selon les témoignages rapportés par Agamben, le mot « musulman » était employé dans les camps de concentration pour désigner les détenus qui avaient cessé de lutter. Leur conscience semblait s'en être allée pour laisser place à une vie purement végétative, un « cadavre ambulante ».

instruction ou mémoire à transmettre. [...] Qui se charge de témoigner pour eux sait qu'il devra témoigner de l'impossibilité de témoigner¹¹.

Le véritable témoin : une enveloppe vide, un ectoplasme, à mi-chemin entre la présence et l'absence, l'humain et l'inhumain, la vie et la mort. Une dépossession qui ne peut témoigner d'elle-même.

On voit habituellement le spectre comme un revenant, comme celui qui effectue un retour dans la lumière à partir des ténèbres où il a été envoyé. Mais si le spectre n'était jamais parti ? S'il ne revenait pas ? S'il avait toujours été là, en nous à l'extérieur de nous, sur la plateforme de notre demeure¹²?

Un revenant qui ne revient pas, qui n'est jamais parti. Le spectre serait ce narrateur sédentaire, confiné au seuil de la demeure, à qui il revient néanmoins de raconter, de reconstruire de toutes pièces le récit du voyageur.

¹¹ Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, trad. de l'italien par Pierre Alferi, Paris, Rivages Poche, 2003 [1998], p. 36.

¹² Martine Delvaux, *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal. Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 23.

L'intimité

We are the ever-living ghost of what once was

Band of Horses

Des chercheurs en pédiatrie ont récemment démontré que la crise économique provoquait une augmentation du nombre de bébés secoués. Des économistes ont quant à eux établi une corrélation entre les périodes de stress collectif et l'achat de cosmétiques.

Dans les mois suivant les attaques du 11 septembre 2001, Estée Lauder et L'Oréal ont vendu un nombre record de bâtons de rouge à lèvres. Les femmes, selon les fabricants de cosmétiques, compensaient le stress des attentats, et surtout du ralentissement économique qui les a suivis, en s'achetant un petit bâton de rouge à lèvres, une dépense limitée mais gratifiante¹³.

L'intimité révélée semble souvent indécente, à l'image des insectes minuscules et grouillants que l'on découvre en retournant une pierre. Des tours s'effondrent, l'Amérique est en crise, et les femmes terrorisées appliquent sur leurs lèvres une nouvelle couche de rouge.

Dans *Au-delà du soupçon*, Marc Chénétier rappelle les critiques émises par Christopher Lasch¹⁴ à l'endroit de certaines fictions contemporaines, auxquelles il reproche principalement d'être le véhicule d'un « narcissisme nouveau » : « Perte de profondeur et d'épaisseur, narcose, [...] hypocondrie, pseudo-analyse permanente des sentiments et des rapports aux autres, défiance des cycles naturels, ignorance vengeresse du passé, mépris du futur, "styles" de vie superficiels, remplaçant les idées¹⁵... »

Giorgio Agamben remet en question le sens que l'on prête au mot intimité : « [...] n'est-il pas justement donné à une proximité qui toujours demeure distante, à une promiscuité qui jamais

¹³ Mathieu Perreault, « Effets secondaires d'une récession », *Cyberpresse.ca*, 18 avril 2009, en ligne, <<http://www.cyberpresse.ca/vivre/societe-et-sexualite/200904/18/01-847903-effets-secondaires-dune-recession.php>>. consulté le 19 avril 2009.

¹⁴ Dans *The Culture of Narcissism*, paru en 1979.

¹⁵ Marc Chénétier, *Au-delà du Soupçon : la nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 75.

ne devient identité¹⁶? » Jacques Brault distingue quant à lui l'intime de l'écriture intimiste : « [...] un monde s'étend entre l'intime et l'intimiste. L'un se vit, paraît-il; l'autre ne peut que s'écrire¹⁷. » En fait, l'intimité « traduit notre non-coïncidence à nous-même » et constitue « le lieu propre du témoignage¹⁸ ». Cette écriture intimiste se laisserait donc hanter par l'altérité; sa proximité apparente n'existerait que dans un dialogue avec le lointain, dans une tension entre ce qui nous est le plus proche et la distance indéterminable qui nous en sépare.

La tonalité intimiste serait lointaine parce que l'intimisme, dans sa dynamique instauratrice d'une existence humanisée, renégocie inlassablement le contrat qui lie le monde et le moi. [...] L'écriture intimiste travaille dans l'espace minimal d'une fracture psychique où la moindre distance est ressentie comme un éloignement infini¹⁹.

L'un des objectifs que je m'étais fixés en écrivant la première partie de ce mémoire était d'établir un équilibre entre le personnel et l'impersonnel, le proche et le lointain, comme si les uns ne pouvaient être évoqués que par les autres. De faire en sorte que les événements soient narrés par une voix apathique, comme atteinte d'un trouble de stress post-traumatique. Nonobstant quelques variations, les voix multiples de mon recueil sont plutôt égales. Sans les qualifier de neutres, on pourrait affirmer qu'elles sont blanches, dépossédées. Les chocs quotidiens produisent chez les personnages une annihilation émotionnelle; confrontés à une situation qu'ils se sentent incapables d'appréhender, ils renoncent à éprouver ou à analyser. Ils la laissent glisser sur eux, la ressentent en surface. Leurs voix se dévident d'elles-mêmes pour pouvoir raconter. Dominique Rabaté affirme à propos de certaines œuvres littéraires qu'elles sont porteuses d'une « énonciation d'outre-tombe », d'un monologue perdu et éperdu, sans lieu fixe, d'une « [...] parole qui voit se déconstruire l'unicité du sujet parlant [...] à la recherche d'elle-même », qui vise son propre épuisement²⁰.

Ce *je* s'adresse souvent à un *tu* tout aussi indéfini. Leurs dialogues sont tronqués, tournent à vide. Il s'agit moins d'une tentative de communication de la part des personnages, puisqu'ils

¹⁶ Giorgio Agamben, *op. cit.*, p. 136.

¹⁷ Jacques Brault, *Au fond du jardin : accompagnements*, Montréal, Éditions du Noroît, 1996, p. 67.

¹⁸ *Ibid.*, p. 142.

¹⁹ Jacques Brault, « Tonalités lointaines (sur l'écriture intimiste de Gabrielle Roy) ». *Voix et images*, vol. 14, n° 3 (n° 42), 1989, p. 396-397.

²⁰ Dominique Rabaté, *Poétiques de la voix*, Paris, Corti, coll. « Les essais », 1999, p. 71.

savent celle-ci perdue d'avance, que d'une projection de leur solitude dans un espace commun. Les deux protagonistes expriment leur mal-être et leur incompréhension mutuelle dans un faux échange, sorte de contemplation de leur propre désarroi : les paroles rebondissent sur l'interlocuteur ou tombent à plat, dans l'un des nombreux non-dits, l'une des failles qui déchirent les conversations. L'*être-à-deux* porte en fait la solitude à son paroxysme. Partagé, l'isolement devient encore plus palpable, irrévocable. La proximité physique demeure pourtant le seul rapprochement, le seul réconfort possible. « [Les contes de fées] indiquent qu'il n'y a qu'une façon de moins souffrir de la brièveté de la vie : en établissant un lien vraiment satisfaisant avec l'autre. [...] [C]ela seul peut dissiper la peur de la mort²¹. »

Victimes de « microtraumatismes », les personnages se désubjectivisent, perdent complètement ou en partie leur mémoire. S'ils témoignent d'un événement d'un point de vue apparemment neutre, détaché, c'est que celui-ci est chargé de leur subjectivité désincarnée. L'événement devient la subjectivité, et le monde, le sujet. « [L]'écriture tonale va son train, rêveuse d'ici et d'ailleurs emmêlés, liant la goutte de citron et le sel de mer sur la langue en un seul étrangeté qui fait monter les larmes aux yeux de qui ne se connaît plus²². »

En psychanalyse, on emploie parfois les expressions « métamorphose traumatique » et « mémoire plastifiée » pour décrire l'amnésie traumatique dont sont frappés certains sujets. Catherine Malabou affirme que la « spécificité de l'événement traumatique tient [...] à sa *puissance métamorphique*²³ » ; « l'événement traumatique invente en quelque sorte son sujet. Le passé de l'individu traumatisé change, devient un *autre passé* quand il n'est pas purement et simplement détruit par l'oubli. Dès lors, un *nouveau sujet* entre en scène, pour assumer ce passé qui n'a pas eu lieu²⁴. »

²¹ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, trad. de l'américain par Théo Carlier. Paris, Pocket, coll.

« Documents et essais », 1999 [1976], p. 23.

²² Jacques Brault, *Au fond du jardin : accompagnements*, op. cit., p. 11.

²³ Catherine Malabou, *Les nouveaux blessés. De Freud à la neurologie, penser les traumatismes contemporains*, Paris, Bayard, 2007, p. 253.

²⁴ *Ibid.*

Dans *Demeure. Fiction et témoignage*, Jacques Derrida réfléchit à la survivance par le biais du texte *L'instant de ma mort* de Maurice Blanchot. Ce bref récit relate l'événement suivant : au cours de la Deuxième Guerre mondiale, un jeune homme (qu'on sait être Blanchot) est condamné à mort et mis en joue par un peloton nazi. Alors qu'une bataille détourne momentanément l'attention du lieutenant, un soldat offre au jeune homme la possibilité de s'échapper. Ce dernier saisit l'occasion et survit ainsi à l'instant de sa mort, dont il était certain de l'imminence²⁵. Derrida remarque qu'en dépit de la « véracité » du récit qui est raconté, le narrateur se garde d'interpréter de manière assurée les événements vécus par le sujet, en l'occurrence lui-même. « Rien n'est assuré dans ce témoignage, rien n'est décrit, rien n'est constatable : tout seulement *peut être*. Une virtualité aléatoire qui s'oppose moins que jamais à l'actualité de l'acte ou de la présence²⁶. » Le narrateur est « témoin de soi comme un autre²⁷ ».

« Je ne "me ressemble" que dans un visage toujours absent à moi et au-dehors de moi, non comme un reflet mais comme un portrait porté au-devant de moi, toujours en avance sur moi²⁸. »

« *Je est tout le monde et n'importe qui*²⁹. »

Je est un chœur de voix qui aplanit l'intime et trouble les distances. À travers lui, le micro, le macro, le personnel et le général s'altèrent mutuellement. *Je* déjoue les attentes du lecteur en quête de biographique, de « vraies » épreuves, de sueur et de larmes, un concentré d'existence.

²⁵ Maurice Blanchot, *L'instant de ma mort*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1994, 20 p.

²⁶ Jacques Derrida, « Demeure. Fiction et témoignage », dans Michel Lisse (dir.), *Passions de la littérature. Avec Jacques Derrida*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1996, p. 49.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Jean-Luc Nancy, *Le regard du portrait*, Paris, Galilée, 2000, p. 48.

²⁹ Régis Jauffret, *Microfictions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008, [2007], p. 9.

Les chaises

Dans ma nouvelle *Les chaises*, deux femmes s'assoient sous une table à dîner pour y discuter. Leur discussion sera nimbée d'un inconfort qui relève à la fois de la teneur de leurs propos et de l'usage inhabituel, détourné qu'elles font du mobilier. Inconfort psychique qui se manifeste également par un inconfort physique (« Ma jambe droite était engourdie. Je ne l'ai pas bougée. » [p. 15]). La fin de la nouvelle annonce par ailleurs une douleur, peut-être même une blessure : « En me relevant, je me suis cogné la tête. » [p. 16] De par leur absence, les chaises défigurent l'environnement familial. Ce mobilier amputé devient pour les personnages une métaphore du quotidien, contre lequel elles butent constamment. Il suffit de le décaler légèrement pour être frappé par ses étranges proportions.

L'exposition *Yannick Pouliot*, qui s'est tenue au Musée d'art contemporain de Montréal du 8 février au 20 avril 2008, offrait une réflexion similaire sur le monde quotidien. Parmi les sculptures, dessins et installations de l'artiste présentés, on retrouvait des chaises et des fauteuils inspirés par le mobilier des XVIII^e et XIX^e siècles, ayant subi des transformations les rendant impropres à l'emploi³⁰. On n'aurait pu s'y asseoir, ni même y avoir accès. Au premier coup d'œil, le spectateur croit reconnaître dans ces meubles une image familière, image évoquant une fonction, une époque et un style particuliers. Ses facultés de perception opèrent normalement, à l'image de l'exercice consistant à lire sans problème des mots dont l'ordre des lettres, à l'exception de la première et de la dernière, a été bouleversé. La domesticité se soustrait au spectateur pour mieux ressurgir sous la forme d'une solitude, d'un hermétisme projeté dans l'espace : « [...] l'isolement (ou l'aliénation) de la contemporanéité trouve écho dans des lieux désarticulés ou étourdissants et dans un mobilier replié sur lui-même, excluant toute possibilité d'usage normal, atteint d'excroissances, d'enfilades forcées, d'élévations et de désarticulations³¹. » Dépourvues de leur fonction utilitaire, les chaises acquièrent des dimensions monstrueuses, insoupçonnées. On ne peut désormais les reléguer au second plan. Tout comme dans la pièce de théâtre au titre éponyme, elles deviennent des objets inquiétants et absurdes. Elles mettent au jour le véritable aspect du quotidien, oublié à

³⁰ *Régence : monomaniaque, Eastlake : intransigeant et Empire : possessif* (2007)

³¹ Mark Lanctôt, *Yannick Pouliot*. Montréal. Musée d'art contemporain de Montréal. 2008. p. 20.

force de familiarité. Le regard braqué sur ce que l'on croit connaître le plus intimement, on découvre un visage accidenté, une voix étrangère. Et on chancelle.

Les coulisses

Dans la pièce *Littoral* de Wajdi Mouawad, le personnage de Wilfrid est suivi par une équipe de cinéma imaginaire, qui tourne le film de son existence :

LE RÉALISATEUR. Attention ! Trois, deux, un !... ACTION ! Wilfrid. Continue à avancer. Tu avances et tu penses à la mort de ton père, tu penses à lui, tu imagines probablement qu'il est mort tout seul, poignardé quelque part, tu penses au regard de ton père, à ses yeux, à son désarroi de mourir tout seul au fond d'une ruelle obscure.

WILFRID. Je ne sais pas d'où me vient cette manie d'avoir toujours l'impression que je suis en train de jouer dans un film.

LE RÉALISATEUR. Wilfrid, je n'existe pas, je le sais bien, mais est-ce que tu sais de façon certaine si tu existes toi-même ? As-tu plus de vie réelle que moi ? Marche, Wilfrid, marche. Nous tous ici nous n'existons que dans tes gestes, tes résonances, ton mouvement. Marche, Wilfrid, marche, marche³²...

Un film dont on serait à la fois le réalisateur, le cameraman, le perchiste, l'éclairagiste, le preneur de son et l'acteur principal. Un cinéma privé, par et pour nous, qui rendrait justice à nos drames personnels, momentanément exacerbés par la lumière des projecteurs. Surtout, ne pas rater ce rendez-vous avec le schéma narratif de l'existence, son élément déclencheur, ses péripéties.

Shirley, personnage principal du roman *Rencontres fortuites* de Mavis Gallant, compare quant à elle son existence à une mauvaise pièce de théâtre dans laquelle elle tiendrait un rôle tout aussi douteux :

Tous ses dialogues intimes étaient constitués de petits bouts de phrases glanés ici et là, comme les chaises, tapis et lampes dépareillés qui meublaient son appartement. Ces pseudo-conversations l'accompagnaient au fil de ses déplacements quotidiens, et elle avait l'impression d'avoir été invitée à jouer dans une pièce dont le titre ne lui avait pas été révélé. Personne ne lui avait dit qui en était l'auteur, ni si l'histoire était sensée être triste ou comique. Elle arrivait sur scène en se demandant si l'intrigue était en train de se désagréger ou de s'acheminer vers une résolution. Ses répliques ne trouvaient pas d'échos, et

³² Wajdi Mouawad, *Littoral*. Montréal. Leméac; Arles (France), Actes Sud. 1999. p. 16.

elle agaçait les autres acteurs en introduisant des bribes d'autres pièces qui lui revenaient par hasard³³.

La vérité d'une personne, qu'elle soit réelle ou fictive, n'est pas toujours constituée des événements marquants, des pierres angulaires de son histoire. Elle se trouve parfois dans les récits secondaires, les culs-de-sac narratifs. Je préfère explorer les coulisses de la scène, m'attarder aux balbutiements, aux « pseudo-conversations », aux meubles dépareillés qui jonchent l'existence; une mise en scène improvisée dans laquelle les êtres s'agitent, gesticulent tant bien que mal d'une scène à l'autre, à la recherche d'une intrigue, d'un dénouement convenable.

³³ Mavis Gallant, *Rencontres fortuites*, trad. de l'anglais par Geneviève Letarte et Alison Strayer, Montréal, Les Allusifs, 2009 [1970], p. 207.

Dévastations

La nouvelle *A Small, Good Thing*³⁴ de Raymond Carver met en scène un événement dramatique qui sert de prélude, d'arrière-plan, pourrait-on avancer, à des événements secondaires, anecdotiques. Une mère commande un gâteau à la boulangerie d'un centre commercial pour l'anniversaire de son jeune fils, Scotty. Le matin de sa fête, l'enfant est renversé par une voiture, puis conduit à l'hôpital, où il demeure quelques jours inconscient. Les parents, bouleversés et désespérés, se relaient au chevet de leur fils. De retour chez eux, ils reçoivent des appels téléphoniques inquiétants de la part du boulanger ayant confectionné le gâteau d'anniversaire non réclamé : « "Scotty," the man's voice said. "It's about Scotty, yes. It has to do with Scotty, that problem. Have you forgotten about Scotty?" the man said. Then he hung up³⁵. » Le couple ne saisit pas l'identité de cet interlocuteur, encore moins le motif de ses appels. Or, ceux-ci provoquent une plus grande étrangeté que le drame qui se joue, en décuplant, voire en incarnant la menace mortelle qui plane sur l'enfant.

Ce n'est qu'après le décès de Scotty que sa mère, dans un éclair de lucidité, découvre la provenance du harcèlement téléphonique. En colère, elle se rend au centre commercial en pleine nuit en compagnie de son mari faire face au boulanger. Celui-ci, tout d'abord méfiant et renfrogné, change radicalement d'attitude en apprenant la mort du jeune garçon. Il offre au couple un siège et de quoi manger, laissant tomber le travail en cours pour discuter avec eux. Cette rencontre provoquera un moment de compassion, une brève accalmie pour les personnages endeuillés, *A Small, Good Thing*, comme l'annonce bien le titre. « They ate what they could. They swallowed the dark bread. It was like daylight under the fluorescent trays of light. They talked on into the early morning, the high, pale cast of light in the windows, and they did not think of leaving³⁶. » Des événements banals, infimes comparés à l'accident dont un enfant est victime, puis à sa mort, composent néanmoins l'intrigue de l'histoire, sont au cœur de son exposition, de ses péripéties et de son dénouement. Ils permettent d'appréhender l'incommensurable, d'engager le dialogue avec un drame autrement indicible.

³⁴ *A Small, Good Thing* fut publiée pour la première fois en 1983 dans le recueil *Cathedral*, New York, Knopf, 1983, 227 p.

³⁵ Raymond Carver, *Where I'm Calling From*, New York, Random House, 1989, p. 392.

³⁶ *Ibid.*, p. 405.

Le film *Hiroshima mon amour*³⁷, scénarisé par Marguerite Duras, va encore plus loin en imbriquant l'un dans l'autre le drame personnel et le drame collectif. Une actrice française séjournant à Hiroshima pour participer à un film y rencontre un Japonais qui devient son amant. Elle révèle à celui-ci ce qu'elle n'avait jamais confié à quiconque auparavant, soit ses souvenirs d'un amour impossible vécu à Nevers avec un soldat allemand pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette relation passée présente des similitudes avec son idylle actuelle : dans les deux cas, il s'agit de passions éprouvées pour un homme étranger et associées à des événements historiques. Les souvenirs de l'actrice se mêlent donc progressivement à son expérience présente. L'interpénétration des différentes strates de sa mémoire s'actualise non seulement dans la temporalité, mais également dans la spatialité : des plans de Nevers s'immiscent de plus en plus fréquemment entre des plans d'Hiroshima. L'histoire individuelle s'imbrique à l'histoire universelle, jusqu'à l'indifférenciation. C'est ainsi que dès la scène d'ouverture, les images des corps enlacés des deux amants s'entremêlent à celles des corps brûlés, déchiquetés, anéantis des victimes de la bombe nucléaire. La dernière scène verbalise les images entrevues : « Hiroshima... C'est ton nom. »

L'histoire personnelle assimilée à une trame historique, le drame personnel incorporé au drame collectif. Les uns répondant aux autres d'une étrange manière. Ou ne se répondant pas du tout. Dans un article paru dans le journal *The Guardian*, Lorrie Moore évoque l'incompatibilité apparente du politique et de l'intime. Elle croit qu'il est de son devoir d'écrivain de transmettre, de traduire dans son œuvre cet inconfort typiquement occidental : « This is how we live, the story means to demonstrate. If the political and personal components of the story reside together on the same page a bit nervously, that discomfort is intended to express the same uncomfortable proximity in which they exist in our actual lives³⁸. » Les citoyens nord-américains jouissant d'une existence matérielle confortable auraient tendance à faire coexister les minuscules drames de leur quotidien avec les tragédies affligeant le reste de l'humanité, avec les images de misère et de destruction qui défilent à toute heure du jour et de la nuit sur CNN. Cette cohabitation malaisée, qui frôle

³⁷ Alain Resnais (réa.), *Hiroshima mon amour*, France et Japon, 1 DVD vidéo, 1959, 90 min.

³⁸ Lorrie Moore, « Week three: Lorrie Moore on spending time with her characters », *The Guardian*, 17 avril 2010, en ligne, <<http://www.guardian.co.uk/books/2010/apr/17/guardian-book-club-lorrie-moore>>, consulté le 18 avril 2010.

l'insoutenable, pousse à se replier davantage sur soi, à recevoir dans une quasi-indifférence les malheurs de l'humanité, tout en faisant preuve d'hypersensibilité par rapport aux mille et un maux qui nous affectent sur une base régulière. Cette réaction ne résulterait pas seulement d'un nombrilisme et d'une hypocrisie propres aux nations bien nanties; elle servirait aussi de mécanisme de défense. À défaut de pouvoir réagir aux horreurs sans nom dont nous sommes tous les jours les témoins impuissants, nous nous rabattons sur le quotidien, sur ses horreurs infimes, sur lesquelles nous avons l'impression d'avoir une emprise, aussi illusoire soit-elle. Nous transférons ainsi tout le potentiel émotif du politique dans le privé. Submergés par nos doléances individuelles, nos dévastations intimes, nous allégeons ou, du moins, nous nous octroyons le droit d'ignorer notre culpabilité impassible. Nous « payons » en petite monnaie le prix de la souffrance humaine.

Agamben commente dans *Ce qui reste d'Auschwitz* le témoignage d'un rescapé qui a assisté à un match de foot entre des *Sonderkommando*, déportés responsables des chambres à gaz et des fours crématoires, et des SS.

Certains voient peut-être dans ce match un bref moment d'humanité au cœur d'une horreur infinie. À mes yeux, comme à ceux des témoins, cette partie, cet intervalle de normalité, est au contraire la véritable horreur des camps. Car on peut croire, dans une certaine mesure, que les massacres ont pris fin – même s'ils se répètent ici et là, non loin de nous. Mais cette partie ne se termine jamais, ne connaît pas le temps et investit tout lieu. De là viennent l'angoisse et la honte des rescapés. [...] C'est aussi notre honte à nous, qui n'avons pas connu les camps et assistons pourtant, on ne sait trop comment, à cette partie, rejouée sans cesse, avec chaque match dans nos stades, avec chaque émission de télévision, dans toute la normalité quotidienne³⁹.

Par le biais d'une honte commune, le philosophe nous associe, hommes et femmes qui n'avons pas connu les camps de concentration, aux rescapés d'Auschwitz. Il nous adjoint, par la « normalité quotidienne » dont nous faisons tous l'expérience, à une situation extrême. Nous serions, tous autant que nous sommes, des éternels rescapés. Agamben revient plus loin dans l'ouvrage sur le lien improbable qui unit la « situation normale » et son contraire.

³⁹ Giorgio Agamben, *op. cit.*, p. 27.

Auschwitz est donc ce lieu où l'état d'exception coïncide parfaitement avec la règle, où la situation extrême devient le paradigme même du quotidien. Or c'est bien cette tendance paradoxale à se changer en son contraire qui rend la situation limite intéressante. Tant que l'état d'exception et la situation normale se trouvent – comme c'est généralement le cas – maintenus séparés dans l'espace et le temps, ils demeurent, même s'ils se nourrissent secrètement l'un de l'autre, opaques. Mais, aussitôt qu'ils montrent ouvertement leur connivence – comme il arrive chaque jour davantage –, ils s'éclairent l'un l'autre pour ainsi dire de l'intérieur⁴⁰.

Le quotidien se définit par ce qui est reproduit tous les jours. Il ne désigne donc pas un contenu, mais un contenant. Ce que l'on considère comme commun, habituel est relatif; ainsi, lorsqu'elles surviennent sur une base régulière dans la vie d'un être humain, la guerre, la violence, la mort et l'horreur deviennent son quotidien. Il est également possible qu'un événement traumatique isolé soit volontairement reproduit à petite échelle, insidieusement intégré au quotidien.

Dans une nouvelle de Barbara Gowdy intitulée *Lizards*, une femme prénommée Emma tente d'amoinrir la douleur causée par la mort violente et absurde de son jeune enfant, accidentellement décapité par un ventilateur de plafond, en collectionnant les histoires sordides. Elle lit avec avidité les tabloïds, dont elle arrache parfois une page pour la glisser dans son sac à main. Sa meilleure amie, Marion, est une propriétaire d'animalerie qui n'est jamais à court d'anecdotes sur la mort étrange ou spectaculaire de certains animaux : « What initially attracted Emma to her were her breathless accounts of horrific pet deaths. A border collie puppy goes missing when the hay is being cut and baled; months later, the farmer is breaking open one of the bales and out tumbles the dog's rotting, mangled head⁴¹. »

Marion et Emma s'entendent néanmoins sur le fait qu'elles ne trouvent pas ces anecdotes divertissantes. Leur intérêt est d'un tout autre ordre : « I guess I'm just one of those people who are haunted by the gory details⁴². » « Hantées » par les détails sordides, les deux femmes n'éprouvent aucune satisfaction, aucun plaisir à les recueillir et à les partager. Dépendantes, intoxiquées, elles ne peuvent tout simplement pas s'empêcher d'alimenter mutuellement leur

⁴⁰ *Ibid.*, p. 52.

⁴¹ Barbara Gowdy, *We So Seldom Look on Love*, Toronto, HarperCollins, coll. « Harper Perennial ». 1992. p. 114

⁴² *Ibid.*, p. 122

triste fascination. Emma repense souvent à un souvenir qui lui apparaît comme une métaphore de cette hantise. Alors que sa fille, Nicky, alors âgée de 11 mois, s'apprêtait à enfoncer son doigt dans l'œil d'un chaton, Emma l'en a empêchée en retirant sa main et en lui infligeant sa première punition corporelle. L'enfant a regardé sa mère d'un air étonné, puis a répété son geste, retirant et frappant sa propre main. Par la suite, il est souvent arrivé que la fillette reproduise, sans raison apparente, cette punition initiale.

Sometimes this memory strikes Emma as a message from Nicky, Nicky telling her that the way to cope with the biggest shock of your life is to replay it until it becomes commonplace. Which is what Emma supposes she is doing, indirectly, whenever she reads supermarket tabloids of pumps Karl and Marion for the worst possibly story, for the story that will reduce her own story to the status of contender⁴³.

Emma fragmente le choc ultime, le moment le plus troublant de son existence en une multitude de petites histoires sordides qu'il lui est possible d'appréhender. Son quotidien lui permet de répéter, d'assimiler à sa manière un événement traumatisant, aux antipodes de l'ordinaire.

Le philosophe Bruce Bégout affirme que le quotidien « balance sans cesse entre l'ordre familial et l'ouverture vers l'inconnu »; « même imperceptible, la dynamique du quotidien revient toujours à cette oscillation entre le certain et l'incertain, l'intimité et l'extériorité⁴⁴ ». La vie ordinaire, dans toute sa « normalité », est en fait « creusée intérieurement par l'incrédulité, l'hésitation et l'approximation⁴⁵. » Cette inquiétude, que Bégout qualifie d'« originelle », serait beaucoup plus insidieuse que celle produite par l'étrangeté radicale d'un événement exceptionnel. La situation « normale » est réversible, elle peut à tout moment retourner sa peau et nous en découvrir la face cachée. Les nerfs, la terreur qui la sous-tendent.

⁴³ *Ibid.*, p. 123.

⁴⁴ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 43.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 26.

La compensation

Jonathan Safran Foer a affirmé qu'il écrivait dans l'espoir de mettre fin à sa solitude : « I write because I want to end my loneliness. Books make people less alone. That, before and after everything else, is what books do. They show us that conversations are possible accross distances⁴⁶. » Ces « conversations » établies malgré la distance ne sont pourtant qu'un écho, le bruit de sa propre voix répercuté par une boîte de conserve vide, au bout de laquelle pend un bout de ficelle.

Un écho essentiel.

L'écriture et la lecture pallient le manque; elles ne sont pas ce qui manque, mais *tout* comme ce qui manque. Une approximation nécessaire. Le titre d'un essai de Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, exprime bien cette idée. Les histoires compensent, consolent, mais pas suffisamment, jamais suffisamment.

Je peux rester assis devant un feu dans la pièce la moins exposée de toutes au danger et sentir soudain la mort me cerner. Elle se trouve dans le feu, dans tous les objets pointus qui m'entourent, dans le poids du toit et dans la masse des murs, elle se trouve dans l'eau, dans la neige, dans la chaleur et dans mon sang⁴⁷.

La mort est là, inéluctable, jusqu'au cœur de la maison, le lieu le plus sûr, précisément au cœur de la maison. Il en résulte une angoisse profondément logée au cœur de l'être humain. Angoisse de mourir, angoisse de vivre intimement avec sa finitude, d'être une mort en devenir. Porter sa mort comme on porte sa vie, « dans la chaleur et dans [s]on sang ».

Le thème de la compensation s'inscrit en filigrane dans mon recueil. Les personnages de mes nouvelles sont à la recherche de formes de compensation plus ou moins acceptables. Celles-ci visent à combler un vide ou plutôt, un désir obscur qu'ils ne peuvent satisfaire puisqu'ils en

⁴⁶ Jonathan Safran Foer et Deborah Solomon, « The Rescue Artist », *The New York Times*, 27 février 2005, en ligne, <<http://www.nytimes.com/2005/02/27/magazine/27FOER.html?pagewanted=1>>, consulté le 10 mars 2010.

⁴⁷ Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, trad. du suédois par Philippe Bouquet, Paris, Actes Sud, 1981 [1952], p. 14.

ignorent la nature exacte. Dans *Les pyramides*, un personnage discute avec un ami en détresse de la théorie de la hiérarchie des besoins, développée par le psychologue américain Abraham Maslow dans les années 1940. Selon cette théorie, lorsque ses besoins de base (besoins physiologiques et besoins de sécurité) sont comblés, l'être humain tente de satisfaire des besoins secondaires, situés aux étages supérieurs de la pyramide (besoins d'appartenance sociale, d'estime et d'accomplissement personnel). Le personnage en vient à réfuter cette théorie. Ce qui leur manque, ce dont lui et son ami ont réellement besoin ne se trouve pas dans la pyramide. Ce manque demeure pourtant inconnu des lecteurs et des protagonistes de la nouvelle.

La compensation se matérialise également à travers l'artificiel. Dès la seconde nouvelle du recueil, le « je » est à la recherche des étoiles, invisibles dans le ciel de sa ville. Il se rend au planétarium où il est apaisé par une « reconstitution numérique du ciel » ; « la représentation exacte de ce que l'on pourrait voir dans le ciel nocturne du moment, si les conditions étaient optimales », « [s]i une catastrophe naturelle emportait la ville et ses lumières ». [p. 13] Cette nouvelle ne se veut pas tant une critique de l'urbanité et de son artificialité que l'évocation d'une quête métaphysique⁴⁸. Les personnages voient dans la lumière une brève échappatoire à l'obscurité qui les cerne de toute part, un apaisement temporaire. Cette recherche de clarté se poursuivra par ailleurs tout au long du recueil.

Il a été démontré que la peur associée à un souvenir douloureux laisse des traces permanentes dans le cerveau des personnes souffrant du syndrome de stress post-traumatique. L'angoisse gravée à même les neurones, tel un graffiti obscène. Selon une équipe de chercheurs, il serait possible de l'effacer⁴⁹.

L'écriture de fiction n'est pas pour moi un outil thérapeutique permettant de se guérir de ses peurs malades. Je la perçois au contraire comme une transcription de ce qui est consigné en nous d'une manière indélébile. Un moyen d'effleurer l'angoisse de vivre, d'en ressentir les contours, comme on effleure un nom inconnu tracé au canif sur l'écorce d'un arbre.

⁴⁸ La nature et la ruralité, présentes dans quelques nouvelles du recueil, s'avèrent tout aussi angoissantes pour les personnages que l'environnement urbain. « Nature morte » en est probablement le meilleur exemple.

⁴⁹ Pierre Asselin, « Effacer la peur de la mémoire », *Le Soleil*, 6 avril 2009. « Actualités », p. 6.

Interstices

Il y a quelques années, j'ai commencé à développer un intérêt pour les affiches placardées à l'entrée des commerces ou contre les poteaux de téléphone de mon quartier. Ces annonces manuscrites qui annoncent la tenue d'une vente-débarras, la disparition d'un animal domestique. Pendant tout un été, elles me semblaient se multiplier, comme pour répondre à mon intérêt. Je m'arrêtais souvent pour les lire. Sur l'une d'entre elles, le propriétaire d'un chien perdu suppliait et menaçait tour à tour la personne qui, croyait-il, gardait captif son animal de compagnie. Il terminait cette étrange missive en maudissant le kidnappeur présumé : « À celui qui garde mon chien, j'espère qu'il vous arrivera quelque chose de mal et que vous souffrirez autant que je souffre. » Sur une autre, on avait dessiné un jeune homme. Sous le portrait, plutôt réussi, un seul mot. « Hypocrite. »

Plus tard, j'ai lu la phrase suivante dans le roman *White Noise* de Don DeLillo :

« On telephone poles all over town there are homemade signs concerning lost dogs and cats, sometimes in the handwriting of a child⁵⁰. »

Ces affiches disséminées aux quatre coins de la ville me semblent constituer une sorte de métaphore. On en lit les messages comme s'ils véhiculaient un sens caché, une énigme indéchiffrable. Une étrange poésie qui s'évapore au contact de celui qui en fait l'expérience.

L'existence est trouée. De puits au fond desquels on ne trouve rien d'autre qu'une nappe sombre. On croit y entrapercevoir son visage, l'espace d'un instant. Les mots qui fusent de toutes parts, en tout temps ne peuvent complètement masquer cette vision. Son silence sous-terrain, entêtant.

« The smoke alarm went off in the hallway upstairs, either to let us know the battery had just died or because the house was on fire. We finished our lunch in silence⁵¹. »

⁵⁰ Don DeLillo, *op. cit.*, p. 4.

⁵¹ *Ibid.*, p. 8.

J'essaie par l'écriture de reproduire ces interstices, ces abysses au bord desquels on se sent pris d'un vertige.

« Le vertige, c'est autre chose que la peur de tomber. C'est la voix du vide au-dessous de nous qui nous attire et nous envoûte, le désir de chute dont nous nous défendons ensuite avec effroi⁵². »

Des interstices parsèment mes nouvelles : des blancs sémantiques et des blancs typographiques. Par ce dernier procédé, emprunté à la poésie, je voulais matérialiser le silence encerclant les personnages. Reproduire non pas le vide, mais son appel, si difficile à ignorer.

Nous cherchons à faire parler le monde, à le gonfler par nos paroles, une clameur immense. Mais peut-être qu'en fait, c'est le monde qui nous ventriloque. Peut-être en sommes-nous les interstices.

« We are a way for the cosmos to know itself⁵³. »

⁵² Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, trad. du tchèque par François Kérel, Paris, Gallimard, coll. « Folio ». 1987 [1984], p. 93.

⁵³ Carl Sagan. « Who Speaks for Earth? » (épisode 13), *Cosmos*, États-Unis, 1980, 60 min.

Artefacts

Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Albert Camus annonce la « confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde⁵⁴ ». Si ce silence est irrévocable pour l'écrivain, il laisse néanmoins entendre que l'homme peut surmonter l'absurde de son existence en acceptant son sort. En s'en contentant.

Le neurologue Oliver Sacks a étudié le cas d'un homme atteint du syndrome de Korsakov. Le malade ne se souvenait de rien au-delà de quelques secondes, situation à laquelle il réagissait en inventant constamment des histoires pour emplir sa mémoire vacante de faux souvenirs. Le neurologue interprète le besoin de fabulation de son patient comme une tentative, désespérée peut-être, de se reconstruire en tant que sujet :

Biologiquement, physiologiquement, nous ne sommes pas tellement différents les uns des autres; historiquement, en tant que récit – chacun de nous est unique. Pour être nous-même, nous devons *avoir* une biographie – la posséder, en reprendre possession s'il le faut. Nous devons nous « rassembler », rassembler notre drame intérieur, notre histoire intime. Un homme a besoin de ce récit intérieur continu pour conserver son identité, le *soi* qui le constitue⁵⁵.

Notre fiction personnelle serait ce qui, ultimement, nous définit, nous différencie les uns des autres, nous assigne une place particulière au sein du monde. En ce sens, un homme qui perd son récit intime redevient un nouveau-né, un être sans poids ni force, encore indéfini. Confronté à la perte de sa mémoire, de son récit personnel, le patient de Sacks ne pouvait que se raccrocher à la narration, à la fabulation. Raconter, s'inventer de nouvelles histoires pour pouvoir se raconter, se réinventer, *se survivre*. La narration devenait pour lui à la fois le symptôme et le remède d'un monde vacant, d'où le sens s'en était allé.

« Nous ne sommes rien; c'est ce que nous cherchons qui est tout⁵⁶. »

⁵⁴ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2005 [1942], p. 46.

⁵⁵ Oliver Sacks, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau et autres récits cliniques*, trad. de l'anglais par Édith de la Héronnière, Paris, Éditions du Seuil, 1988 [1985], p. 148.

⁵⁶ Friedrich Hölderlin, *Hypérion ou l'Ermite de Grèce*, précédé de *Fragment Thalia*, trad. de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 1973 [1797- 1799], p. 46.

Oedipa Maas, personnage de *Vente à la criée du lot 49* de Thomas Pynchon, apprend qu'elle a été nommée exécutrice testamentaire d'un de ses anciens amants, un magnat de l'immobilier ayant fait fortune à San Narciso. Elle se rend donc dans le sud de la Californie où, au gré de l'exécution dudit testament, elle recueille des indices aussi invraisemblables que le dessin d'un cor dans les toilettes d'un bar, quelques vers d'une pièce de théâtre obscure, la découverte de l'existence d'un service postal alternatif et le legs d'une mystérieuse collection de timbres. Ces indices la mènent à enquêter sur la possibilité d'un réseau de dissidents dans la communauté de San Narciso, appelé WASTE (*We await silent Trystero's Empire*). À aucun moment dans le récit Oedipa n'est en mesure de déterminer avec exactitude si cette conspiration est réelle ou si elle est le résultat de sa paranoïa, d'un trop-plein de sens attribué aux événements. Ceux-ci empruntent en effet la forme d'une révélation sans pourtant être porteurs de sa vérité, de son éblouissant contenu. Oedipa collectionne pourtant ces événements comme on collectionnerait des coquilles vides, persuadée que mis bout à bout, ils formeront un réseau, une constellation. Elle compare ces révélations avortées à une crise d'épilepsie :

À ce stade, elle était capable de reconnaître à des signes l'attaque, comme on dit qu'un épileptique reconnaît les signes – une odeur, une couleur, une note d'une grâce et d'une pureté perçantes – qui annoncent la crise. Ensuite il ne se souvient que de ce signal séculier qui n'est en somme qu'une scorie, et il a oublié la révélation qui s'est produite pendant la crise. Oedipa se demanda si, quand tout cela serait fini (si toutefois cela devait finir un jour), il ne lui resterait pas à elle aussi une compilation de souvenirs, d'indices, de données, de signes obscurs, sans que jamais la vérité centrale elle-même lui fût apparue, trop éclatante pour que sa mémoire la retienne jamais; ce devait être comme une explosion, qui détruisait à jamais son propre message, ne laissant, quand le monde réel revenait, que le rectangle blanc d'une pellicule surexposée⁵⁷.

L'éclat trop vif de la vérité annihilerait son propre message, ne laissant derrière lui qu'une forme vacante, une demeure abandonnée. À l'instar de l'épileptique, celui qui en fait l'expérience se sent au plus près d'un sens premier, perdu, mais, aveuglé par sa lumière, il n'arrive pas à le regarder en face, à s'y recueillir. « Oedipa se demanda alors si ces indices, comme des pierres précieuses, n'étaient pas simplement une forme de compensation pour la

⁵⁷ Thomas Pynchon, *Vente à la criée du lot 49*. trad. de l'anglais par Michel Doury, Paris, Éditions du Seuil, 1989 [1967], p. 108-109.

consoler d'avoir perdu la Parole directe, épileptique, le cri qui pourrait abolir la nuit⁵⁸. » Le personnage du roman de Pynchon recueille ici et là des « indices », fragments épars de sens qui lui donnent l'illusion d'insuffler une direction, une convergence au cours des événements. Il lui faut établir des corrélations, forger des liens pour résister à l'absurdité des faits. Ces derniers ne constituent pourtant qu'une « forme de compensation », un mince prix de consolation par rapport à la révélation engloutie, perdue à jamais. À défaut de ce cri qui déchirerait les ténèbres du non-sens, Oedipa doit se contenter d'artefacts, de résidus aussi précieux que vains.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 135.

Apocalypses

Dans le roman *The Sea Came in at Midnight* de Steve Erickson, un homme nommé l'« Occupant » conçoit un calendrier de l'apocalypse, sorte de murale sur laquelle sont inscrites des dates sans lien quelconque entre elles, dans un ordre que l'on pourrait croire aléatoire, tellement les événements auxquels elles font référence semblent disparates. C'est que cet « apocalyptologue » autoproclamé ne croit pas à l'immuabilité du temps, à la « coïncidence » de la succession des trois cent soixante-cinq jours du calendrier traditionnel. Il est persuadé que le temps et l'histoire se trouvent ailleurs, dans une autre combinaison, qu'il tente de façon maniaque de mettre au jour. Leur véritable sens se déploierait plutôt à travers l'absurdité, le non-sens de certains événements : « He believes things that happened for unimportant reasons are not important, and things that happened for unimportant reasons are very important⁵⁹. »

Ce personnage n'est pas le seul à être témoin d'une révélation, ou du moins, d'un semblant de révélation. À la veille d'avoir son premier orgasme, Louise entend l'écho d'un coup de feu dans la nuit. Cette illumination conditionnera le reste de sa vie. On lui fait un jour remarquer que la révélation ne se trouve peut-être pas dans ce moment, cette déchirure : « Maybe your mistake is having always believed the Moment was when you heard the sound of the shot. But maybe the Moment is when the sound of the shot has finally passed, and it's finally quiet again. Maybe that's the Moment⁶⁰. » Les révélation sont constamment victimes d'un décalage. Elles ne correspondent pas au moment tragique et grandiose appréhendé. L'apocalypse ne survient pas dans un chaos indescriptible, mais bien dans l'accalmie qui s'ensuit, dans la vie normale qui reprend son cours. Elle se produit là où on l'attend le moins, dans les replis de l'Histoire, les creux du Temps. Sur un calendrier sans queue ni tête, conçu par un fou. Carl, cartographe de profession, tente quant à lui de *provoquer* une révélation; il cherche une question qui pourrait correspondre aux réponses qui l'habitent. Il conçoit des cartes de plus en plus farfelues, qui divulgueraient de mystérieuses coordonnées, celles d'un Sens premier :

⁵⁹ Steve Erickson, *The Sea Came in at Midnight*, New York, Perennial, 2000 [1999], p. 170.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 138.

Having mapped the city streets and having mapped the city bridges, having mapped the sewers and having mapped the subways, having mapped the power grids and having mapped the water ducts, having mapped the sound currents and having mapped the wind tunnels, Carl had eventually begun mapping the true heart of the city, until there was nothing left to map and until his superiors [...] didn't want to see another map from him, not his maps of graffiti or his maps of sexual rendezvous or his maps of mad women or his maps of runaway children or his maps of dead bodies – not, in short, his Maps of Real Life, not to even mention the later maps, the Maps of the Subconscious City : the maps of nervous breakdowns and the maps of psychotic episodes and the maps of religious hallucinations⁶¹.

Carl tente d'accoler une genèse à son « apocalypse intime », quitte à la concevoir de toutes pièces. Après avoir renoncé à ses plans, il se retire dans un hôtel abandonné du quartier chinois de San Francisco, où il découvre le morceau déchiré d'une carte sur lequel sont inscrits une série de chiffres. Persuadé que ceux-ci font partie de l'équation recherchée, il s'acharne alors à les décoder, à les réagencer, à les doter de diverses significations, à tenter tant bien que mal de les intégrer à sa topographie personnelle :

Carl had worked himself into a myriad of postulations involving deranged charts and courses and plots and crisscrossing latitudes and plummeting longitudes, his brain mad with equations, mad with coordinates, mad with x factors, exhausted by increasingly absurd results until he simply couldn't turn his old brain off⁶².

Ces calculs ne le mèneront nulle part; ils ne constituent qu'un moyen parmi d'autres de tromper l'attente, d'octroyer un semblant de direction, aussi aléatoire fût-elle, à la dérive des jours. Le personnage cartographie son propre égarement, comme pour marquer les bornes de l'absurdité des faits humains. Une peinture par numéros dont le résultat final serait une immense tache de couleur, une impossible figuration. Les personnages de ce roman sont tous directement ou indirectement liés les uns aux autres, à travers leurs histoires personnelles, mais surtout à travers leurs rituels étranges, leurs quêtes absurdes pour justifier leur existence. Ironiquement, le non-sens est ce qui, en fin de compte, prodigue l'unité, la communion tant recherchée par les personnages. Le Sens ne se déploie pas en lui-même, comme une finalité, mais dans l'obsession qu'en font tous les personnages du récit. L'apocalypse intime ne

⁶¹ *Ibid.*, p. 180.

⁶² *Ibid.*, p. 189.

constituerait pas une finalité, mais au contraire, une sorte de continuité, un horizon perpétuel. Elle ne se trouverait pas dans la Fin, mais dans l'attente indéfinie qui la précède et lui succède.

Dans son essai *Dérives de la fin : sciences, corps & villes*, Jean-François Chassay qualifie d'« apocalypse intime » l'imaginaire de la fin propre à deux films de John Cassavetes :

Cette façon de penser la fin n'annonce pas la destruction de l'humanité à cause de la science (signe d'une fin laïque), et rien ne laisse croire, dans une perspective millénariste par exemple, à une apocalypse assurant le renouvellement cosmique (versant religieux du phénomène). Il s'agit du terme *d'un* monde, celui du narrateur, qui voit sa propre fin dans un horizon proche. Or, cette fin de soi se pense logiquement dans un rapport étroit avec la fin du monde⁶³.

À propos des personnages de *Husbands*, Chassay affirme qu'ils « vivront des événements aussi banals qu'ahurissants pour eux, comme si tout se formulait pour la dernière (ou la première) fois⁶⁴. » Cette formule pourrait également s'appliquer aux nouvelles de *Contes, comptines et histoires pour enfants moroses*, dont les événements rapprochent le banal et l'ahurissant, l'habituel et l'exceptionnel. Ils annoncent le début ou la fin d'une ère, un changement imperceptible et pourtant irrévocable. La juxtaposition d'éléments familiers et insolites amène les personnages à percevoir dans ceux-ci un signe, un mystérieux présage, et à les entourer d'une certaine déférence, parfois même à élaborer une sorte de rituel. Une femme ayant découvert une lettre dans son bac de recyclage s'empresse ainsi de suivre minutieusement la recette écrite au verso. Si « cette quotidienneté revue et corrigée après l'épreuve de la mor se signale comme une véritable révélation⁶⁵ », ce qui est révélé demeure incertain. On peut néanmoins croire que le personnage de la nouvelle cherche, en suivant à la lettre les directives de la recette, à décrypter le sens caché de la missive, le mystère qu'elle recèle. Il *sait* que quelque chose a changé tout en ignorant la nature de ce changement.

⁶³ Jean-François Chassay, *Dérives de la fin. Sciences, corps & villes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2008, p. 90.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 91.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 92.

L'« apocalypse intime » ne confine pas à la petite histoire, à l'étroitesse du drame personnel; elle est aussi porteuse du germe de la Fin, de la finalité de toute chose. Chassay observe par ailleurs que l'apocalypse, dans son sens premier, « signifie révéler, dévoiler, soulever le voile pour découvrir ce qui est caché⁶⁶ ». L'« apocalypse intime » rapproche d'une révélation sans y offrir l'accès. Elle conduit à la lisière d'une illumination, mais confine aux ténèbres. À l'instar du personnage de *Vente à la criée du lot 49*, le sujet qui en fait l'expérience est en proie à une sorte de révélation amnésique. Comme s'il cherchait vainement à se souvenir d'un rêve qui lui a laissé une vive impression au réveil.

J'avance sur le rivage de ma conscience. Les vagues viennent lécher la grève, et refluent en laissant des lettres derrière elles; puis elles reviennent et les effacent. J'essaie de déchiffrer les mots écrits entre les vagues. Mais ils sont effacés avant que j'aie eu le temps de les lire par les nouvelles vagues qui arrivent, ne laissant derrière elles que d'énigmatiques fragments⁶⁷.

Le Sens est proche mais inaccessible : il évolue sur une voie parallèle, dans un angle mort. Les personnages de mon recueil sont condamnés à cheminer à ses côtés sans espoir de contact, de collision.

Les récits de *Pourquoi faire une maison avec ses morts* d'Élise Turcotte sont eux aussi construits autour d'un sentiment de la fin, qui n'est pas tant celui d'une fin, unique, grandiose et irréversible, mais de toutes les fins, advenues et à venir. Innombrables fins auxquelles on survit, encore et encore : « [...] je m'affole à toutes petites doses, car je sais que si j'ouvre les vannes, je serai inondée de l'horreur de survivre⁶⁸. » Se terroriser à « petites doses » dans le matin qui revient, sans déluge ni noyade. Une fin du monde quotidienne, qui se répète jour après jour, à chaque réveil. « Certains disent que s'éveiller le matin est comme une petite naissance. J'envie ces gens. Pour moi, chaque matin ressemble plutôt à une petite mort⁶⁹. »

⁶⁶ *Ibid.*, p. 91.

⁶⁷ Haruki Murakami, *Kafka sur le rivage*, trad. du japonais par Corinne Atlan, Paris, 10/18, coll. « Domaine étranger », 2007 [2003], p. 544.

⁶⁸ Élise Turcotte, *Pourquoi faire une maison avec ses morts*, Montréal, Leméac, 2007, p. 19.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 23.

Sentiment de la fin qui est aussi celui de la mort. Ou plutôt, *pressentiment*, prévision confuse et irraisonnée. « Le signe de mort est d'abord apparu dans ma maison par le biais du corps et de l'âme d'un oiseau. C'était une perruche ondulée au regard triste⁷⁰. » Un oiseau est choisi à l'animalerie et amené dans la maison familiale. L'animal, qui semble triste et solitaire, ne se laisse pas apprivoiser. Il succombera finalement à une maladie. Événement insignifiant qui, pourtant, par l'écriture de Turcotte, devient porteur d'une sourde menace.

Endeuillés, enténébrés, nous allions pouvoir mettre fin à une douleur persistante, pour l'instant sans nom. Nous n'en savions rien encore, bien sûr, nous nous croyions heureux, tandis que notre corps, et la maison, et ensuite l'oiseau de la maison savaient. Quelque chose allait arriver. C'était juste avant la fin du monde, juste avant la petite, oui, mais aussi la grande fin du monde; celle-là même qui n'arriverait jamais mais qui était si prégnante que nous finissions par la souhaiter presque. Puisque la menace est aussi douloureuse que la torture. Et les bombes. Et l'avion dans la tour. Et puis l'oiseau est venu vivre dans son étroite cage noire⁷¹.

Par l'emploi d'une conjonction de coordination, le déclin de l'oiseau s'ajoute à la « torture », aux « bombes », à « l'avion dans la tour ». Les fins, petites et grandes, proches et lointaines, s'équivalent en se cristallisant autour de la mort d'un animal domestique. Elles s'accumulent, s'ajoutent aux autres, marchent main dans la main. Sédiments de terreur. « Les événements s'insèrent les uns dans les autres, la vie fonctionne ainsi. Jusqu'à ce que les compteurs soient remis à zéro⁷². » Marie-Pascale Huglo remarque la même chose à propos d'une autre œuvre de l'écrivaine, *Le bruit des choses vivantes* : « [L'écriture de Turcotte] relève d'un mode parataxique supprimant toute liaison entre le petit (microcosme) et le grand (macrocosme), toute articulation entre l'extérieur [...] et l'intime [...] ⁷³. »

Il suffit que l'une de ces fins se concrétise pour que les autres s'actualisent dans la hantise, dans une absence omniprésente. « Puisque la menace est aussi douloureuse que la torture. » La menace : « une catastrophe invisible » à laquelle « aucun nom ne convient⁷⁴ ». Le monde

⁷⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁷¹ *Ibid.*, p. 34.

⁷² *Ibid.*, p. 42.

⁷³ Marie-Pascale Huglo, « Le quotidien en mode mineur : *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte », *Voix et Images*, vol. 34, n° 3 (n° 102), printemps-été 2009, p. 105.

⁷⁴ Élise Turcotte, *op. cit.*, p. 39.

devient un plancher sur lequel « roulent de petites billes⁷⁵ ». Et pourtant, il « faudra encore vivre et toucher⁷⁶ ». Survivre à la vie même, à sa pure terreur.

« Tout le dedans est envahi par le Dehors et c'est du plus intime que je suis expulsé vers ce X, ce bloc noir. [...] ÇA ARRIVE *est un cri*⁷⁷. »

Le sentiment de la fin dont parle Paul Chamberland dans son essai *Une politique de la douleur* serait le lot d'une subjectivité, de toute subjectivité. Cri ancestral, cri d'épouvante du nouveau-né au contact du monde, cri qui nous précède et nous survit. « J'espère que de moi ce monde ne gardera rien, si ce n'est ce cri d'épouvante que je porte en moi depuis ma naissance⁷⁸. » Cri du début et de la fin, l'un n'allant pas sans l'autre. « Les représentations de la fin, qu'impose indéniablement la conjoncture, sont insuffisantes. Vouloir leur donner des contours nets, bien circonscrits, bientôt brandis comme des certitudes, ne se peut qu'à oublier CE QUI ARRIVE⁷⁹. »

« It was nothing. Just sound. It might have been all time and injustice and sorrow become vocal for an instant by a conjunction of planets⁸⁰. »

⁷⁵ *Ibid.*, p. 38.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 45.

⁷⁷ Paul Chamberland, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB éditeur, 2004, p. 12-13.

⁷⁸ Catherine Mavrikakis, *Le ciel de Bay City*, Montréal, Hélioïtrope, 2008, p. 259.

⁷⁹ Paul Chamberland, *op. cit.*, p. 23.

⁸⁰ William Faulkner, *The Sound and the Fury*, New York, Modern Library Edition, 1992 [1929], p. 288.

Les chambres funéraires

Dans la nouvelle *La visite*, une femme est frappée par la similitude entre ses photos d'enfance et celles de son amoureux. Cette découverte lui inspire la réflexion suivante : « Toutes les vies [sont] peut-être identiques d'un album à l'autre. La différence [est] ailleurs, dans tout ce qu'on ne prend pas en photo. » [p. 66]

Cette scène pourrait constituer une image inversée, un négatif de mon recueil. Dans mes nouvelles, j'ai voulu aborder tout ce dont on ne cherche pas à se souvenir, ou plutôt tout ce dont on ne pourrait pas se souvenir, même si on le voulait. Les moments qu'on ne prend pas en photo, qui n'ont aucune chance de se retrouver dans l'album familial. Ces moments appartiennent à une mémoire étrange : mémoire des interstices, des souvenirs exclus d'avance de notre autobiographie.

Cette idée revient sous une autre forme dans la nouvelle « La chambre funéraire ». Un couple y discute de cette coutume de l'Égypte ancienne voulant qu'une chambre soit aménagée dans le tombeau du défunt afin que celui-ci puisse emporter ses biens dans l'au-delà. Ces biens étaient constitués d'objets de valeur, mais aussi d'objets usuels, quotidiens. Un des personnages de la nouvelle évoque l'idée de conserver pour l'éternité une journée somme toute banale : « Je voudrais l'emporter, avec tout ce qu'elle renferme. Toi, les nouvelles paires de bas, la nourriture chinoise. On resterait comme ça. » [p. 85]

Une amie m'a déjà fait remarquer que les histoires que j'écris agissent un peu comme des chambres funéraires, des petits textes qui figent des moments, quelques paroles dans une sorte d'éternité placide. Des instantanés énigmatiques dont on ne sait que faire. Des artefacts, une petite cuiller retrouvée par des archéologues dans une tombe vieille de plusieurs milliers d'années. Un fragment d'existence qui a survécu au contexte, à l'ensemble auquel il se rattache, laissant au témoin d'un autre temps le soin de décoder, de reconstituer le reste de l'Histoire.

Bestiaire

Je suis chevreuil, appelez-moi misère. Si beau, si belle, une bénédiction, voilà ce que je suis, une apparition furtive, une queue blanche qui bondit, une épiphanie; mais la difficulté vient en partage. Il en faut de la force et du vouloir pour être chevreuil. Depuis toujours, les prédateurs nous élèvent au panthéon des proies, nous trônons au sommet du tableau de chasse de tous les amateurs sportifs. Nous sommes le trophée universel. Il en faut de la bonne humeur, face à un destin si absolument cruel, pour seulement rebondir⁸¹.

C'est au chevreuil que le personnage de la nouvelle *Nature morte* s'identifie. Un animal perçu comme faible et inoffensif. La victime par excellence, le « trophée universel ». Bête traquée et tuée, trimballée sur le toit d'un véhicule tout-terrain pour que son regard triste, noir, puisse nous dévisager depuis le mur d'un salon.

Des bêtes sauvages, domestiquées ou stylisées – chat perdu, baleines, lapin, écureuil de chocolat, zèbres et autres oiseaux de céramique – parcourent mon recueil.

Leur présence fait référence aux histoires pour enfants, récits mettant très souvent en scène des animaux qui agissent, parlent, pensent et ressentent des émotions humaines. Besoin humain de se comprendre à travers les bêtes, d'appivoiser par elles sa propre animalité, et ce, dès la plus tendre enfance.

C'est ainsi que le personnage des *Tremblements* raconte des anecdotes animalières à son amoureux pour l'aider à s'endormir, mais aussi pour exprimer autre chose. La vague sensation de ne pas se trouver au bon endroit, le désir d'être ailleurs, de fuir. En les incarnant, les animaux désamorcent les non-dits, les silences et autres barbaries qui menacent la conversation. Ils préservent, temporairement du moins, le couple de la dissolution.

Mais s'il peut parfois être la source d'un soulagement, d'un obscur réconfort, ce bestiaire n'est pas toujours bienveillant; il se montre souvent silencieux, indifférent, par moment sinistre. Les animaux prennent la fuite, provoquent l'angoisse, un accident de voiture.

⁸¹ Serge Bouchard, *Bestiaire – confessions animales*, Outremont. Éditions du passage. 2006, p. 21.

Gilles Deleuze a affirmé que « l'important, c'est d'avoir un rapport animal avec l'animal⁸². »

Dans son documentaire *Grizzly Man*, Werner Herzog élabore une réflexion sur l'obsession de certains hommes à ne faire qu'un avec les bêtes. Il s'intéresse à Timothy Treadwell, un Américain qui a vécu treize étés auprès des grizzlys peuplant un parc national de l'Alaska avant d'être dévoré vivant par l'un d'entre eux. Treadwell vouait aux grizzlys un amour et une confiance défiant la raison. Persuadé que ces animaux étaient plus humains que l'homme, il souhaitait devenir à leur image. Mi-homme, mi-bête, homme-grizzly. Affichant une misanthropie de plus en plus flagrante, Treadwell s'est retiré du monde des hommes tout en n'arrivant jamais vraiment à intégrer celui des ours. En marge de la civilisation et de la nature, il ne lui restait plus qu'à disparaître.

Ce film n'est donc pas tant un documentaire animalier qu'une œuvre portant sur la volonté d'un homme d'échapper à sa condition humaine. Paradoxalement, cette volonté n'est que trop humaine. Treadwell ne pouvait s'empêcher de percevoir la nature depuis une vision idéalisée, produite par la culture qu'il exérait. Idéalisme que ne partage pas Werner Herzog, le réalisateur du film : « I believe the common character of the universe is not harmony, but chaos, hostility, and murder⁸³. »

Condamnés à la condition humaine, nous voudrions la propager. Faire sourire les loups, parler les chats. Être le moins seul possible avec notre humanité.

⁸² Gilles Deleuze dans Pierre-André Boutang (réa.), *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, France, 1996, 1 cassette VHS, 450 min.

⁸³ Werner Herzog (réa.), *Grizzly Man*, États-Unis, 2005, 1 DVD vidéo, 103 min.

Faits divers

« Une grand-mère anglaise propriétaire d'une animalerie devra payer 1.000 [sic] livres [...] d'amende et respecter un couvre-feu pour avoir vendu de petits animaux, dont un poisson rouge, à des jeunes de moins de 16 ans [...] »⁸⁴. »

« Un mathématicien britannique a inventé une formule pour évaluer si les couples de jeunes mariés présentent un risque de divorce élevé ou s'ils finiront leurs jours ensemble⁸⁵. »

« Une famille de Hermosa Beach [...] a eu la surprise de découvrir dans son jardin un bébé otarie dormant paisiblement dans une chaise longue [...]. Pour arriver là, l'otarie, âgée d'environ un an et visiblement amaigrie, a dû remonter deux pâtés de maison, traverser deux routes très fréquentées, et ouvrir un portillon⁸⁶. »

Je porte une attention particulière aux nouvelles brèves et aux faits divers transmis par les médias. Je prends en note les plus intéressants, ceux qui m'interpellent particulièrement dans un document. J'intègre plusieurs de ces petits faits aux nouvelles que j'écris, parce qu'ils me semblent constituer une sorte de savoir marginal, à mi-chemin entre la grande et la petite histoire, entre l'anonymat et la notoriété.

À la lecture de ces nouvelles mineures, j'éprouve souvent un sentiment mitigé. En dépit de leur insignifiance relative, elles me semblent porteuses d'un sens obscur que je me dois de découvrir. Alors que les manchettes des journaux et des bulletins d'informations sont, par définition, constituées des événements les plus importants, les plus grandioses de l'actualité, les faits divers sont plus difficiles à classer, et par conséquent, à décoder. Ils se tiennent sur la mince frontière qui départage la gravité de la futilité. Marie-Pascale Huglo explique :

⁸⁴ Agence France-Presse, « GB : couvre-feu et amende après avoir vendu un poisson rouge à un mineur », *France 24*, 31 mars 2010, en ligne, <<http://www.france24.com/fr/20100331-gb-couvre-feu-amende-apres-avoir-vendu-poisson-rouge-a-mineur>>, consulté le 5 avril 2010.

⁸⁵ Agence France-Presse, « Une formule mathématique pour prévenir les divorces », *Cyberpresse.ca*, 26 mars 2009, en ligne, <<http://www.cyberpresse.ca/sciences/200903/26/01-840556-une-formule-mathematique-pour-predire-les-divorces.php>>, consulté le 26 mars 2009.

⁸⁶ Agence France-Presse, « Une otarie égarée en ville pique un somme dans une chaise longue », *Cyberpresse.ca*, 4 mai 2010, en ligne, <<http://www.cyberpresse.ca/actualites/insolite/201005/04/01-4277161-une-otarie-egaree-en-ville-pique-un-somme-dans-une-chaise-longue.php>>, consulté le 4 mai 2010.

Les questions que soulèvent aujourd'hui la distribution des informations et la consommation des images médiatiques signalent non seulement l'insatisfaction mais aussi la remise en cause éthique des « nouvelles » dont nous sommes saturés. Dans cette mesure, le geste alternatif de l'anecdote est important car autant il participe du système médiatique en proposant *un repli du sens dans l'événement*, autant il permet de ressaisir celui-ci dans le mouvement même de ce repli. Forme évidente de manipulation, elle s'ouvre aussi, dans sa visibilité même, à la réflexion. À la succession des nouvelles correspond alors l'insertion d'anecdotes qui, sous forme de faits divers ou d'histoires singulières, ne lancent pas les événements mais les donnent à voir⁸⁷.

Il devient difficile de se saisir des grandes nouvelles, de les intégrer à son expérience du monde. Ces événements, dont nous sommes quotidiennement bombardés, perdent de leur singularité en empruntant une valeur générique, le sceau de l'intérêt public (« Politique », « Économie », « International », etc.). Ils sont disséqués, analysés, prémâchés. Des experts se prononcent sur leur sujet et confinent le reste de la population à une réception plus ou moins passive. Sous le couvert de l'objectivité, on dicte au public ce qu'il lui faut comprendre et penser, quelles conclusions en tirer. On transforme les événements en faits, on les compile en données. Ils sont intégrés à une monstrueuse enquête statistique⁸⁸. Pour Michel de Certeau :

Le grand silence des choses est mué en son contraire par les médias. Hier constitué en secret, le réel désormais bavarde. Il n'y a partout que nouvelles, informations, statistiques et sondages. [...] Les récits de ce-qui-se-passe constituent notre orthodoxie. Les débats de chiffres sont nos guerres théologiques. Les combattants ne portent plus les armes d'idées offensives ou défensives. Ils avancent camouflés en faits, en données et en événements. [...] Le réel raconté dicte interminablement ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire⁸⁹.

À la lisière du dérisoire, l'anecdote échappe à ce traitement médiatique en s'insérant discrètement, presque secrètement dans le collectif. On la relaye, tout simplement, sans trop s'y attarder, au même titre (ou presque) que l'horoscope et la météo. « L'anecdote constituerait ainsi, au quotidien, un mode alternatif au système médiatique de l'information et représenterait un mode de savoir à la fois plus factuel et plus exemplaire, plus impliqué dans

⁸⁷ Marie-Pascale Huglo, *Métamorphoses de l'insignifiant : essai sur l'anecdote dans la modernité*, Montréal, Balzac - Le Griot, coll. « L'Univers des discours », 1997, p. 259.

⁸⁸ Voir à ce propos le site Internet *Worldometers*, qui compile en temps réel les statistiques mondiales de plusieurs données, comme le nombre annuel de naissances ou de cellulaires vendus. < <http://www.worldometers.info/>>.

⁸⁹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Tome I : Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, p. 270-271.

la sensation et plus replié dans l'idéologie⁹⁰. » Plutôt que de le poser comme immuable, l'anecdotique « donne à voir » l'événement, en soi, dénué de sa cause et de ses effets. Des milliers de personnes ont ainsi appris qu'un fermier américain a abattu ses cinquante et une vaches laitières avant de s'enlever la vie, événement dont elles ne savent probablement pas que faire, quoi penser. Cette étrange anecdote, qui n'a pas même le mérite d'arracher un sourire, passe bien en dessous du radar de l'Histoire. Les personnes qui y sont confrontées doivent créer (ou non) du sens à partir de cette information. Elles lui assigneront peut-être une place dans leur récit interne, constellation formée pour la plus grande part de bribes d'informations, de récits « secondaires », agencés non pas selon leur valeur absolue, mais selon des critères subjectifs. L'anecdotique permet de s'approprier un événement qui a priori ne nous concerne nullement : « [...] il ne sert à rien de chercher une quelconque essence de l'objet ou du fait anodins, mais de considérer plutôt que cet objet exige une constante participation de lecture, qui donne sa signification, même insignifiante, au réel⁹¹. » Le fait divers et l'information factuelle se prêtent donc parfaitement à une écriture minimaliste, qui exige elle aussi un plus grand investissement de la part du lecteur dans l'élaboration du sens.

Je n'aime pas les enfants. J'ai pris le chat dans mes bras et je suis sortie sur le balcon. J'ai tenté de rassembler mes idées, de respirer, de concevoir un plan. Mon souffle produisait un nuage de vapeur. On a récemment retrouvé du perchlorate, une composante de carburant à fusée, dans plusieurs sortes de préparations pour nourrisson. [p. 30]

L'interdiscursivité médiatique ou pseudo-scientifique, les résidus d'information qui parsèment mon recueil rappellent les événements mineurs, les « résidus intimes » narrés dans la plupart des nouvelles, tout en cherchant à combler une lacune langagière. Le discours médiatique semble en effet se substituer parfois à la parole des personnages, comme si ceux-ci ne possédaient plus les mots nécessaires pour dire le monde quotidien. Alors qu'ils ont abandonné depuis longtemps l'idée de pouvoir participer au débat entourant les grandes questions humaines, les personnages du recueil n'arrivent même plus à donner un sens aux questions intimes qui les interpellent directement. Il leur faut constamment se décharger de

⁹⁰ Marie Pascale Huglo, *op. cit.*

⁹¹ Isabelle Décarie, Brigitte Faivre-Duboz et Éric Trudel, « Présentation », dans *Accessoires. La littérature à l'épreuve du dérisoire*. Québec, Éditions Nota bene, coll. « Essais critiques », 2003. p. 10.

cette responsabilité en se référant à la science de l'information, à une expertise prétendument objective, même si celle-ci ne leur est d'aucune aide, ne leur apporte aucune réponse valable.

Les vies sont fragmentées. Mosaïques de faits, d'histoires, de bouts de phrases, d'images grappillées ici et là, et agencées tant bien que mal. La cohésion permettant de maintenir ensemble ces morceaux disparates est assurée par la foi en un savoir supérieur : physique quantique, légumes verts, chakras, pensée positive et autres nouveaux médias.

« In the day-to-day trenches of adult life, there is no such thing as atheism. There is no such thing as not worshipping. Everybody worships. The only choice we get is what to worship⁹². »

⁹² David Foster Wallace, « Plain old untrendy troubles and emotions », *The Guardian*, 20 septembre 2008, en ligne, <<http://www.guardian.co.uk/books/2008/sep/20/fiction>>, consulté le 18 mai 2010.

La nuit

Si le dessous de mon lit n'était pas encombré par tout ce qui ne peut être rangé dans mon étroit placard, j'y jetterais un coup d'œil, la tête renversée, comme dans un cauchemar enfantin ou dans un film d'horreur prévisible.

Même les fantômes et les maniaques ne pourraient s'y loger.

J'entends la neige tomber et les chats se battre sous ma fenêtre. Hurlement aigu, déchirement qui se prolonge.

La nuit porte mauvais conseil. Elle travestit de toutes petites choses en calamités. Frayeurs de pacotille.

La nuit oblige à marcher sur la pointe des pieds, à regarder les téléannonces, le volume au minimum. Des gaines amincissantes et des couteaux garantis à vie défilent sur l'écran, en sourdine.

Quelque part entre le sommeil et la veille, tout semble infiniment long. Pénible. Suspendu.

Et pourtant, il y a cette phrase énigmatique retrouvée par hasard en faisant le ménage. Sur une feuille que je m'apprête à lancer dans le bac de recyclage, il est écrit : « Le matin est impossible. »

Dans *L'entretien infini*, Maurice Blanchot remet en question la clairvoyance de la lumière. Le présupposé selon lequel elle agirait comme un rayon x, nous permettant de voir à travers les êtres et le monde.

La clarté : la non-lumière de la lumière; le non-voir du voir. La lumière est ainsi trompeuse (au moins) deux fois : parce qu'elle nous trompe sur elle et nous trompe en donnant pour immédiat ce qui ne l'est pas, comme simple ce qui n'est pas simple. Le jour est un faux jour, non pas parce qu'il y aurait un jour plus

vrai, mais parce que la vérité du jour, la vérité sur le jour, est dissimulée par le jour; c'est à cette condition seulement que nous voyons clair : à condition de ne pas voir la clarté elle-même⁹³.

L'obscurité du jour est bien pire que celle de la nuit, parce qu'imperceptible. En pleine lumière, on croit « voir », alors qu'on ne voit rien d'autre que les mailles irrégulières de l'existence, et entre elles, de petits trous noirs, les béances du quotidien.

Je sais que j'écris pour ne pas tout perdre, je suis descendue au bout de moi, la nuit n'en finit plus, je vais en me cognant aux êtres et aux choses. Fatiguée, terriblement éteinte par cette nuit sans sommeil, mais avec des syncopes de rêves faibles et névrotiques qui tentent de remonter vers le jour⁹⁴.

La nuit n'entretient aucune illusion quant à l'opacité de ce qui nous entoure. La nuit est à l'image de la vie. Un bloc noir, impénétrable. C'est pourquoi les nouvelles de mon recueil se déroulent souvent après la tombée du jour. Effectuer un achat à la pharmacie ou à l'épicerie, se faire raconter un conte moral ou se faire offrir un chocolat en forme d'écureuil : ces événements acquièrent une densité nouvelle lorsqu'ils se déroulent en pleine nuit. Contrairement au jour, la nuit a le mérite de sa franchise. Elle ne dissimule pas aux personnages l'étrangeté des situations auxquelles ils assistent ou prennent part. Elle ne feint pas la transparence.

Le court documentaire *Coueurs de nuit*⁹⁵ m'a inspiré l'une de ces nouvelles (*La course*). Shanook Nêwashish y raconte comment lui et d'autres jeunes appartenant à la communauté autochtone Wemotaci avaient pris l'habitude de courir la nuit en petit groupe, à travers leur village désert. « Quand on était jeunes, on n'avait rien à faire durant la nuit⁹⁶. » Il ne s'agissait pas pour eux d'une compétition, ni même d'un défi. Ils couraient, tout simplement, sans but précis, par ennui ou pour s'amuser aux dépens des policiers. Peut-être aussi parce qu'ils se sentaient pourchassés par une menace indicible.

⁹³ Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 244.

⁹⁴ Marie Uguay, *op. cit.*, p. 25.

⁹⁵ Shanook Nêwashish, *Coueurs de nuit*, Canada, 2008, 2 min 12, en ligne, <http://www.nfb.ca/film/Coueurs_de_nuit/>, consulté le 17 juillet 2009.

⁹⁶ *Ibid.*

« Nous sommes les coureurs des bois des Temps modernes. Nous ne courons plus après le gibier. Nous sommes le gibier⁹⁷. »

⁹⁷ *Ibid.*

« Fictions minuscules »

Les mots peuvent être tellement précis qu'ils en paraîtront plats. Mais leur portée n'en sera pas diminuée; si on les utilise comme il faut, ils pourront jouer toute la gamme.

Raymond Carver, *Les Feux*

Dans les années 1970 et 1980, la critique littéraire américaine a regroupé des écrivains tels que Raymond Carver, Bobbie Ann Mason, Ann Beattie, Tobias Wolfe et Frederick Barthelme sous la bannière du minimalisme⁹⁸. Les œuvres de ces derniers partageaient certaines affinités esthétiques, qui se traduisaient surtout par une concision formelle (phrases courtes; vocabulaire simple; syntaxe peu complexe; style dépourvu de fioriture; narration phénoménologique; actions, mise en scène et descriptions réduites au minimum) et sémantique (sujets empruntés au quotidien; intrigue relâchée; refus du commentaire et de l'analyse psychologique)⁹⁹. Plusieurs critiques et auteurs (dont Carver) se sont opposés à cette étiquette, lui reprochant sa connotation réductrice.

Dominique Viart qualifie le projet de la brièveté littéraire d'« éthique de la minutie », projet qui n'exclurait pas l'envergure, ni même la démesure : « [P]enser le petit par fragment, ausculter la lettre, sans pour autant renoncer à l'ampleur des enjeux ni aux vertiges du langage¹⁰⁰ [...] »

Régis Jauffret a prouvé que cela était possible avec *Microfictions*, un ouvrage composé de cinq cents brèves nouvelles d'une page et demie chacune et classées par ordre alphabétique. Selon l'auteur, ces « fictions minuscules » constituent « une tentative de faire rentrer la vie

⁹⁸ L'appellation « minimalisme » est inspirée du terme employé dans le domaine des arts visuels pour désigner un courant ayant émergé au début des années 1960 aux États-Unis. Souvent associé à la célèbre formule « Less is more » (tirée d'un poème de Robert Browning et reprise par l'architecte Mies van der Rohe), ce courant prône un art dépouillé de toute référence figurative et de tout effet superflu.

⁹⁹ Voir à ce sujet Marc Chénétier, *Au-delà du Soupçon : la nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 296-305.

¹⁰⁰ Dominique Viart, « Le moindre mot. Pascal Quignard et l'éthique de la minutie », *Revue des sciences humaines*, n° 260, avril 2000, p. 73.

d'un homme ou d'une femme dans une goutte d'eau¹⁰¹ ». *Microfictions* se veut donc un « roman-foule », dans lequel des milliers de personnages nous offrent un bref accès à leurs névroses, leurs épisodes psychotiques, leurs pensées mesquines et leurs crises de désespoir, à l'image d'un exhibitionniste exposant brusquement ses organes génitaux sur la rue avant de poursuivre son chemin. Ces histoires agissent comme des instantanés, des condensés, qui pourraient à eux seuls être l'objet d'un roman. Mis bout à bout, ils deviennent prolifération, un buffet narratif dont le lecteur s'empiffre jusqu'à la nausée. À partir de ses *Microfictions*, Jauffret réussit à créer un macrocosme, un véritable tsunami de récits.

Raymond Carver a associé sa pratique de la nouvelle à la vie chaotique et angoissante qui fut la sienne pendant de nombreuses années :

[La vie que mes enfants me faisaient mener] me disait que si je voulais conduire quelque chose à son terme, avoir une seule chance de tirer quelque satisfaction d'un travail achevé, ma seule ressource était de m'en tenir à écrire des poèmes et des nouvelles. Des choses brèves, qu'il m'était possible d'écrire d'un jet et de boucler séance tenante, pourvu que la chance fût de mon côté. J'avais vite compris [...] qu'avec l'angoisse permanente qui m'empêchait de fixer mon attention durablement sur quoi que ce soit, j'allais avoir un mal de chien à écrire un roman. [...] *Ce sont les circonstances de ma vie qui ont déterminé, pour une très large part, la forme qu'allait prendre mon écriture*¹⁰².

Contrairement à ce qu'avance Carver, son écriture ne serait peut-être pas tant le reflet de son expérience personnelle que celui d'un mode de vie commun, répandu. La forme de la nouvelle étant « "adapté[e] à une époque faites [sic] de périodes d'attention plus brèves, de mariages brisés, de familles éclatées¹⁰³ ». Existences effrénées, divisées en sphères (professionnelle, matérielle, récréative, familiale...), oui, mais aussi en centaines de milliers de moments qui n'entretiennent la plupart du temps aucun rapport les uns avec les autres. Il serait possiblement plus naturel pour certains écrivains de pratiquer l'écriture de la nouvelle ou du fragment pour capturer une image de ce réel fragmenté. Pierre Nepveu qualifie ainsi les microrécits, dont il remarque l'omniprésence dans la poésie contemporaine, de « narrations

¹⁰¹ Régis Jauffret, « Rencontre avec Régis Jauffret, à l'occasion de la parution de *Microfictions* », 2007, Gallimard, en ligne, <<http://www.gallimard.fr/catalog/Html/clip/A78317/index.htm>>, consulté le 3 mai 2010.

¹⁰² Raymond Carver, *Les Feux : essais, poèmes, nouvelles*, trad. de l'américain par François Lasquin, Paris, Éditions de l'Olivier, 1991[1983], p. 48. [Je souligne]

¹⁰³ M. Kakutani cité par Marc Chénétier. *op. cit.*, p. 81.

du monde actuel¹⁰⁴ ». Le travail d'écriture consisterait alors à domestiquer le chaos tout en conservant l'esprit du chaos¹⁰⁵, à rendre avec le plus d'exactitude possible l'inexactitude de la vie contemporaine; ses errements, ses contresens, ses déroutes. « L'écriture minimaliste nous confronte, de force, à l'énigme du monde. Si le réel peut sembler insaisissable, rien n'est plus réel que la déroutante expérience de la quête de sens¹⁰⁶. »

Ces « narrations du monde actuel » plongent le lecteur dans le vif d'une scène ou d'un moment, avec lequel il sera aux prises, sans « voix *off* » pour lui expliquer ce qu'il lui faut en comprendre. Qu'il réussisse ou échoue à en trouver le sens, il aura néanmoins eu la possibilité de « (re)vivre la difficile expérience d'un réel opaque, irréductible, mais qui sans cesse éveille notre désir de compréhension¹⁰⁷ ». Le projet du minimalisme s'apparente ainsi à celui de la littérature des Tralfamadoriens, la civilisation extraterrestre décrite dans le roman *Abattoir 5* de Kurt Vonnegut :

[...] chaque assemblage de signes constitue un message court et impérieux, décrit une situation, une scène. Les messages ne sont enchaînés par aucun lien spécial mais l'auteur les a choisis avec soin afin que, considérés en bloc, ils donnent une image de la vie à la fois belle, surprenante et profonde. Il n'y a ni commencement, ni milieu, ni fin. Pas de suspense, de morale, de cause ni d'effet¹⁰⁸.

Selon Suzanne Jacob, le but premier de la littérature est de proposer des alternatives aux « fictions dominantes », soit les conventions les plus répandues au sein des sociétés, et grâce auxquelles celles-ci « se maintiennent dans leur forme propre [...] », « comme les individus se maintiennent dans leur forme propre grâce à des récits d'eux-mêmes qui leur servent de convention de réalité¹⁰⁹ ». Confrontés à l'entêtant mutisme du monde, nous lui imposons, lui imprimons une parole. La littérature, en tant que fiction avouée, aurait pour fonction de révéler le caractère fondamentalement fictionnel de la réalité, en

¹⁰⁴ Pierre Nepveu, « Narrations du monde actuel », dans Robert Viau (dir.), *La création littéraire dans le contexte de l'exiguïté*, Beauport (Québec), MNH, 2000, p. 427-437.

¹⁰⁵ Je remercie Élise Turcotte pour cette formule entendue lors d'un séminaire.

¹⁰⁶ Alain Roy, « L'art du dépouillement (l'écriture minimaliste) », *Liberté*, n° 207 (vol. 35, n° 2), juin 1993, p. 24

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ Kurt Vonnegut, *Abattoir 5 ou la Croisade des enfants*, trad. de l'américain par Lucienne Lotringer, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2004 [1969], p. 82.

¹⁰⁹ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre : essai*, Montréal, Boréal, 2001, p. 36.

[...] permett[ant] à chaque individu, alors qu'il a enraciné son existence dans une convention de réalité suffisamment stable pour pouvoir y assurer sa survie, de percevoir que cette convention de réalité qui le régit est une version des choses, est cette version des choses qui donne au monde et à lui-même une lisibilité, mais que cette version pourrait tout aussi bien en être une autre¹¹⁰.

En dévoilant les fictions qui nous constituent, la littérature ne dévoilerait rien d'autre qu'un second voile, encore plus opaque. Le « grand silence des choses » terré sous nos fictions, notre incessant babillage.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 36-37.

Tailler le ventre du loup à coups de ciseaux et le remplir de pierres

Dès le début, je nous ai transformés tous les deux en personnages de roman, mais d'un roman pour enfants dont il n'avait jamais entendu parler.

Mavis Gallant, *Rencontres fortuites*

À l'âge de trois ou quatre ans, j'étais fascinée par un imagier dans lequel étaient illustrées des scènes de la vie courante. Des animaux y imitaient les humains, faisant leur marché, allant à la plage ou au bureau du médecin. Ma mère me rappelait ce souvenir récemment. Elle se désolait d'avoir perdu ou donné le livre en question. Quant à moi, je n'en gardais qu'une image très floue, dont je doutais de l'authenticité. Jusqu'à ce que je reconnaisse l'imagier en passant par hasard devant le rayon jeunesse d'une librairie. En dépit du passage d'une vingtaine d'années et d'une très mauvaise mémoire, j'avais l'impression qu'il ne s'était écoulé que quelques minutes depuis la dernière fois où j'avais feuilleté l'ouvrage.

J'ai compris que ces quelques illustrations naïves, ces quelques mots sans grande valeur s'étaient ancrés en moi, au plus profond de mes souvenirs, de mon imaginaire. J'ai eu la certitude qu'ils avaient participé d'une manière obscure mais fondamentale à la construction de mes repères. Ils étaient devenus à mon insu des bornes muettes, qui n'indiquent rien d'autre que leur présence, comme cet inconnu qui me salue au passage, me confondant avec une personne de qui j'ignore tout. « It's like dreaming when you know it's a dream. You've got two lives going on at once¹¹¹. »

Les histoires de mon recueil se déroulent dans un espace-temps éthéré. Les marqueurs temporels sont inexistants ou alors très vagues (« il y a un temps », « une nuit », « c'était le début de la semaine, en avant-midi », etc.). Il en va de même pour les lieux, somme toute anonymes et imprécis (ville, banlieue, appartement, salon, cuisine...). Ce choix n'est pas sans rappeler une caractéristique du théâtre de l'absurde, courant littéraire que j'apprécie particulièrement, mais trahit également l'influence de l'esthétique des contes de fées. Le

¹¹¹ Barbara Gowdy, *op. cit.*, p. 36.

psychanalyste Bruno Bettelheim explique que l'imprécision temporelle et spatiale propre aux contes permet d'introduire plus aisément le merveilleux dans le quotidien, d'y aménager une place. Elle annonce la tenue d'événements étranges, extraordinaires, d'une révélation :

« Il était une fois... », « Dans un certain pays... », « Il y a de cela mille ans ou plus... », « Du temps où les bêtes parlaient... », « Il était une fois dans un vieux château, au milieu d'une grande forêt touffue... », ces débuts laissent entendre que ce qui va suivre échappe aux réalités immédiates que nous connaissons. *Cette imprécision voulue exprime de façon symbolique que nous quittons le monde concret de la réalité quotidienne.* Les vieux châteaux, les cavernes profondes, les chambres closes où il est interdit d'entrer, les forêts impénétrables suggèrent qu'on va nous révéler quelque chose qui, normalement, nous est caché, tandis que le « Il y a de cela bien longtemps » implique que nous allons connaître des événements des plus archaïques¹¹².

Si dans mon recueil quelques nouvelles échappent à cette règle en plantant un décor particulier ou en évoquant une certaine durée c'est que ces éléments se révèlent alors absolument nécessaires pour le déroulement l'histoire¹¹³. La plupart des récits plongent le lecteur directement dans le vif d'une scène, d'un moment, sans mise en contexte, et l'en tirent tout aussi brutalement. On pourrait comparer leur ouverture et leur fermeture à un arrêt sur image.

Sorte de *no man's land*, de brouillard perpétuel dans lequel les personnages évoluent, en proie à l'incertitude. Incertitude qui participe à l'« apocalypse intime » évoquée plus haut; après-monde, hors temps qui excède la Fin, et dans lequel l'homme continue d'exister, sans repères. Le roman *The Sea Came in at Midnight* de Steve Erickson, dont j'ai parlé plus tôt, évoque le double fantôme d'une grande ville, son actualisation postapocalyptique : « It's possible an empirical investigation would reveal that, during the day, there in fact is no Tokyo, only people wandering an empty plain overgrown with tufts of fog that take the shape of shops, homes, hotels, temples¹¹⁴. » Une immense plaine dont les contours illusoires ne seraient définis que par des lumières artificielles, des touffes de brouillard. Une intangibilité à

¹¹² Bruno Bettelheim, *op. cit.*, p. 98-99. [Je souligne]

¹¹³ C'est le cas, par exemple, de *La pouponnière*, nouvelle construite autour de l'emploi particulier qu'occupe une jeune femme dans un magasin de jouets.

¹¹⁴ Steve Erickson, *op. cit.*, p. 4-5.

travers laquelle les gens errent, se devant d'inventer des lieux-valises dans lesquels ils peuvent exister, dormir, acheter, prier.

Ce *no man's land* va de pair avec l'identité floue, peu définie des personnages. Sauf exception, ces derniers ne sont jamais nommés et décrits. Leurs caractéristiques physiques, psychologiques et sociales demeurent inconnues. Il en résulte une dépersonnalisation totale (identitaire, spatiale et temporelle). Bruno Bettelheim remarque la même chose à propos des contes de fées :

Le conte de fées, par contre, annonce clairement qu'il va nous raconter l'histoire de n'importe qui, de personnages qui nous ressemblent beaucoup. [...] Les protagonistes des contes de fées sont présentés, par exemple, comme « une petite fille », ou « le plus jeune frère ». Si des noms apparaissent, ce ne sont pas des noms propres, mais des termes généraux, ou descriptifs¹¹⁵.

Le protagoniste devient, à l'image du « lieu-valise » évoqué plus haut, un « être-valise », un homme ou une femme type dans lequel il est aisé de se projeter. Tel un spectre qui s'ignore, il erre dans un présent sans racine, arraché du reste du monde. Ce présent est pour lui une perpétuelle source d'étonnement, comme s'il vivait chaque événement pour la toute première fois. Bettelheim associe par ailleurs l'imprécision de l'espace-temps des contes au chaos qui règne dans l'esprit de l'enfant : « Telles sont les coordonnées qui situent l'histoire non pas dans l'espace et dans le temps d'une réalité extérieure mais dans un état d'esprit : celui d'un jeune esprit¹¹⁶. » Le choc de la révélation serait peut-être causé non pas par une apocalypse, mais par un commencement, une sorte de venue au monde. La vie de l'enfant est parsemée de découvertes, d'apprentissages sur le monde qui sont à la fois source de terreur et d'émerveillement. Les protagonistes de *Contes, comptines et histoires pour enfants moroses* seraient hébétés à la suite d'un face-à-face avec le monde, qui ne les projette pas dans leur mort à venir, mais les rejette dans le passé, vers l'enfance, vers leur naissance. Vers un univers où le temps n'est qu'un concept abstrait, qui ne se mesure pas au-delà de quelques « dodos », où la notion d'identité se résume à un prénom et aux doigts d'une main laborieusement relevés ou abaissés. Et peut-être leur régression va-t-elle encore plus loin,

¹¹⁵ Bruno Bettelheim, *op. cit.*, p. 65.

¹¹⁶ Bruno Bettelheim, *op. cit.*, p. 99.

jusqu'à l'amnésie infantile des premiers temps; les événements coulent alors sur les personnages, qui n'en conservent qu'une impression diffuse, une révélation tout aussitôt oubliée.

Au-delà de son titre, mon recueil contient plusieurs références à l'enfance et aux contes des frères Grimm. Je voulais par cet intertexte évoquer la façon dont l'imaginaire de l'enfance teinte subrepticement la vision de l'adulte, s'y superpose tel un filtre. Par ce choix esthétique, j'ai voulu mettre de l'avant une enfance déviée, dépourvue de l'innocence, de la pureté et de l'idéal traditionnellement associés aux premières années de la vie. Il ne s'agit pourtant pas d'un télescopage, d'une juxtaposition de deux conceptions du monde distinctes, puisque de nombreux contes classiques, dans leur version originale, témoignent d'un univers enfantin plutôt sadique, comportant son lot de violence et de terreur.

Et plus il mangeait, plus il en voulait et dit : « Donne-m'en davantage, n'en retire pas, c'est comme si c'était tout à moi. » Et de manger et de manger, et il jetait les os sous la table. Mais Marleenken alla à la commode et du fond du tiroir du bas elle tira une pièce du meilleur tissu de soie et ramassa tous les os et cartilages qui étaient sous la table, les noua dans le drap de soie et les porta devant la porte en pleurant des larmes de sang¹¹⁷.

J'aimerais ici avoir recours à une illustration d'une œuvre de Marcel Dzama, Diana Thorneycroft ou Carole Epp. Ces artistes visuels pratiquent un terrorisme de l'enfance en détournant le merveilleux et le kitsch qui la caractérisent, en en dénaturant les symboles. Ballerines cagoulées, chérubins de céramique cruels et autres langues d'enfants arrachées par le mâât gelé d'un drapeau canadien. À défaut de pouvoir le faire, je me contenterai de citer le journaliste Nicolas Mavrikakis, à propos de l'œuvre de Dzama :

Les récits féeriques de notre enfance ou de notre adolescence [...] ont véhiculé des valeurs qui ont marqué notre imaginaire le plus profond [...]. Ces récits (oscillant entre désir et dégoût), il faut savoir les décortiquer, les remettre en scène, les rejouer à la fois pour les déconstruire et pour réactiver leur pouvoir d'étrangeté¹¹⁸.

¹¹⁷ Jacob Grimm, « Conte du genévrier », *Les Contes de Grimm*, Paris, Gründ, 2004, p. 290.

¹¹⁸ Nicolas Mavrikakis, « Contes pour adultes », *Voir*, 11 février 2010, en ligne, <<http://www.voir.ca/publishing/article.aspx?zone=1§ion=20&article=69152>>, consulté le 8 mai 2010.

Si les personnages de mon recueil sont très peu définis, ils dégagent souvent une énergie enfantine. La nouvelle *Les grands*, dans laquelle un jeune couple a l'impression de « jouer » à être adultes, en est probablement le meilleur exemple. Cet aspect n'est pas la conséquence d'un refus de vieillir et d'assumer ses responsabilités, mais plutôt d'une inadéquation fondamentale entre ce que les personnages sont et ce qu'ils devraient être. Peut-être même entre ce qu'ils sont et ce qu'ils *sont*. Condamnés à être définis, aux yeux du monde mais aussi à leurs propres yeux, par les faits saillants de leur existence (âge, emploi, statut social, relations...), ils ignorent néanmoins ce qui pourrait se subsister à ces faits pour incarner leur véritable identité, leur essence. Jean-François Chassay relève une inadéquation similaire dans les recueils de Lorrie Moore : « [Leur] paradoxe premier [...] est de raconter la vie médiocre de gens qui ne le sont pas. Entre la conscience des gens et ce qu'ils vivent, il y a un hiatus qu'il ne semble pas possible de combler¹¹⁹. »

Mais être soi-même, arriver à se correspondre tout à fait est une chimère, puisque l'on pourrait s'actualiser autrement. Avec le sérieux d'un enfant absorbé par un jeu, les personnages de mon recueil imitent les gestes et les paroles de celui ou celle qu'ils devraient être, reproduisent les mimiques d'une vie lointaine, plus grande que nature, dans l'ombre d'un impossible devenir qui les effraie et les fascine tout à la fois.

¹¹⁹ Jean-François Chassay, « Le geste gratuit », *Le Devoir*, 23 mars 1991. « Cahier des livres », p. 6.

La lumière des abysses

They threaten
To let me through to a heaven
Starless and fatherless, a dark water

Sylvia Plath, *Sheep in Fog*

J'ai voulu les personnages de mon recueil à l'image des créatures qui arpentent les abysses marins, résignées à habiter l'inhabitable, objets d'une impossible sous-vie.

Martine Delvaux a écrit à propos de la demeure : « [Elle] est un lieu qu'on ne connaît jamais vraiment. On reste en marge, on se tient sur la plateforme, on la hante. Ainsi, une place se prend et s'apprend, là où c'est seulement possible : au bord de soi, au bord de la vie¹²⁰. »

Les immeubles d'une grande ville, les bas-fonds de l'océan; des dizaines de mètres au-dessus du sol, des milliers de mètres sous le niveau de la mer : la même asphyxie, la même vacuité.

J'ai le goût d'écrire sur la sérénité de cette absence, sur le bien-être de ces lieux de notre modernité, ces non-lieux parfaitement vides et capables de contenir tout ce qu'on veut y mettre, qui laissent la place entière à ses propres rêveries. Les banlieues aux ciels dégagés avec leurs maisons basses et identiques, leurs supermarchés de béton, leurs multiples routes larges et noires que la pluie transforme en miroir et où les phares rouges et blancs des voitures se reflètent¹²¹.

Des lieux privés et publics qui se succèdent dans l'indifférence. Les allées d'un supermarché, une autoroute, un parc aquatique, une maison de banlieue, un magasin à grande surface. Autant de salles d'attente permanentes, aux sièges inconfortables, aux magazines dépassés.

Il ne me reste plus qu'à espérer que mon corps,
Une fois lancé à la mer,
Voyagera jusqu'à ces rochers que l'on appelle récifs

¹²⁰ Martine Delvaux, *op. cit.*, p. 11.

¹²¹ Marie Uguay, *op. cit.*, p. 54-55.

Qui m'accrocheront
 Et là,
 Bien ancré par mes racines aux racines des algues,
 Je deviendrai l'ami des moules, des oursins et des étoiles de mer.
 Car je ne veux pas,
 Je ne veux pas que mon corps parte à la dérive,
 Je ne veux pas, je ne veux pas¹²².

Peut-être que la ville est devenue le fond de l'océan. Les êtres et les choses s'y déposent, s'élancent vers la surface, se pourchassent. En douceur. Je marche dans une cité perdue, engloutie.

Les êtres qui y évoluent sont à l'image de ces lieux : à la fois présents et absents, ici et ailleurs, dans l'expectative d'une échappatoire, d'une bouffée d'oxygène, d'un signal lumineux en provenance de la surface. Entretemps, ils se doivent de rayonner, de produire par défaut ce qui leur manque cruellement. Ce clair-obscur demeure peut-être le seul compromis possible.

Dans un afflux direct de lumière, on ne voit plus rien. Un phénomène pur, à savoir un phénomène saturé d'intuition, provoque un effet contraire : l'obscurcissement. L'excès de visible reconduit à l'invisible, à la nuit noire où tout disparaît sans laisser de traces¹²³.

Les personnages de *Contes, comptines et histoires pour enfants moroses* font l'expérience d'une illumination qui les aveugle tout autant que l'obscurité depuis laquelle elle surgit. Au plus près de la lumière qui les habite, ils doivent se contenter d'éclairer sans le savoir les ténèbres environnantes. D'être cette source lumineuse qui leur permettrait, s'ils pouvaient sortir de leur corps, s'ils pouvaient s'en éloigner définitivement, de s'apercevoir clairement, radieux, éblouissants.

¹²² Wajdi Mouawad, *op. cit.*, p. 126-127.

¹²³ Bruce Bégout, *Le Phénomène et son ombre. Recherches phénoménologiques sur la vie, le monde et le monde de la vie. Tome II : Après Husserl*. Chatou, Éditions de La Transparence, 2008, p. 8-9.

BIBLIOGRAPHIE

AGAMBEN, Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, trad. de l'italien par Pierre Alferi, Paris, Rivages Poche, 2003 [1998], 193 p.

Agence France-Presse, « Une formule mathématique pour prévenir les divorces », *Cyberpresse.ca*, 26 mars 2009, en ligne, <<http://www.cyberpresse.ca/sciences/200903/26/01-840556-une-formule-mathematique-pour-predire-les-divorces.php>>, consulté le 26 mars 2009.

Agence France-Presse, « GB : couvre-feu et amende après avoir vendu un poisson rouge à un mineur », *France 24*, 31 mars 2010, en ligne, <<http://www.france24.com/fr/20100331-gb-couvre-feu-amende-apres-avoir-vendu-poisson-rouge-a-mineur>>, consulté le 5 avril 2010.

Agence France-Presse, « Une otarie égarée en ville pique un somme dans une chaise longue », *Cyberpresse.ca*, 4 mai 2010, en ligne, <<http://www.cyberpresse.ca/actualites/insolite/201005/04/01-4277161-une-otarie-egaree-en-ville-pique-un-somme-dans-une-chaise-longue.php>>, consulté le 4 mai 2010.

ASSELIN, Pierre, « Effacer la peur de la mémoire », *Le Soleil*, « Actualités », 6 avril 2009, p. 6.

BÉGOUT, Bruce, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, 600 p.

BÉGOUT, Bruce, *Le Phénomène et son ombre. Recherches phénoménologiques sur la vie, le monde et le monde de la vie. Tome II : Après Husserl*, Chatou, Éditions de La Transparence, 2008, 211 p.

BETTELHEIM, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, trad. de l'américain par Théo Carlier, Paris, Pocket, coll. « Documents et essais », 1999 [1976], 477 p.

BLANCHOT, Maurice, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, 640 p.

BLANCHOT, Maurice, *L'instant de ma mort*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1994, 20 p.

BOUCHARD, Serge, *Bestiaire – confessions animales*, Outremont, Éditions du passage, 2006, 123 p.

BOUTANG, Pierre-André, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, France, 1996, 1 cassette VHS, 450 min.

BRAULT, Jacques, « Tonalités lointaines (sur l'écriture intimiste de Gabrielle Roy) », *Voix et Images*, vol. 14, n° 3 (n° 42), 1989, p. 387-398.

BRAULT, Jacques, *Au fond du jardin : accompagnements*, Montréal, Éditions du Noroît, 1996, 140 p.

CAMUS, Albert, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2005 [1942], 187 p.

CARVER, Raymond, *Where I'm Calling From*, New York, Random House, 1989, 526 p.

CARVER, Raymond, *Les Feux : essais, poèmes, nouvelles*, trad. de l'américain par François Lasquin, Paris, Éditions de l'Olivier, 1991 [1983], 267 p.

CERTEAU, de Michel, *L'invention du quotidien. Tome 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 1990, 349 p.

CHAMBERLAND, Paul, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB éditeur, 2004, 283 p.

CHASSAY, Jean-François, « Le geste gratuit », *Le Devoir*, 23 mars 1991, « Cahier des livres », p. 6.

CHASSAY, Jean-François, « Les petites apocalypses de John Cassavetes », dans *Dérives de la fin. Sciences, corps & villes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2008, p. 89-103.

CHENETIER, Marc, *Au-delà du Soupçon : la nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 453 p.

DÉCARIE, Isabelle, Brigitte FAIVRE-DUBOZ et Éric TRUDEL (dir.), *Accessoires. La littérature à l'épreuve du dérisoire*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Essais critiques », 2003, 176 p.

DAGERMAN, Stig, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, trad. du suédois par Philippe Bouquet, Paris, Actes Sud, 1981 [1952], 21 p.

DELILLO, Don, *White Noise*, New York, Penguin Books, 1986 [1985], 326 p.

DELVAUX, Martine, *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, 227 p.

DERRIDA, Jacques, « Demeure. Fiction et témoignage », dans Michel Lisse (dir.), *Passions de la littérature. Avec Jacques Derrida*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1996, p. 13-73.

DILLARD, Annie, *En vivant, en écrivant*, trad. de l'américain par Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1995 [1989], 123 p.

ERICKSON, Steve, *The Sea Came in at Midnight*, New York, Perennial, 2000 [1999], 259 p.

ERZOG, Werner, *Grizzly Man*, États-Unis, 2005, 1 DVD vidéo, 103 min.

ERZOG, Werner, *Encounters at the End of the World*, États-Unis, 2007, 1 DVD vidéo, 99 min.

FAULKNER, William, *The Sound and the Fury*, New York, Modern Library Edition, 1992 [1929], 348 p.

FOSTER WALLACE, David, « Plain old untrendy troubles and emotions », adapté d'un discours donné par l'auteur au Kenyon College (Ohio), *The Guardian*, 20 septembre 2008, en ligne, <<http://www.guardian.co.uk/books/2008/sep/20/fiction>>, consulté le 18 mai 2010.

GALLANT, Mavis, *Rencontres fortuites*, trad. de l'anglais par Geneviève Letarte et Alison Strayer, Montréal, Les Allusifs, 2009 [1970], 364 p.

GOWDY, Barbara, *We So Seldom Look on Love*, Toronto, HarperCollins, coll. « Harper Perennial », 1992, 202 p.

GRALL, Catherine, *Le sens de la brièveté : à propos des nouvelles de Thomas Bernhard, de Raymond Carver et de Jorge Luis Borges*, Paris, Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2003, 375 p.

GRIMM, Jacob, *Les Contes de Grimm*, ill. par Adolf Born, Paris, Gründ, 2004, 541 p.

HAWTHORNE, Nathaniel, *La lettre écarlate*, trad. de l'anglais par Marie Canavaggia, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1995 [1850], 370 p.

HÖLDERLIN, Friedrich, *Hypérion ou l'Ermite de Grèce*, précédé de *Fragment Thalia*, trad. de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 1973 [1797- 1799], 256 p.

HUGLO, Marie-Pascale, *Métamorphoses de l'insignifiant : essai sur l'anecdote dans la modernité*, Montréal, Balzac - Le Griot, coll. « L'Univers des discours », 1997, 277 p.

HUGLO, Marie-Pascale, « Le quotidien en mode mineur : *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte », *Voix et Images*, vol. 34, n° 3 (n° 102), printemps-été 2009, p. 99-115.

JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre : essai*, Montréal, Boréal, 2001, 147 p.

JAUFFRET, Régis, « Rencontre avec Régis Jauffret, à l'occasion de la parution de *Microfictions* », vidéo, 2007, Gallimard, en ligne, <<http://www.gallimard.fr/catalog/Html/clip/A78317/index.htm>>, consulté le 3 mai 2010.

JAUFFRET, Régis, *Microfictions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008 [2007], 1024 p.

KUNDERA, Milan, *L'insoutenable légèreté de l'être*, trad. du tchèque par François Kérel, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987 [1984], 476 p.

LANCTÔT, Mark, « Le scandale du plaisir ou manger du gâteau à s'en rendre malade », dans *Yannick Pouliot*, Montréal, Musée d'art contemporain de Montréal, 2008, p. 18-27.

MALABOU, Catherine, *Les nouveaux blessés. De Freud à la neurologie, penser les traumatismes contemporains*, Paris, Bayard, 2007, 362 p.

MAVRIKAKIS, Catherine, *Le ciel de Bay City*, Montréal, Hélioïtrope, 2008, 292 p.

MAVRIKAKIS, Nicolas, « Contes pour adultes », *Voir*, 11 février 2010, en ligne, <<http://www.voir.ca/publishing/article.aspx?zone=1§ion=20&article=69152>>, consulté le 8 mai 2010.

MOORE, Lorrie, *Birds of America*, New York, Picador, 1998, 304 p.

MOORE, Lorrie, « Week three: Lorrie Moore on spending time with her characters », *The Guardian*, 17 avril 2010, en ligne, <<http://www.guardian.co.uk/books/2010/apr/17/guardian-book-club-lorrie-moore>>, consulté le 18 avril 2010.

MOUAWAD, Wajdi, *Littoral*, Montréal, Leméac; Arles (France), Actes Sud, 1999, 135 p.

MURAKAMI, Haruki, *Kafka sur le rivage*, trad. du japonais par Corinne Atlan, Paris, 10/18, coll. « Domaine étranger », 2007 [2003], 638 p.

NANCY, Jean-Luc, *Le regard du portrait*, Paris, Galilée, 2000, 90 p.

NEPVEU, Pierre, « Narrations du monde actuel », dans Robert Viau (dir.), *La création littéraire dans le contexte de l'exiguïté*, Beauport (Québec), MNH, 2000, p. 427-437.

NÉWASHISH, Shanook, *Coueurs de nuit*, Canada, 2008, 2 min 12, ONF, en ligne, <http://www.nfb.ca/film/Coueurs_de_nuit/>, consulté le 17 juillet 2009.

NORAC, Carl, *Un loup dans la nuit bleue*, ill. par Louis Joos, Paris, École des Loisirs, coll. « Pastel », 1996, 33 p.

PERREAULT, Mathieu, « Effets secondaires d'une récession », *Cyberpresse.ca*, 18 avril 2009, en ligne, <<http://www.cyberpresse.ca/vivre/societe-et-sexualite/200904/18/01-847903-effets-secondaires-dune-recession.php>>, consulté le 19 avril 2009.

PYNCHON, Thomas, *Vente à la criée du lot 49*, trad. de l'anglais par Michel Doury, Paris, Éditions du Seuil, 1989 [1967], 212 p.

RABATÉ, Dominique, *Poétiques de la voix*, Paris, Corti, coll. « Les essais », 1999, 322 p.

RESNAIS, Alain, *Hiroshima mon amour*, France et Japon, 1 DVD vidéo, 1959, 90 min.

ROY, Alain, « L'art du dépouillement (l'écriture minimaliste) », *Liberté*, vol. 35, n° 207 (n° 2), juin 1993, p. 10-28.

SACKS, Oliver, « Une question d'identité », dans *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau et autres récits cliniques*, trad. de l'anglais par Édith de la Héronnière, Paris, Éditions du Seuil, p. 145-153.

SAFRAN FOER, Jonathan et Deborah Solomon, « The Rescue Artist », *The New York Times*, 27 février 2005, en ligne, <<http://www.nytimes.com/2005/02/27/magazine/27FOER.html?pagewanted=1>>, consulté le 10 mars 2010.

SAGAN, Carl, « Who Speaks for Earth? » (épisode 13), *Cosmos*, États-Unis, 1980, 60 min.

TURCOTTE, Élise, *Pourquoi faire une maison avec ses morts*, Montréal, Leméac, 2007, 125 p.

UGUAY, Marie, *Journal*, Montréal, Boréal, 2005, 331 p.

VIART, Dominique, « Le moindre mot. Pascal Quignard et l'éthique de la minutie », *Revue des sciences humaines*, n° 260, avril 2000, p. 61-73.

VONNEGUT, Kurt, *Abattoir 5 ou la Croisade des enfants*, trad. de l'américain par Lucienne Lotringer, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2004 [1969], 192 p.